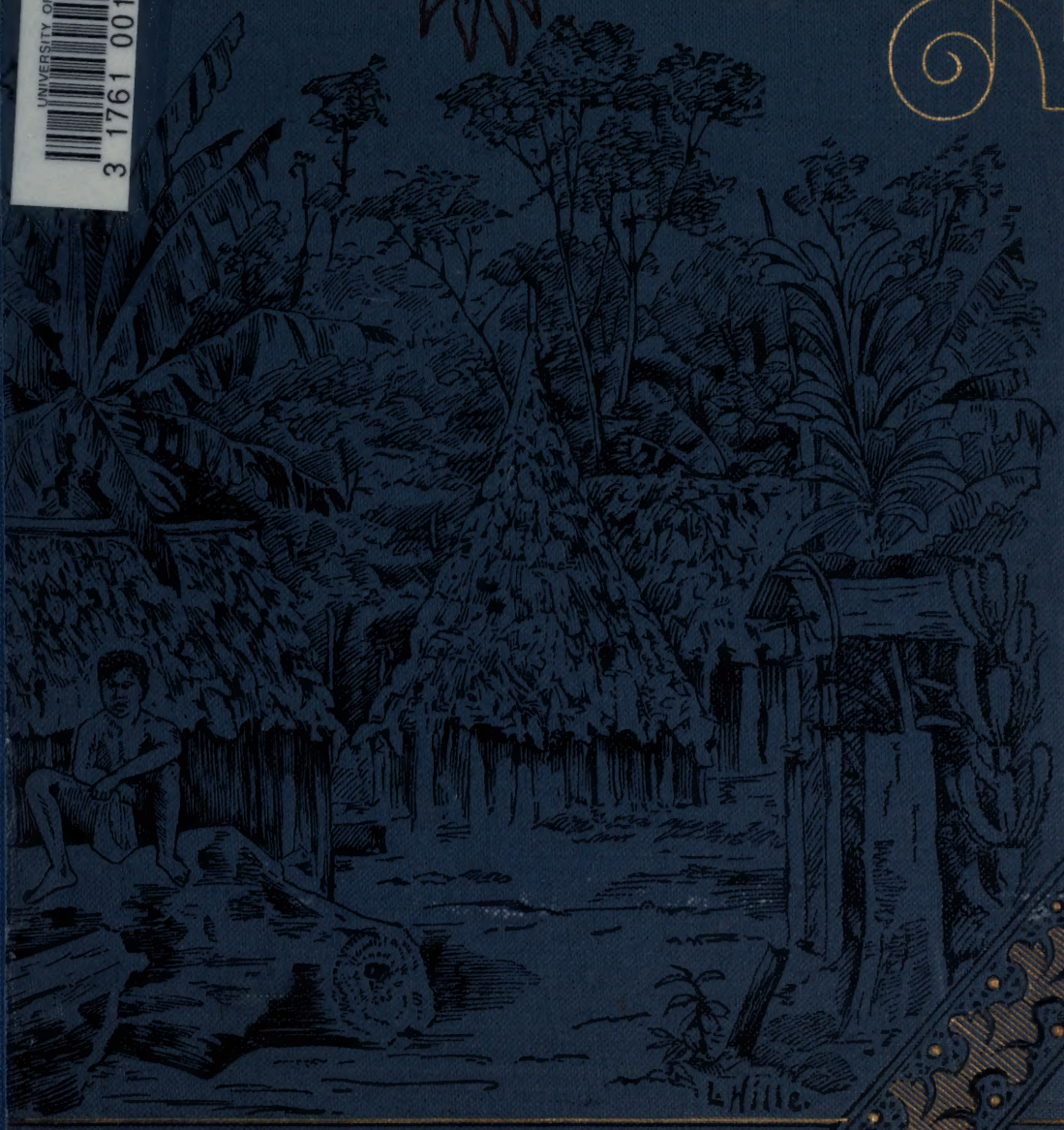
Thonner

Dans la grande forêt de l'Afrique centrale



Franz THONNER

DANS LA GRANDE FORÊT

DE

L'AFRIQUE CENTRALE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/danslagrandefo00thon

DANS LA GRANDE FORÊT

DE

l'Afrique Centrale

MON VOYAGE

AU CONGO ET A LA MONGALA

EN 1896

Par FRANZ THONNER

Ouvrage traduit de l'allemand et contenant 20 gravures dans le texte
87 planches phototypiques et 3 cartes

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
Oscar SCHEPENS & Cie, Éditeurs
16, Rue Treurenberg, 16

1899

DT
639
T414

42/2411

PRÉFACE.

Au printemps de 1896, j'entrepris un voyage vers l'intérieur de l'Afrique. Mon but était de recueillir des matériaux relatifs à la connaissance de la flore et de la population dans la partie septentrionale du bassin du Congo. Les résultats scientifiques de ce voyage sont un herbier de 120 espèces en 500 exemplaires environ, plus de 100 photographies originales, un levé à la boussole de mon itinéraire entre le Congo et la Mongala et divers autres renseignements relatifs à la région parcourue et à ses habitants. Les plantes recueillies ont été étudiées par MM. E. De Wildeman et Th. Durand, de Bruxelles, et feront l'objet d'une publication spéciale, sous le titre : « Plantæ Thonnerianæ Congolenses » ; les autres résultats de cette exploration sont contenus dans le présent volume.

Aucune maladie n'interrompit mon voyage. Il me fut grandement facilité par le gouvernement de l'Etat Indépendant du Congo, auquel j'avais été recommandé par la Société de géographie de Dresde (Verein für Erdkunde zu Dresden), et qui m'accorda les autorisations indispensables. D'après ses ordres, je reçus l'hospitalité dans les stations et ses fonctionnaires me procurèrent les porteurs nécessaires avec une escorte de quelques soldats. J'ai aussi rencontré une aide efficace chez la Nieuwe Afrikaansche Handels-Vennootschap de Rotterdam, qui possède, sur différents points du Congo, un grand nombre de factoreries très bien administrées. Les missionnaires dont j'ai visité les établissements m'ont très cordialement reçu, et les agents de la Société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo m'ont favorisé de la plus bienveillante hospitalité. On comprendra donc combien il m'est agréable d'exprimer ici au haut gouvernement de l'État du Congo et à ses fonctionnaires, aux vénérables missionnaires, aux importantes sociétés et à tous leurs agents ma vive reconnaissance.

Je n'ignore pas que beaucoup de lecteurs, surtout en Belgique, sont à même de connaître plusieurs des faits contenus dans le premier chapitre de cet ouvrage. Il m'a paru cependant nécessaire, pour compléter ma relation de

voyage, de les noter brièvement. Sur les huit mois consacrés à ce voyage, je n'ai pu séjourner que deux mois et demi environ dans la région d'Upoto et dans le bassin de la Mongala, territoires que j'avais choisis comme lieux d'exploration; encore la plus grande partie de ce temps fut-elle consacrée à la récolte et à la préparation des plantes ; le reste fut absorbé par le trajet, aller et retour. Ainsi peut s'expliquer la brièveté de ce travail, uniquement basé sur mes observations et sur les renseignements recueillis sur place.

Un séjour aussi peu prolongé ne me permettait guère de porter sur la situation et l'avenir de l'État du Congo un jugement motivé. Toutefois, l'importance des résultats obtenus ne pouvait m'échapper et je suis de ceux qui augurent favorablement de cet État fertile dans sa plus grande partie, servi par des voies de communication faciles et où la main-d'œuvre est si peu coûteuse.

Dans l'aperçu sur les langues, au chapitre quatrième, le lecteur trouvera quelques détails sur l'orthographe et la prononciation des noms propres du pays.

Les clichés des illustrations de ce livre proviennent de mes plaques photographiques rapportées du Congo. J'ai confié les mieux réussies aux ateliers de phototypie de Stengel et Markert, à Dresde, tandis que les épreuves défectueuses ont servi de modèles à M. L. Hille, de Berlin, qui a exécuté les dessins figurant dans le texte. Les cartes ont été dressées par M. Max Moisel, de Berlin, d'après mon carnet de route et à l'aide de documents antérieurs.

L'édition originale de cet ouvrage a paru, au mois d'octobre 1898, en langue allemande, chez D. Reimer (Ernst Vohsen), de Berlin, sous le titre : « Im afrikanischen Urwald ». La traduction française s'est faite sous ma direction et avec le concours efficace de Mme Henriette L'Huillier, de Paris, à laquelle j'exprime ici mes sincères remercîments pour son active collaboration.

Dresde, juillet 1899.

FRANZ THONNER.

Table des matières.

TEXTE.

Pages

Chapitre I. Sur le Congo 1

L'embouchure du Congo. Boma. Le chemin de fer. Par la route des caravanes. Le Stanley-Pool. En remontant le Congo. Bolobo. Équateur. Bangala. Upoto. — Conditions générales : Climat. Configuration et nature du sol. Flore. Faune. Population.

Chapitre II. Entre le Congo et la Mongala 28

Première marche vers l'intérieur. La grande forêt de l'Afrique centrale. La station de Ngali. De Ngali à Ndobo par terre. Aux environs de Ndobo. Retour à Ngali. Du Congo à la Mongala. — Conditions générales : Climat. Configuration et nature du sol. Flore. Faune. Population.

Chapitre III. Sur la Mongala 48

La station de Monveda. Vers la source de la Dua. Au village de Mugende. Mes bagages enlevés par les indigènes. Fuite. Descente de la Dua. Businga et ses environs. Bókula. En pirogue sur la Mongala. Retour. — Conditions générales : Climat. Configuration et nature du sol. Flore. Faune. Population.

Chapitre IV. Tableaux synthétiques 71

Équipement de voyage. — Itinéraire et observations météorologiques. — Déterminations anthropométriques : Mesures prises sur des Bakongo, des Bapoto, des Maginza, des Mongwandi. — Renseignements linguistiques : Aperçu général. Vocabulaires des langues des Bangala, des Bapoto, des Maginza-Mobali, des Mondunga et des Mongwandi. Formation du pluriel dans la langue mondunga.

Appendice I. Explications des planches phototypiques . . . 92

Appendice II. Notice sur la carte itinéraire, par Max Moisel 103

Appendice III. Liste des plantes récoltées 106

Index 109

GRAVURES DANS LE TEXTE,

Dessinées par L. Hille.

Pages.
1. Banana 2
2. Le Congo près de Banana 3
3. Mes trois domestiques 5
4. Campement sur la route des caravanes 6
5. Porteurs bakongo 7
6. Le camp d'instruction de Kinshassa 9
7. Le Congo en amont du Stanley-Pool 10
8. L'embouchure du Kassai 11
9. Le Kassai près de Kwamouth 12
10. Ile du Congo en amont de Bolobo 13
11. Lukolela. Le débarcadère 14
12. Lukolela. L'habitation du chef de la station 15
13. Lukolela. Vue du fleuve 16
14. Le poste de soldats de Bolombo 17
15. Dans les plantations de Nouvelle-Anvers 18
16. Hommes de Mondunga 32
17. Femmes de Mondunga 35
18. Cases de Liboko, village des Maginza 38
19. Mon campement à Liboko 39
20. Rives de la Dua près de Monveda 49

Planches phototypiques.

Planches 0. (page 1.) Franz Thonner.
» 1. La factorerie hollandaise de Kisanga.
» 2. La route des caravanes près de Kimbongo. I.
» 3. La route des caravanes près de Kimbongo. II.
» 4. Palmiers à huile sur la route des caravanes près de Kimbongo.
» 5. La brousse près de Kimbongo. I.
» 6. La brousse près de Kimbongo. II.
» 7. Vallée boisée et pont près de Kimbongo.
» 8. Un coin du village de Mayala au sud de Léopoldville. I.
» 9. Un coin du village de Mayala au sud de Léopoldville. II.
» 10. Un porteur de la tribu des Bakongo.
» 11. Léopoldville, partie occidentale (station).
» 12. Léopoldville, partie orientale (mission et village).
» 13. Papayers à Léopoldville
» 14. Manguier à Léopoldville pendant la saison sèche.
» 15. Manguier à Léopoldville pendant la saison des pluies.
» 16. Le vapeur « Ville de Gand » près de Msuata.

Planches 17. Arbres croissant sur des rocs près de Msuata.
» 18. Allée de papayers à Kwamouth.
» 19. Rive de la Sanga près de Bonga.
» 20. Forêt des environs de Lukolela.
» 21. Indigènes d'Irebu-français sur la rive.
» 22. La factorerie belge d'Equateurville.
» 23. L'ancienne station d'Equateurville.
» 24. Rive du Congo près d'Equateurville.
» 25. Safoutier dans les plantations d'Equateurville.
» 26. Manguier dans les plantations d'Equateurville.
» 27. Case et indigènes de Wangata près d'Equateurville.
» 28. Indigènes de Wangata.
» 29. La mission catholique de Nouvelle-Anvers, côté sud.
» 30. La mission catholique de Nouvelle-Anvers, côté nord.
» 31. Le village chrétien de la mission de Nouvelle-Anvers.
» 32. Dans les plantations de Nouvelle-Anvers.
» 33. Femmes bangala de Nouvelle-Anvers. I.
» 34. Femmes bangala de Nouvelle-Anvers. II.
» 35. Couteaux, collier et natte des Bangala et des Bapoto.
» 36. La station de Ngali.
» 37. L'habitation des blancs à Ngali.
» 38. Cases du village de Mondunga. I.
» 39. Cases du village de Mondunga. II.
» 40. Indigène de Mondunga. I.
» 41. Indigène de Mondunga. II.
» 42. Défrichement près de Ngali.
» 43. Gongo, village des Maginza.
» 44. La station de Monveda.
» 45. Etebe, village des Mobali.
» 46. Indigènes mobali des environs de Monveda.
» 47. La station de Businga.
» 48. La Mongala près de Businga.
» 49. Indigènes mongwandi de Businga. I.
» 50. Indigènes mongwandi de Businga. II.
» 51. Indigènes et fétiches du village de Mbanza.
» 52. Tombeau au village de Mbanza.
» 53. Evamkoyo, village des Banza.
» 54. Petite case à fétiche au village d'Evamkoyo.
» 55. Places-fétiches au village d'Evamkoyo.
» 56. Champ de sésame et femme, près d'Evamkoyo.
» 57. Bogolo, village des Banza.
» 58. Cases du village de Bógolo.
» 59. Cases et mobilier des indigènes de Bógolo.
» 60. Places-fétiches au village de Bógolo.
» 61. Indigènes banza de Bógolo. I.
» 62. Indigènes banza de Bógolo. II.

Planches 63. Le poste de Bógolo.
» 64. La rivière Likame, près de Bógolo.
» 65. Fourré de forêt, près de Bógolo.
» 66. Entrée d'un village banza, près de Bógolo.
» 67. Un coin de village banza, près de Bógolo. I.
» 68. Un coin de village banza, près de Bógolo. II.
» 69. Bókula, village des Mongwandi.
» 70. Une rue du village de Bókula. I.
» 71. Une rue du village de Bókula. II.
» 72. Une case de réunion du village de Bókula.
» 73. Hommes mongwandi de Bókula. I.
» 74. Hommes mongwandi de Bókula. II.
» 75. Femmes mongwandi de Bókula. I.
» 76. Femmes mongwandi de Bókula. II.
» 77. Une case du village de Mumbia.
» 78. Indigènes de Múmbia.
» 79. Un coin du village de Mbinga.
» 80. Chef indigène de Mbinga.
» 81. Femmes indigènes de Mbinga.
» 82. Cases du village d'Akula.
» 83. Boucliers des Mongwandi.
» 84. Lances des Mongwandi et des Mobali.
» 85. Couteaux des Mongwandi.
» 86. Monnaie de fer, couteaux de jet, collier et fétiches des Banza.

CARTES

Dressées et dessinées par Max Moisel.

1. Croquis de l'Afrique équatoriale occidentale, 1 : 10,000,000.
2. Croquis du bassin de la Mongala, 1 : 2,000,000.
3. Itinéraire de Franz Thonner, entre le Congo et la Mongala-Dua, août-octobre 1896, 1 : 500,000.

Franz Thonner.

CHAPITRE Ier.

Sur le Congo.

L'embouchure du Congo. Boma. Le chemin de fer. Par la route des caravanes. Le Stanley-Pool. En remontant le Congo. Bolobo. Équateur. Bangala. Upoto. — Conditions générales : Climat. Configuration et nature du sol. Flore. Faune. Population.

(Pour l'intelligence du texte, consultez ici les planches 1 à 35.)

Le 28 juin 1896, après quatre semaines de traversée, le vapeur hollandais, la « Koningin Wilhelmina », sur lequel j'avais quitté l'Europe, arriva devant l'embouchure du Congo. Par sa largeur majestueuse, cette embouchure ressemble à un petit golfe. Des îles boisées interrompent la vaste surface de l'eau. De loin, en mer, on peut reconnaître les eaux du Congo à leur couleur brunâtre.

Nous abordâmes à Banana, sur la rive droite du fleuve. Cette localité est située sur une étroite bande de terre sablonneuse, plantée de cocotiers et arrosée d'un côté par le fleuve, de l'autre par la mer. Il n'y a là que quelques factoreries et quelques bâtiments appartenant à l'État. Le climat est réputé plus salubre que celui des stations situées plus en amont, à cause du vent de mer qui souffle fréquemment en cet endroit. En face, sur le territoire portugais, se trouve San-Antonio, dont les jolies maisonnettes, bâties en planches et ombragées de palmiers, bordent le rivage sablonneux d'un petit golfe.

Non loin de l'embouchure du Congo, ses rives sont couvertes d'une abondante végétation tropicale. Au milieu de cette forêt, un peu au-dessus de San-Antonio et également sur la rive portugaise, est situé Kisanga, où se trouve une splendide factorerie de la Maison hollandaise (A. H. V.), qui y fait surtout le commerce de l'huile de palme. (V. pl. 1.) Les canaux des environs fourmillent de crabes.

Un peu plus loin, la forêt cesse. On passe à l'île Mateba, principal centre d'élevage de bétail ; les bords du fleuve sont couverts d'herbes et de palmiers en éventail. Bientôt on aperçoit des montagnes, et le rivage devient rocheux en

quelques endroits. C'est après un parcours d'environ six heures qu'apparait, sur la rive droite, Boma, ville naissante et animée, environnée de montagnes herbeuses.

Boma, qui est actuellement la capitale de l'État Indépendant du Congo, se compose d'une centaine de maisons assez irrégulièrement rangées, presque toutes bâties en briques ou en planches et qui s'élèvent en partie sur le bord du fleuve, en partie sur le versant des collines riveraines. Dans le bas de la ville (Boma-rive),

BANANA.

il y a deux hôtels et plusieurs établissements commerciaux, avec une quantité notable de boutiques, dans lesquelles on vend surtout des conserves, ainsi que des objets recherchés par les nègres; c'est dans le haut (Boma-plateau) que se trouvent la plupart des bâtiments publics et une petite église construite en fer. Un tramway à vapeur facilite les relations entre les deux parties de la ville. Aux alentours sont établies plusieurs missions.

A l'époque de mon voyage, la population se composait d'environ cent soixante blancs, presque tous du sexe masculin, et de quelques centaines de noirs. Ceux-ci sont pour la plupart domestiques chez les Européens ou font partie de la garnison. Leur habillement consiste le plus souvent en un pagne, complété par une veste ou un second morceau d'étoffe qui entoure le corps; il est assez rare de voir chez eux

des vêtements européens. L'uniforme des soldats se compose de culottes bleues, d'une blouse bleue, d'une ceinture rouge et d'un fez rouge. Aux fêtes, qui eurent lieu le 1er juillet en souvenir de la fondation de l'État du Congo, créé en 1885, j'eus l'occasion de voir les danses du pays : elles consistaient en de simples mouvements des bras et des hanches; les hommes et les femmes dansaient en groupes séparés.

Les environs de Boma n'offrent pas, en cette saison, des tableaux très riants,

LE CONGO PRÈS DE BANANA.

l'herbe étant en grande partie desséchée, faute de pluie. Cependant, on y voit souvent des plantes herbacées en fleurs, appartenant surtout aux familles des légumineuses, des convolvulacées, des malvacées, des cucurbitacées. De grandes plantations de bananiers et d'autres végétaux des tropiques remplissent les vallées. Les baobabs *(Adansonia digitata)*, qui se rencontrent aussi bien à l'intérieur qu'en dehors de la ville et qui attirent l'œil du visiteur par l'épaisseur de leurs troncs et leurs énormes cimes, sont très caractéristiques dans cette région. Ils fleurissent pendant la saison des pluies et leurs gros fruits à longues queues mûrissent pendant la saison sèche. A cette époque, la plupart de ces arbres perdent leurs feuilles ; il y a cependant des exceptions, surtout parmi ceux qui ne portent pas de fruits. Dans les rues et dans les jardins de Boma sont plantés de nombreux

manguiers *(Mangifera indica)*; ils fleurissent pendant la saison sèche, et leurs fruits, qui ressemblent à de grosses prunes jaunes et qui sont assez estimés des Européens, mûrissent surtout au commencement de la saison des pluies, en novembre et en décembre. (V. pl. 14, 15, 26.)

Je fus obligé de prolonger mon séjour à Boma pour attendre l'arrivée de deux domestiques que la Maison hollandaise avait eu l'obligeance d'engager pour moi à Kabinda, sur la côte portugaise. L'un d'eux faisait fonctions de cuisinier, l'autre de lavandier et de marmiton. J'en louai un troisième à Boma pour mon service personnel. Ces trois domestiques m'accompagnèrent pendant toute la durée de mon voyage. Outre la langue des Bakongo, ils parlaient assez bien le portugais et un peu l'anglais; c'est dans cette langue que nous nous comprenions. Ils n'étaient guère travailleurs; du reste, la plupart des domestiques noirs semblent se distinguer par leur grande paresse; ainsi celui que j'avais pris à Boma me fut presque complètement inutile. Le 12 juillet, je pus enfin continuer mon voyage.

En amont de Boma, le Congo baigne plusieurs îles hautes et boisées. Ses rives sont montagneuses, tapissées d'herbe et parsemées de palmiers en éventail. Au bout d'un parcours d'environ cinq heures en bateau à vapeur, Noki apparaît sur la rive gauche; puis, après une sinuosité marquée du fleuve, difficulté pour la navigation, Matadi, se composant d'un nombre restreint de bâtiments d'aspect assez imposant. Quelques constructions s'élèvent au bord du fleuve, les autres sur le versant de la montagne, pierreuse en cet endroit et recouverte seulement d'une végétation peu abondante. Le climat de Matadi est, paraît-il, encore plus dangereux pour les blancs que celui de Boma.

Le chemin de fer du Congo commence à Matadi. N'ayant qu'une seule voie étroite, il ressemble à un tramway à vapeur. Il marche sans soubresauts et assez vite, malgré les prises d'eau qui occasionnent de fréquents arrêts, de sorte qu'il parcourt en douze ou treize heures les 188 kilomètres de chemin de Matadi à Tumba, dernière station à cette époque. Trois trains de voyageurs partaient alors par semaine. Ils n'avaient d'ordinaire qu'une voiture pour les voyageurs et un fourgon pour les bagages sur lesquels les noirs ou, pour parler plus exactement, les voyageurs de seconde classe, prenaient place.

La ligne du chemin de fer remonte d'abord les montagnes en faisant de grands détours, mais ensuite elle continue assez régulièrement, traversant un pays montagneux et couvert d'une brousse formée de hautes herbes, entremêlées d'arbrisseaux et d'arbres rabougris. Les montagnes ont, pour la plupart, une forme allongée et la croupe arrondie. De loin en loin, on voit d'étroites forêts qui s'étendent le long des ravins et des vallées. Sur tout le parcours du chemin de fer, on n'aperçoit aucun village.

De Tumba à Léopoldville, les transports se faisaient encore par des porteurs indigènes, dont plusieurs milliers s'engageaient chaque année. Ils partaient

par caravanes de vingt à trente hommes, sous la direction d'un chef (capita) responsable. Après quatre heures de marche environ, on rencontrait des maisons servant d'abri aux blancs et bâties, selon l'usage du pays, en branchages et en herbes ou feuilles de palmier, mais beaucoup plus spacieuses que les cases des

MES TROIS DOMESTIQUES.

indigènes et munies d'une large véranda. Habituellement, nous nous mettions en marche le matin de bonne heure, pour gagner une de ces retraites avant la grande chaleur, mais la plupart des porteurs arrivaient plus tard, aimant mieux se reposer plus souvent en route. Les vivres étaient rares et chers ; on n'avait que deux ou trois poules pour un morceau d'étoffe d'une valeur de 6 à 7 francs. C'est pourquoi j'en étais réduit, la plupart du temps, aux conserves dont je m'étais approvisionné à Boma.

Jusqu'à la rivière Inkissi, large de 100 mètres, la région conserve le caractère qu'elle a le long du chemin de fer : sol argileux, savane parsemée d'arbres rabougris, peu de forêts et peu de villages. Mais de l'autre côté du fleuve, le sol est sablonneux et la forêt couvre une plus grande partie du terrain ; les villages y sont aussi plus nombreux. (V. pl. 2 à 10.)

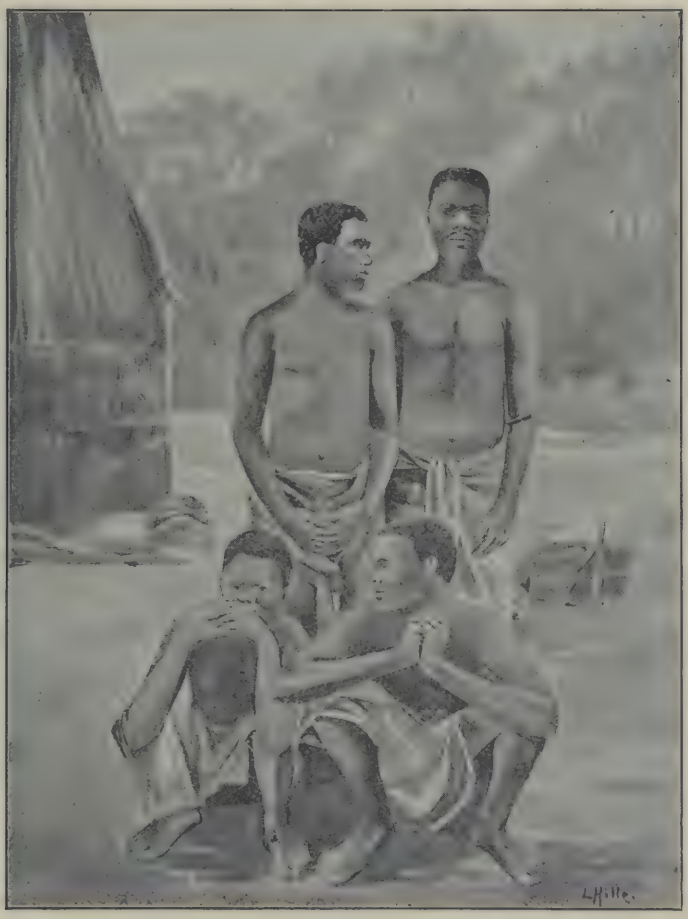
En allant, je pris la route qui passe par Luvituku. Ce chemin monte et descend

CAMPEMENT SUR LA ROUTE DES CARAVANES.

continuellement ; cependant la fatigue de la montée est souvent compensée par les horizons splendides qu'offrent dans le lointain les vallées verdoyantes et les montagnes. On était dans la saison sèche. Les indigènes avaient, selon leur coutume, brûlé les herbes desséchées ; pourtant on voyait encore beaucoup de tiges noircies par la fumée, et de l'herbe nouvelle commençait déjà à pousser. Des endroits récemment brûlés s'exhalait un parfum spécial, rappelant celui des poires cuites. Des orchidées à petites fleurs roses croissaient en abondance entre les herbes, des liserons en fleurs de couleur pourpre rampaient au bord du chemin et des lianes (apparemment des *Mussaenda*), dont les bractées rouge pâle et les corolles rouge sombre ornaient la lisière de la forêt, s'enlaçaient jusqu'à la cime des arbres. Dans la forêt s'élevaient en touffes des *Canna* à fleurs écarlates et des buissons

de *Gardenia* à fleurs blanches et odoriférantes. De nombreux ananas *(Ananas sativus)* y fleurissaient aussi, surtout le long des chemins.

Les habitants de cette région appartiennent à la tribu des Bakongo, dont le territoire s'étend depuis la côte jusqu'au Stanley-Pool. En général, leurs traits ne



PORTEURS BAKONGO.

sont pas ceux du vrai type nègre : les lèvres sont rarement très épaisses, le nez est souvent long, bien qu'il soit en même temps large et plat chez le plus grand nombre, aussi le prognathisme de leur visage est-il assez fortement accusé. Ils se liment souvent les dents en pointe; les tatouages de la face ne sont pas en usage chez eux. En général, ils portent les cheveux courts; les femmes sont souvent coiffées en bandeaux étroits. (V. pl. 10.) Le vêtement des Bakongo consiste en un pagne qui entoure les hanches et tombe jusqu'aux genoux ou plus

bas encore; souvent ils se recouvrent le haut du corps ou le corps entier d'un second morceau d'étoffe, bleue de préférence, attaché sur l'épaule ou, notamment chez les femmes, sous les bras.

Leurs cases, qui se trouvent ordinairement disposées autour de places carrées, sont faites de nervures de feuilles de palmiers et d'herbe, sur un plan rectangulaire. Le toit est voûté, à pignon arrondi, et recouvert d'herbe. La porte et une petite véranda se trouvent du côté étroit de la hutte. (V. pl. 8 et 9.) L'intérieur est souvent divisé en deux pièces, dont la première est la plus grande.

Près des villages, à l'ombre de quelques vieux arbres, se tiennent des marchés, à jours fixes; on y vend de la viande de chèvre, des poules, des poissons séchés, des sauterelles, des chenilles, du manioc, de la chikwangue (pain de manioc), du maïs, des bananes, des patates douces, des ignames, des arachides, du piment, de la poterie et divers autres produits. Les Bakongo aiment beaucoup le vin de palme, dont ils font parfois un usage immodéré.

D'une nature assez pacifique, ils sont déjà habitués aux Européens, de sorte qu'on peut traverser sans armes leur pays. Il est vrai qu'ils préfèrent établir leurs villages à l'écart de la route des caravanes. Avant l'achèvement du chemin de fer, une grande partie de la population masculine servait de porteurs à l'État. Comme travailleurs et domestiques, ils sont paresseux et souvent malhonnêtes; c'est pourquoi les Européens leur préfèrent ordinairement les Bangala du Haut-Congo.

Onze jours après notre départ de Tumba, nous atteignîmes le Stanley-Pool, qui baigne de nombreuses îles en partie boisées; il est lui-même environné de montagnes basses, dont quelques parties sont rocheuses.

A la partie inférieure du Stanley-Pool, à l'endroit où le Congo formant ses premiers rapides abandonne ce petit lac, est située Léopoldville, que les indigènes appellent Kintamo. Cette station se compose d'un nombre assez restreint de constructions de l'État bâties sur le versant des montagnes riveraines, d'une vaste mission américaine et d'un village d'ouvriers formé de misérables huttes d'herbe. D'importantes plantations de bananiers, de caféiers et d'autres plantes tropicales occupent les espaces intermédiaires. La station de l'État est traversée par une belle allée de manguiers qui, à la fin de juillet, étaient en fleurs et portaient déjà quelques fruits verts. (V. pl. 11-15.) Dans le haut de la station jaillit une source d'eau potable. Le climat de Léopoldville est assez malsain; en somme, sa situation n'est pas très avantageuse : elle manque d'abri contre les vents et le voisinage des rapides est dangereux pour la navigation.

La situation de Kinshassa à une heure et demie de chemin de Léopoldville est plus favorable. Outre un camp d'instruction pour les soldats de l'État et une mission anglaise, il s'y trouve deux factoreries importantes : l'une hollandaise, l'autre belge (la factorerie principale de la Société du Haut-Congo). Sur les rives du Pool, plates à cet endroit, croissent un grand nombre de baobabs gigantesques. En

face, sur le territoire français, est située Brazzaville, sur une colline basse et allongée, se composant de quelques bâtiments de l'État, d'une mission catholique et d'une vaste factorerie hollandaise (factorerie principale de l'A. H. V. pour le Haut-Congo), qui se trouve dans les meilleures conditions. Léopoldville et Kinshassa sont les dernières places où l'on trouve des boutiques ouvertes; plus loin, en amont du fleuve, on en est réduit à ses provisions de route.

Lorsque j'arrivai à Léopoldville, tous les grands vapeurs avaient déjà quitté le

LE CAMP D'INSTRUCTION DE KINSHASSA.

port; seul un petit vapeur, la « Ville de Gand », destiné au district des Bangala, devait partir dans quelques jours. Bien qu'il y eût déjà à bord trois passagers blancs avec un chargement suffisant, et qu'il n'y eût de place dans les trois petites cabines que pour quatre blancs, y compris le capitaine, on consentit à m'admettre; toutefois je dus passer les nuits à terre, sous ma tente. Comme le bateau était chargé outre mesure, nous mîmes dix-sept jours pour arriver à Nouvelle-Anvers, tandis que les autres vapeurs font ordinairement ce trajet en douze ou quatorze jours. Nous naviguions en moyenne huit heures par jour, temps que les passagers blancs devaient passer dans la petite cabine principale, gênés par deux lits et par le voisinage de la machine qui produisait une chaleur accablante. Le reste du jour était consacré à faire recueillir et couper le bois nécessaire au chauffage; pour cette

besogne, on avait engagé un grand nombre de travailleurs qui nous accompagnaient dans une pirogue amarrée au vapeur. (V. pl. 16.)

En amont du Stanley-Pool, le Congo coule au milieu de longues chaînes de collines, couvertes de forêts dans leur partie inférieure et de brousse sur leurs sommets arrondis. Dans cette partie du fleuve, resserrée entre les montagnes riveraines et à laquelle les Européens donnent le nom de « canal », un vent violent souffle souvent pendant le jour, de sorte que les bateaux à vapeur sont parfois

LE CONGO EN AMONT DU STANLEY-POOL.

obligés de voyager la nuit. On ne découvre aucun village sur les rives du fleuve jusqu'à Msuata, un peu en aval de l'embouchure du Kassai, où j'eus l'occasion de voir le vieux chef Gobila dont parle Stanley. (V. pl. 16 et 17.)

Peu à peu, les montagnes riveraines deviennent plus basses et le fleuve plus large. A l'embouchure de la rivière majestueuse du Kassai est située, sur une hauteur, la station de Kwamouth et, peu au delà, la mission catholique de Berghe-Sainte-Marie. (V. pl. 18.) Plus loin, entourée de plusieurs villages, se trouve la mission protestante de Tshumbiri.

Les chaînes de collines qui longent les rives du Congo continuent à s'abaisser de plus en plus, et, vers Bolobo, elles se perdent enfin dans une vaste plaine que le fleuve traverse en d'énormes largeurs, entourant de nombreuses îles, pour la

plupart boisées. Le long de la rive droite s'étend, jusque près de l'embouchure de l'Ubangi, une bande de terre marécageuse et herbue, ornée çà et là de palmiers en éventail, alternant avec des marais de papyrus, tandis qu'ailleurs les rives du Congo sont presque partout couvertes de forêts.

A Bolobo se trouvent une station de l'État nouvellement installée et les bâtiments considérables d'une mission anglaise, déjà depuis longtemps établie. Sur un long parcours, s'étalent des deux côtés de la mission les villages des indigènes.

L'EMBOUCHURE DU KASSAI.

Leurs cases sont entourées de palmiers élaïs et de plantations de manioc; elles forment des places carrées et sont très proprement construites avec des nervures de feuilles de palmier et de l'herbe, toujours d'après le plan rectangulaire avec le toit à pignon angulaire (plus ou moins aigu). Elles sont remarquablement plus grandes que dans les contrées voisines et mesurent au moins 6 mètres de long, 3 mètres de large et 2 mètres de haut. La porte se trouve sur l'un des côtés longs de la case; elle ressemble à une fenêtre et forme une petite saillie. Les indigènes appartiennent à la tribu des Bayanzi ou Babangi. Ils sont vêtus d'un pagne qui ceint les hanches et descend presque aux genoux. Ils divisent leurs cheveux en bourrelets ou en petites tresses. Leur face est très peu tatouée. Beaucoup de femmes portent autour du cou de gros anneaux en cuivre jaune. Les vivres dans

ces villages étaient abondants, mais chers, par exemple une poule coûtait 20 mitakos (morceaux de fil de laiton de 30 centimètres environ), ce qui représente à peu près 2 francs.

Assez loin en amont de la station de Bolobo, est situé un camp d'instruction militaire qui porte le même nom. Encore plus loin en amont se trouve la station de Lukolela. Elle se compose d'un petit nombre de maisons cachées parmi des arbres de 40 à 50 mètres de haut, attendu qu'en installant cette station, on n'a enlevé qu'une

LE KASSAI PRÈS DE KWAMOUTH.

partie des arbres gigantesques dont la rive est couverte. (V. pl. 20.) Le chef de la station, qui s'occupe aussi de charpenterie, habite une jolie maisonnette bâtie en planches et cachée dans les maracoujas, sorte de passiflora *(Passiflora quadrangularis)* à tiges grimpantes et à gros fruits très recherchés des blancs. Une mission anglaise se trouve dans le voisinage de la station. Les indigènes des environs appartiennent encore à la grande tribu des Babangi.

En face de Lukolela débouche le fleuve considérable de la Sanga. Près de son embouchure se trouve, en territoire français, Bonga (ou Bunga), qui se compose de deux factoreries, l'une belge, l'autre hollandaise, et d'un village d'indigènes. La population de ce village paraît être un mélange de différentes tribus, parmi lesquelles dominent les Babangi; elle se livre principalement au commerce. Les

cases du village ressemblent à celles de Bolobo, mais sont de plus petites dimensions. (V. pl. 19 et 21.) Cette contrée abonde en moustiques; on dit même que les blancs sont quelquefois obligés de prendre leurs repas sous un moustiquaire.

Un peu plus loin, en face de l'embouchure parsemée d'îles de l'Ubangi, à l'endroit où le lac de Tumba verse le trop-plein de ses eaux dans le fleuve principal, se trouve, sur la rive gauche du Congo, le camp militaire (camp d'instruction) d'Irebu avec un nombre considérable de constructions et de vastes plantations; non loin

ILE DU CONGO EN AMONT DE BOLOBO.

de là est une mission américaine. Dans cette région, on voit encore assez souvent le long du fleuve des plaines herbeuses assez étendues, d'apparence marécageuse, tandis qu'en amont la forêt arrive partout jusqu'au bord du fleuve.

Presque sous l'équateur, à l'embouchure de la rivière Ruki, est située, sur une petite hauteur, l'importante station de Coquilhatville, composée de constructions assez nombreuses et entourée de plantations de caféiers et d'autres plantes tropicales appartenant à l'État. A une heure et demie de chemin en aval de Coquilhatville, se trouve une factorerie de la Société belge du Haut-Congo (S. A. B.); elle porte le nom d'Equateurville. (V. pl. 22.) Non loin de là était autrefois la station de l'État fondée par Coquilhat; le bâtiment principal subsiste encore, entouré de vastes plantations où les arbres fruitiers des tropiques sont nombreux et

variés. (V. pl. 23-26.) Plus en aval du fleuve, on rencontre un village d'indigènes et une mission américaine. Un autre village plus considérable s'étend depuis la factorerie de la Société du Haut-Congo jusque dans le voisinage de Coquilhatville.

Les habitants de ce village, appelés comme le village même Wangata (ou Wangatta), ont pour la plupart le type nègre grossier avec le nez épaté et les lèvres épaisses; cependant on rencontre aussi, notamment parmi les hommes, un type plus fin avec le nez plus long et les lèvres plus minces. Le tatouage de leur face

LUKOLELA. — LE DÉBARCADÈRE.

consiste en une rangée de petites cicatrices dans la ligne médiane du front. Ils tressent leurs cheveux en une ou plusieurs petites nattes, en forme de cornes recourbées, le plus souvent au nombre de trois : une sur le front ou derrière la tête, et deux sur les côtés. Leur vêtement consiste en un pagne d'étoffe tissée, ordinairement rouge foncé, entourant les hanches et tombant presque aux genoux; cependant on voit aussi très souvent chez les hommes, et c'est un usage général en amont du fleuve, le pagne passé entre les jambes et retenu en avant et en arrière par une étroite ceinture ou une corde ceignant les hanches. Beaucoup de femmes portent de gros anneaux de laiton autour du cou. Les armes le plus en usage sont des lances à petit fer, des boucliers en jonc tressé et des couteaux droits, que les indigènes portent dans une gaine à base élargie. (V. pl. 28.)

Les cases des Wangata se trouvent très rapprochées les unes des autres, dans de larges rues, au milieu de plantations de bananiers. Elles sont bâties sur un plan rectangulaire et portent un toit à pignon angulaire. Leurs parois sont faites principalement de nervures de feuilles de palmier. Ces feuilles s'emploient aussi pour couvrir le toit. La porte, qui se trouve du côté long de la case, descend à ras du sol. Souvent on voit, devant la porte, des bancs ou de grandes chaises qui semblent être faites à l'imitation des fauteuils européens. (V. pl. 27.) Les lits sont des cou-

LUKOLELA. — L'HABITATION DU CHEF DE LA STATION.

chettes basses, en nervures de feuilles de palmier, plates aux deux extrémités. Il n'y a plus, dans ce village, que très peu de poules et de chèvres, les blancs, assez nombreux dans les deux stations, en ayant fait leur nourriture principale. La langue des Wangata correspond, à ce qu'on dit, à celle des Babangi.

Les plantations ci-dessus mentionnées sont bordées vers l'intérieur par une forêt marécageuse, dans laquelle on trouve des graminées grimpantes qui s'élèvent jusqu'à la cime des arbres. Près du rivage jaillissent plusieurs sources d'eau limpide. Les deux stations d'Equateurville et de Coquilhatville forment le point de jonction du commerce des affluents sud du Congo ; on y exporte beaucoup de caoutchouc provenant de l'intérieur.

Après avoir quitté ces stations, le vapeur longe la rive gauche du Congo, très

peu peuplée, mais couverte d'une végétation exubérante; il passe devant l'embouchure du Lulongo, où les indigènes ressemblent aux Wangata de l'Equateur, et traverse alors le fleuve pour atteindre le territoire très peuplé des Bangala, sur la rive droite.

On passe devant la mission anglaise de Monsembi, puis une dizaine de villages

LUKOLELA. — VUE DU FLEUVE.

appartenant aux Bangala se suivent, situés sur la rive droite, un peu exhaussée dans cette région. Ils sont séparés du fleuve par des plantations de bananiers, de palmiers à huile, de papayers, de maïs, de caféiers et de différentes autres plantes tropicales. Presque dans chaque village se trouve une maison plus grande que les autres, bâtie en pisé et renfermant trois pièces à peu près vides, à l'exception de quelques tréteaux; cette maison est occupée par plusieurs soldats, qui y stationnent et qui doivent aussi pourvoir aux approvisionnements de bois des

vapeurs de l'État. Les plantations sont, pour la plupart, entourées d'un terrain, couvert sur une petite étendue d'herbes et de buissons disséminés, qui ressemble à un parc et que rejoint la forêt.

Le quatrième jour après le départ d'Équateur, on aperçoit les constructions en briques de la station des Bangala, appelée Nouvelle-Anvers par les Européens, et Makanza (ou Mankanza) par les indigènes. Elles ne sont pas très nombreuses et se trouvent sur une petite hauteur, séparées du fleuve par une allée de jeunes pal-

LE POSTE DE SOLDATS DE BOLOMBO.

miers. Deux sources jaillissent sur la pente du rivage où affleure le sous-sol ferrugineux de couleur rougeâtre, et fournissent la station d'eau potable. Au loin, vers l'intérieur des terres, s'étendent des plantations de caféiers, de cacaoyers et de maïs, traversées d'allées d'arbres à pain *(Artocarpus incisa)*, plantations que les blancs ont installées depuis l'établissement de la station. (V. pl. 32.) Le sol y est plus sablonneux qu'argileux. Des broussailles, riches en fleurs odoriférantes, forment transition entre les cultures et la forêt qui les entoure.

En aval de la station se trouve, sur le rivage du fleuve, une factorerie de la Société belge du Haut-Congo (S. A. B.) et un village d'indigènes; en amont, un autre village et les établissements étendus d'une mission catholique où des orphelins nègres sont élevés et instruits. Les langues qu'on leur enseigne sont celles des

Bangala et des Babangi ; ils apprennent aussi divers travaux manuels. Derrière la mission est situé le village chrétien où les élèves trouvent un domicile dès qu'ils se sont mariés. (V. pl. 29-31.)

Les environs de Nouvelle-Anvers sont plats et en partie marécageux ; le climat

DANS LES PLANTATIONS DE NOUVELLE-ANVERS.

est humide et assez tempéré ; il pleut même pendant la saison sèche, de décembre à février.

Les indigènes de cette région appartiennent à la tribu des Bangala. La plupart ont le vrai type nègre, avec le nez court, les lèvres épaisses et les mâchoires saillantes. L'usage de se raser une grande partie de la tête accentue encore les caractères de leur type nègre. Ils ont, sur la ligne médiane du front, un tatouage fortement saillant en forme de crête et, devant les oreilles, un groupe de cicatrices qui semble être une imitation des feuilles de palmier. Les hommes sont vêtus d'un

morceau d'étoffe passé entre les jambes et retenu par une étroite ceinture qui entoure les hanches. Les femmes portent une jupe courte, composée de nombreuses séries de fibres végétales superposées, teintes parfois en rouge ou en jaune et tombant jusqu'à mi-cuisses. En haut, ces fibres forment une étroite ceinture, passée au-dessous du nombril et sur les hanches. De loin, l'ensemble rappelle beaucoup le costume des ballerines européennes. (V. pl. 33 et 34.)

Les villages des Bangala sont formés, pour la plupart, de plusieurs larges rues parallèles où les cases, entourées de plantations de bananiers, sont très rapprochées les unes des autres, ou même contiguës par les pignons. Ces cases sont à plan rectangulaire et bâties principalement en nervures et en feuilles de palmier. Le toit, dont le pignon est à angle, s'avance considérablement du côté de la rue et est maintenu par des poteaux, de manière à ébaucher une étroite véranda. La porte, comme la véranda, se trouve du côté long de la hutte.

Les Bangala sont un peu plus travailleurs que les nègres du Bas-Congo ; bon nombre d'entre eux s'engagent comme ouvriers et comme soldats au service de l'État. Leur langue ressemble beaucoup à celle des Babangi ; c'est la langue des relations quotidiennes dans la plupart des stations du Haut-Congo ; du moins elle forme l'élément principal de cet idiome commercial qui paraît avoir aussi emprunté des mots à d'autres langues congolaises. Cet idiome n'est peut-être pas la langue primitive des Bangala : on dit qu'il existe chez eux d'autres langues sur lesquelles je regrette de n'avoir pu obtenir de renseignements précis.

A Nouvelle-Anvers, je rencontrai le colonel Wahis, gouverneur de l'État du Congo, justement en tournée d'inspection ; il m'admit à bord de son vapeur, la « Ville de Bruxelles », sur lequel je continuai mon voyage jusqu'à Umangi, près d'Upoto, point de départ de ma route vers le nord.

On passe d'abord devant plusieurs villages bangala situés sur la rive droite, un peu exhaussée et qui paraît très fertile. De grandes plantations entourent chaque village et les séparent du fleuve. Près de l'embouchure de la Mongala se trouvent les grands villages de Mobeka et d'Ikunungu ; mais au delà, sur un grand parcours, on n'en découvre aucun, et cette partie du rivage semble tout à fait inhabitée jusque vers Umangi. Par contre, la végétation y est encore plus exubérante qu'en aval : des buissons touffus bordent la rive ; derrière eux s'élèvent des arbres de haute futaie couverts de plantes grimpantes entrelacées, qui forment des murailles de verdure, rappelant les coulisses de théâtre, et qui çà et là sont ornées de grandes fleurs roses de liseron. A la surface de l'eau, on voit beaucoup de nénuphars (nymphéacées) et de *Pistia* flottantes. Sur la rive méridionale s'étend une étroite et assez courte bande de terre herbeuse.

Le premier village que l'on rencontre est Budja sur la rive gauche du fleuve. Les indigènes de ce village appartiennent déjà à la tribu des Bapoto (ou Bopoto) qui habitent sur les deux rives du Congo depuis la rivière Mongala jusque vers

l'embouchure de l'Itimbiri, tandis que l'intérieur du pays contient d'autres tribus.

On remarque parmi les Bapoto beaucoup d'individus de haute stature; cependant mes mensurations m'ont démontré que leur taille moyenne ne dépasse guère 164 centimètres. Les gens nus (comme M. Kenred Smith me le fit très justement observer) paraissent généralement plus grands qu'ils ne le sont. Les traits du visage des Bapoto rappellent moins le type du vrai nègre que ceux des Bangala Ils ont la face toute couverte de tatouages qui consistent en de petites cicatrices formant plusieurs rangées horizontales et verticales. Les hommes sont vêtus comme les Bangala; les femmes, au contraire, ne portent qu'une mince corde liée autour des hanches et à laquelle sont quelquefois enfilées des perles; toutefois la partie du corps que presque tous les naturels couvrent au moins d'une feuille est peinte en noir, en forme de carré. Quelques-unes portent plusieurs cordons très rapprochés; à certaines fêtes, peut-être aussi à certaines époques périodiques, elles y suspendent des feuilles. Les hommes arrangent souvent leurs cheveux en deux grands bourrelets séparés par le milieu. (V. pl. 80 et 81.)

Les villages des Bapoto se composent d'une série de places carrées donnant sur le fleuve. Leurs cases ressemblent à celles des Bangala; cependant elles sont généralement bâties avec moins de soin, en ce que les nervures de feuilles de palmier formant les parois de la case sont moins serrées les unes contre les autres, tandis que les intervalles sont comblés avec des feuilles de ces arbres. En outre, la véranda manque le plus souvent. Le toit est à pignon angulaire et couvert de feuilles de palmier. (V. pl. 79.)

A Budja et à Irengi, sur la rive gauche du Congo, se trouvent des factoreries belges et hollandaises; à Umangi, sur la rive droite, une factorerie hollandaise et un camp d'instruction pour les soldats de l'Etat.

A Umangi je quittai le vapeur qui nous avait amenés de Nouvelle-Anvers en quatre jours, et je reçus un accueil hospitalier dans la factorerie de la Maison hollandaise (A. H. V.) dirigée par M. van Nordheim.

Trois jours après, un canot, longeant la rive couverte d'une luxuriante végétation, nous menait en trois heures à la mission baptiste anglaise de Bopoto, qui est ordinairement appelée Upoto ainsi que toute la région environnante. Le directeur de la mission, M. Forfeitt, habite avec sa femme et son enfant, en compagnie d'un autre missionnaire, M. Kenred Smith, une maison en planches où il a su se créer un intérieur si confortable, qu'un hôte étranger pourrait presque se croire en Europe. La mission a de nombreux élèves des deux sexes qui reçoivent l'enseignement dans leur langue maternelle, ainsi qu'une instruction analogue à celle de nos écoles primaires. A l'office du dimanche, pendant lequel les allocutions du missionnaire alternent avec les chants de l'assemblée (le tout en langue bapoto), on remarquait aussi un bon nombre d'indigènes adultes.

Les établissements de la mission s'étendent sur le versant d'une colline longue

et basse appartenant à une chaîne de hauteurs qui commence un peu en aval de la mission et se continue plusieurs lieues au delà, en longeant le fleuve. Cette colline n'est élevée que de 50 mètres environ au-dessus du niveau du fleuve; elle est, dans sa plus grande partie, couverte de plantations et de broussailles au-dessus desquelles s'élèvent quelques vieux arbres. On y rencontre aussi plusieurs clairières herbeuses. Sur le rivage du Congo où jaillit une source d'eau potable, s'étend un village indigène qui compte à peu près deux cents cases et qui a un marché tous les jours. Le climat d'Upoto paraît relativement sain quoique, malgré toutes ses précautions, M. Forfeitt n'ait pas été épargné par la dyssenterie. D'après ses observations la saison sèche ne dure guère que deux mois, de décembre à février.

Je restai deux jours dans la maison de ces aimables missionnaires où j'avais reçu l'hospitalité la plus généreuse, et je partis le 25 août lorsque M. Benett, agronome de l'Etat, arriva de Ngali avec des porteurs, voulant bien me guider lui-même jusqu'à cette station. Un grand canot nous amena en une heure au pied d'une hauteur escarpée de 50 mètres au-dessus du niveau du fleuve, et sur laquelle est située une station de la Société belge du Haut-Congo (S. A. B.), appelée Mongo. On a de là une jolie vue du fleuve avec ses îles nombreuses et ses rivages boisés. Dans le sud, on aperçoit une hauteur basse et allongée qui forme la limite du bassin du Lopori. A Mongo commença le voyage par terre.

Conditions générales de ce territoire.

Climat. Au Congo, comme dans toutes les régions tropicales, on ne peut distinguer que deux saisons principales : la saison sèche et la saison des pluies. Au sud de l'équateur la saison sèche dure de mai à octobre. Les nuits sont alors fraîches et la température s'abaisse souvent au-dessous de 15°; le matin, quelquefois jusqu'à midi, le ciel est couvert; plus tard le brouillard se dissipe, cependant le soleil reste d'ordinaire plus ou moins voilé, même l'après-midi, sans qu'on aperçoive de nuages, et la température est pendant toute la journée relativement basse. C'est la saison la plus saine. Celle des pluies se divise en petite saison pluvieuse d'octobre à décembre, en petite saison sèche de décembre à janvier, où les pluies diminuent, et en grande saison pluvieuse de janvier à mai. Pendant la saison des pluies, le ciel est la plupart du temps entièrement couvert de nuages; pourtant la chaleur est étouffante, la température s'élevant parfois jusqu'à 38° c. L'après-midi ou pendant la nuit, il survient ordinairement une pluie d'orage qui cause un rafraîchissement passager de l'atmosphère.

Au nord de l'équateur, les saisons ne sont pas si nettement tranchées ; il pleut presque chaque mois, le ciel est la plupart du temps partiellement couvert de nuages comme en Europe. Toutefois on peut reconnaître, au moins dans la partie septentrionale de cette région, une courte saison sèche, de décembre à février. Les variations de la température sont plus faibles qu'au sud de l'équateur. En général, le climat est un peu plus tempéré, plus humide et plus favorable aux blancs que dans le Bas-Congo, bien que les maladies des pays chauds n'y fassent pas défaut.

Configuration et nature du sol. Des deux côtés du bas Congo s'étend jusque près de son embouchure un terrain montagneux que le fleuve traverse en formant de nombreux rapides. Ces hauteurs atteignent 700 à 800 mètres d'altitude au-dessus de la mer; l'une d'elles dépasse même 1,000 mètres. En amont du Stanley-Pool, elles s'abaissent peu à peu et se terminent dans une vaste plaine près de Bolobo. C'est seulement près d'Upoto que cette plaine, la grande plaine centrale du Congo, est interrompue par une chaîne de collines peu élevées dont le sommet est à 110 mètres environ au-dessus du niveau du fleuve et à 500 mètres à peu près au-dessus du niveau de la mer.

Dans le Bas-Congo, le sol est plus argileux à l'ouest et plus sablonneux à l'est de la rivière Inkissi. Dans le Haut-Congo, le sol du rivage consiste principalement en alluvions sablonneuses à la surface, argileuses et ferrugineuses dans leur plus grande profondeur.

Flore. Les environs de l'embouchure du Congo sont boisés. A quelques lieues en amont apparaît sur la rive une terre herbeuse, parsemée d'arbrisseaux et d'arbres rabougris. Cette brousse recouvre toute la région montagneuse jusque dans le voisinage de Bolobo. Les vallées et les ravins sont presque toujours boisés ; on voit aussi çà et là, sur les pentes des montagnes, d'assez grandes étendues forestières. Pendant la saison des pluies, les herbes de la brousse atteignent 1 mètre 1/2 à 2 mètres de hauteur ; quand vient l'autre saison, elles se dessèchent, puis les indigènes les brûlent. Elles sont entremêlées de différentes plantes herbacées et de petits arbustes appartenant principalement aux familles des orchidées, des scitaminées, des commelinacées, des malvacées, des légumineuses, des asclépiadées, des convolvulacées et des composées. En beaucoup d'endroits on trouve aussi des fougères en abondance. Au milieu de cette végétation croissent des arbrisseaux et des arbres rabougris, généralement assez serrés : 5 à 10 mètres les uns des autres. En maints endroits ils s'espacent davantage ou manquent tout à fait. Il paraît que la chétive croissance de ces arbres est due en partie à la longue durée de la sécheresse et à la nature du sol, mais en partie aussi aux incendies des herbes; ces incendies ne dévorent pas seulement l'herbe, à l'exception des fortes tiges, ils dessèchent aussi les feuilles des arbres jusqu'à une hauteur considérable. Beaucoup de ces arbres et de ces abrisseaux portent des fruits comestibles. Des tiges longues d'un empan portent parfois des fruits de la

grosseur d'une petite orange. (V. pl. 2-6.) Aussi la forêt de cette région, qui couvre de grandes étendues entre l'Inkissi et le Stanley-Pool, n'est-elle formée que d'arbres peu élevés, dont les intervalles sont remplis par une luxuriante végétation, composée d'arbrisseaux, de lianes et de plantes herbacées; quelques espèces caractéristiques de ce sous-bois ont été mentionnées plus haut. (V. pl. 7.)

La brousse qui vient d'être décrite domine aussi en amont du Stanley-Pool et garnit les deux rives du Congo jusqu'aux environs de Bolobo. A l'exception de quelques étroites bandes de terre marécageuse, qui s'étendent en différentes places le long de la rive, mais ne s'avancent pas loin dans l'intérieur du pays, les rives du Congo en amont de Bolobo sont partout couvertes de forêts où l'on remarque souvent des arbres gigantesques. La végétation du rivage est exubérante, surtout au nord de l'équateur. Près d'Ebonda, entre les stations de Ndobo et de Bumba, une terre herbeuse longe de nouveau le fleuve, mais elle ne semble pas avoir une grande étendue.

Les plantes les plus cultivées par les indigènes sont le bananier à grands fruits *(Musa sapientum*, var. *paradisiaca)* et le manioc amer *(Manihot utilissima)*. Dans le voisinage de la côte et des stations on trouve aussi plusieurs sortes de bananiers à petits fruits doux. Le manioc amer, qui contient surtout dans l'écorce des racines une substance vénéneuse, mais facile à écarter, est préféré au manioc à racines douces *(Manihot palmata*, var. *Aipi)*, parce qu'il est plus productif. Outre le bananier et le manioc, on remarque dans les plantations des indigènes particulièrement du maïs *(Zea Mays)*, des patates douces *(Ipomœa Batatas)*, des arachides *(Arachis hypogœa)*, de la canne à sucre *(Saccharum officinarum)* et du tabac *(Nicotiana)*.

Les blancs cultivent dans le voisinage de leurs stations, outre les plantes ci-dessus mentionnées, principalement des caféiers *(Coffea)*, des cacaoyers *(Theobroma)*, des légumes européens et diverses plantes tropicales donnant des fruits, notamment des papayers *(Carica Papaya)*, des manguiers *(Mangifera indica)* et des ananas *(Ananas sativus)*. Les papayers, comme les bananiers, portent des fruits mûrs presque en tout temps; les manguiers et les ananas, presque exclusivement pendant la saison des pluies. (V. pl. 13-15, 18, 26, 32.) En beaucoup d'endroits on trouve des citronniers *(Citrus medica)* qui donnent une récolte abondante. Par contre, les orangers *(Citrus Aurantium)* sont rares : je n'en rencontrai que sur la route des caravanes; leurs fruits avaient un goût très amer, tandis que sur la côte, à Cabinda par exemple, croissent d'excellentes variétés.

Faune. Je ne pourrai faire un long exposé sur la faune des rives du Congo, ne m'en étant pas occupé en détail. La grande faune paraît relativement pauvre, la petite faune est au contraire très richement représentée.

En fait d'insectes, on remarque notamment une grande variété de papillons. Les coléoptères sont moins nombreux. S'il y a relativement peu de moustiques dans le Bas-Congo, ils pullulent dans quelques parties du Haut-Congo, surtout

dans le voisinage de l'embouchure de la Sanga. Plusieurs espèces de petites mouches et de teignes sont parfois très incommodes, les unes par leurs piqûres, les autres seulement par leur multitude : attirées le soir par la lumière, elles s'abattent en nuées sur tous les meubles, ce qui est loin d'être agréable, surtout pendant les repas. Les chiques (ou puces pénétrantes), qui s'insèrent sous la peau de l'homme et des quadrupèdes, en particulier aux pieds, se rencontrent principalement dans le Bas-Congo ; on les trouve aussi dans le Haut-Congo, mais en plus petit nombre.

Les serpents sont plutôt rares. De même les oiseaux ne paraissent pas très nombreux, ni très variés. Les rivières sont pour la plupart très poissonneuses et contiennent aussi de nombreux crocodiles, ainsi que des hippopotames. Comme animaux domestiques, les indigènes élèvent des poules, des chèvres, des chiens ; en quelques endroits ils y joignent des porcs et des moutons. Les blancs ont essayé avec succès l'importation de bœufs et même de chevaux, notamment dans le Bas-Congo ; il y en a cependant aussi dans plusieurs stations du Haut-Congo, par exemple à Nouvelle-Anvers.

Population. La population des rives du Congo comprend différentes tribus, dont les plus importantes sont les Bakongo, les Bateke, les Babangi, les Bangala et les Bapoto. La langue et le tatouage de la face permettent de distinguer ces tribus les unes des autres, tandis qu'elles se ressemblent beaucoup par leur constitution physique.

Les indigènes sont en général de taille moyenne. La couleur de leur peau est d'un brun sombre ressemblant à la teinte du bronze. On ne rencontre que rarement des nuances de brun plus foncé (brun noirâtre) ou plus clair (brun rougeâtre et jaunâtre). Ils ont les cheveux noirs, crépus et plus ou moins courts ; dans beaucoup de tribus, comme chez les Bakongo, ils les portent tout à fait courts ; dans d'autres, il les laissent pousser. On peut distinguer par les traits du visage un type nègre grossièrement accentué, au nez épaté, aux lèvres épaisses et à fort prognathisme, d'avec un autre type plus fin, se rapprochant davantage du type européen, au nez plus long, plus saillant et plus droit, aux lèvres plus minces et au prognathisme moins accentué. Celui-ci se rencontre plus communément chez les Bapoto et assez souvent dans le Bas-Congo, plus rarement chez les Bangala et les Wangata d'Equateurville.

Plus on remonte le fleuve, plus on trouve de riches tatouages de la face. Tandis que les Bakongo n'en portent ordinairement aucun, le visage des Bapoto en est entièrement couvert. Le vêtement des hommes consiste, au sud de l'équateur, en un morceau d'étoffe qui entoure les hanches en forme de jupe. On le voit diminuer de longueur à mesure que l'on va en amont. Les Bakongo y ajoutent souvent une seconde pièce d'étoffe qui couvre le haut du corps. Au nord de l'équateur, la pièce d'étoffe (pagne) est passée entre les jambes et retenue en avant et en arrière par

une corde ou une étroite ceinture qui entoure les hanches. L'habillement des femmes diminue vers l'amont du fleuve à mesure que le tatouage de la face augmente. Au sud de l'équateur, il correspond à peu près à celui des hommes; chez les Bangala, au contraire, les femmes portent une jupe courte en fibres, tandis que chez les femmes bapoto un cordon lié autour des hanches est l'unique vestige de vêtement. (V. pl. 21, 28, 33, 34, 80, 81.)

Les cases des indigènes sont partout bâties à plan rectangulaire et munies d'un toit à pignon. Chez les Bakongo le toit est ordinairement voûté (à pignon arrondi); plus en amont du fleuve il est partout à deux pans formant un angle (à pignon angulaire); en outre, chez les Bakongo, la porte se trouve du côté étroit, tandis qu'ailleurs elle est toujours du côté long de la case. Les parois sont ordinairement faites de grosses nervures (rhachis) de feuilles de palmier, doublées de feuilles ou d'herbe; le toit est couvert des mêmes matériaux. En aval de l'embouchure de l'Ubangi, on emploie le plus souvent de l'herbe, tandis qu'en amont on fait généralement usage des feuilles de palmier-raphia. (V. pl. 8, 9, 27, 33, 82.)

Les aliments principaux des indigènes sont la chikwangue, les grandes bananes et les poissons fumés. On prépare la chikwangue en broyant des racines de manioc qui ont été au préalable trempées et écorcées; on l'enveloppe ensuite dans des feuilles et on la fait cuire. Chez les Bakongo et les Bateke, elle est vendue sous forme de grosses boules; chez les Bangala et leurs voisins, sous forme de croissants ou de saucissons. Les bananes se consomment ordinairement cuites ou grillées avant leur maturité, plus rarement mûres et crues. L'eau est la boisson ordinaire des indigènes; ils préparent cependant aussi, avec le suc des palmiers, du maïs et de la canne à sucre, des boissons ressemblant au vin ou à la bière et ayant à peu près la saveur du moût.

L'industrie des indigènes se borne en général à la confection d'armes, de poteries et d'objets tressés. Ils savent aussi faire plusieurs genres de tissus.

Les langues parlées au bord du Congo se divisent en deux groupes, dont l'un comprend la langue des Bakongo et celle des Bateke, et l'autre les langues très semblables entre elles des Babangi, des Bangala et des Bapoto, tribus qui habitent les rives du Congo depuis l'embouchure du Kassai jusqu'à celle de l'Itimbiri. A ce dernier groupe appartient aussi la langue des Mobali parlée entre le Congo et la Mongala. La langue des Balolo ou Mongo, répandue au sud du Congo, et dont le territoire arrive, mais en un seul endroit, jusqu'aux bords du fleuve, n'a de rapports étroits avec aucun des deux groupes précités.

Les tribus des indigènes ne forment pas d'unités politiques, les villages ou groupes de villages étant indépendants les uns des autres. Le pouvoir des chefs est en général très limité.

Le commerce entre les indigènes et les blancs a pour objet principal l'échange des vivres, du caoutchouc et de l'ivoire contre des marchandises européennes.

La monnaie la plus répandue est le mitako, morceau de gros fil de laiton d'environ 30 centimètres de longueur, et dont le prix de revient, dans le Haut-Congo, est à peu près de 10 centimes. Vers la côte, il diminue de longueur et de valeur. On emploie souvent des étoffes pour les paiements plus importants, en particulier sur la route des caravanes. Aussi loin que s'étend le chemin de fer, l'argent monnayé est aussi accepté.

Les indigènes riverains du Congo semblent s'être accoutumés à la présence des blancs dans leur pays, bien qu'il arrive parfois que les habitants d'un village quittent le voisinage d'une station pour s'installer ailleurs. On voit souvent de nombreux villages aux environs des stations, lesquelles sont généralement établies sur les territoires à population dense; au contraire, les espaces entre ces territoires paraissent en grande partie inhabités.

Les stations appartiennent soit à l'État, soit aux missions, soit aux sociétés de commerce. Il est plus rare de trouver ces trois genres de propriétés réunis dans une même station. Les constructions des stations sont faites en pisé, en planches ou en briques et, le plus souvent, couvertes d'herbe ou de feuilles de palmier. Les stations sont habitées par les blancs, soit fonctionnaires de l'État ou agents des sociétés commerciales ou missionnaires, par leurs serviteurs, leurs soldats et leurs ouvriers noirs et par les femmes et les enfants des noirs. On ne rencontre des femmes et des enfants blancs que dans les missions et dans quelques localités du Bas-Congo. Les blancs qui sont au service de l'État ou des compagnies commerciales vivent ordinairement en concubinage avec des femmes noires.

L'état sanitaire des blancs laisse partout plus ou moins à désirer, mais surtout dans le Bas-Congo pendant la saison des pluies. La malaria y est plus fréquente que dans le Haut-Congo où la dyssenterie et l'hématurie sévissent davantage. Sans contredit un régime prudent contribue pour beaucoup, en Afrique comme ailleurs, à la conservation de la santé. L'emploi de l'eau non bouillie, l'usage immodéré de l'alcool et la débauche, ont déjà causé plus d'une maladie parmi les blancs, d'autant plus qu'ils ne se rendent pas toujours compte du danger de tels abus. Tandis que la plupart des Anglais et des Américains ne boivent que de l'eau bouillie, les Belges se contentent ordinairement de prendre l'eau non du fleuve, mais d'une source, sans la faire bouillir. D'autre part, l'opinion qu' « une goutte » prise avant de manger est salutaire à la santé est très répandue parmi eux. Si cette prédilection pour l'alcool se maintenait toujours dans de modestes limites, elle pourrait, certes, n'être pas nuisible ou même être utile en certains cas, mais la tentation mène souvent aux excès. En outre, les maladies ci-dessus mentionnées sont fréquemment causées par les refroidissements provenant de vêtements mouillés, d'une transpiration arrêtée, de longues veilles ou de nuits entières passées dans une pirogue ou dans des maisons mal closes, l'organisme du blanc étant, dans ce climat, très sensible aux variations de la température. L'emploi pré-

ventif de la quinine est sans doute recommandable pendant un court séjour dans des contrées particulièrement malsaines et en cas de grande fatigue ou de légère indisposition ; cependant, je ne crois pas qu'il soit prudent d'en continuer longtemps l'usage régulier — bien que je l'aie fait moi-même pendant cinq mois — parce qu'alors son efficacité pourrait diminuer peu à peu.

Dans leurs rapports avec les noirs, les blancs se servent d'habitude des idiomes des nègres, le plus souvent de celui des Bangala. Dans le Haut-Congo, la langue française n'est pas même enseignée dans les missions. Souvent les nègres de la côte parlent un peu l'anglais et le portugais.

Les domestiques des blancs sont appelés « boys » et sont pour la plupart des garçons de dix à seize ans, que leurs maîtres doivent d'abord dresser aux travaux auxquels ils sont destinés. Leur vêtement correspond d'ordinaire à celui des nègres de la côte, déjà décrit ; il en est de même pour les « femmes » noires vivant dans l'intimité des blancs, dont il a été parlé plus haut.

Les soldats de l'État du Congo, à l'exception des officiers et de beaucoup de sous-officiers, sont tous des noirs ; ils sont divisés en volontaires et en miliciens. Les volontaires sont en partie enrôlés à l'intérieur, en partie à l'extérieur de l'État. Les premiers s'engagent ordinairement pour un an et demi et reçoivent dans le Haut-Congo un mitako (environ 10 centimes) par jour pour la nourriture et cinquante mitakos par mois comme solde. Les miliciens, qui sont recrutés par des levées faites parmi les indigènes et les prisonniers de guerre, doivent servir sept ans et reçoivent une solde un peu plus élevée. Dans les stations où le produit des plantations ne suffit pas à la nourriture des soldats, l'État y pourvoit généralement en achetant aux indigènes du manioc ou d'autres vivres, que les soldats obtiennent ensuite au même prix. L'uniforme des soldats a été décrit plus haut ; cependant on les voit souvent dans le costume des nègres de la côte. Leurs femmes aussi — bon nombre de soldats sont mariés — portent un costume analogue à celui des femmes de la côte, se composant d'un pagne de tissu européen, imprimé en couleur, qui est attaché sous les bras et tombe presque jusqu'à terre. Les habitations des soldats sont le plus souvent bâties en pisé. Les postes de soldats établis dans les villages plus importants ne se composent guère que d'une maison spacieuse, également en pisé. En plusieurs endroits on a établi des camps où un grand nombre de soldats reçoivent l'instruction militaire. Les blancs traitent sévèrement les soldats ; ils infligent souvent des punitions corporelles, notamment, pour les délits graves, des coups de fouet (chicote) très redoutés.

Les conditions pour les ouvriers des deux sexes sont à peu près les mêmes que celles des soldats ; ils se recrutent également en partie par des engagements volontaires, en partie par des levées faites parmi les indigènes du pays et les prisonniers de guerre. D'habitude, ils sont vêtus suivant l'usage de leur tribu.

CHAPITRE II.

Entre le Congo et la Mongala.

Première marche vers l'intérieur. La grande forêt de l'Afrique centrale. La station de Ngali. De Ngali à Ndobo par terre. Aux environs de Ndobo. Retour à Ngali. Du Congo à la Mongala. — Conditions générales : Climat. Configuration et nature du sol. Flore. Faune. Population.

(Consultez ici les planches 36 à 43.)

Le but de ma première marche était, comme je l'ai indiqué, la station de Ngali. Dans cette région, c'est l'unique station de l'intérieur, puisqu'elle est à neuf heures de chemin du Congo, tandis que toutes les autres sont situées sur les rives de ce fleuve ou de ses affluents. Deux routes y conduisent des bords du Congo, près d'Upoto. L'une commence à Lisala, poste de soldats, entre Upoto et Mongo, l'autre à Mongo même. Nous prîmes cette seconde route.

Après avoir quitté la factorerie, on rencontre bientôt un grand village qui compte à peu près trois cents cases, pour la plupart contiguës et formant plusieurs places elliptiques à courte distance les unes des autres. Contrairement aux huttes des riverains, elles ont un soubassement d'argile rougeâtre ou jaunâtre d'environ 50 centimètres de haut, enjolivé d'ornements gravés, et leurs parois sont en écorces ou en planches, exception faite des huttes de réunion ouvertes de trois ou même de tous côtés. Au milieu des places susdites sont plantés du tabac et des légumes ; c'est aussi là qu'on jette toute espèce de débris. En dehors du village se suivent des plantations de manioc et de bananiers, ainsi que des broussailles riches en lianes et en arbrisseaux à belles fleurs. Le chemin monte graduellement jusqu'à une altitude de 110 mètres au-dessus du niveau du fleuve. Il entre ensuite dans une haute futaie appartenant à la grande forêt équatoriale qui couvre presque toute la vaste plaine du Congo, depuis l'Uelle, au nord, jusqu'au Sankuru, au sud ; depuis le Semliki, à l'est, jusqu'à la Sanga, à l'ouest.

A ce mot de « forêt », l'Européen se sent envahi par un sentiment de bien-

être au souvenir de maintes promenades délicieuses sous les cimes bruissantes; mais celui qui a parcouru une forêt vierge en Afrique, ne peut considérer cette série de pénibles marches comme une des douceurs de la vie.

Au-dessus du sous-bois touffu s'élèvent de vieux arbres, le plus souvent assez espacés. Près des villages, où la forêt a été éclaircie, ces arbres géants aux troncs élancés, aux sommets de formes différentes, sont d'un aspect très pittoresque, tandis que dans la forêt la belle forme des cimes n'est pas en évidence. Les intervalles qui séparent les vieux arbres sont remplis par d'innombrables tiges minces qui s'élancent vers l'air et la lumière. D'épaisses lianes aux courbes irrégulières, semblables à des cordes, pendent aux grands arbres, mais ne peuvent, en aucune manière, être considérées comme un ornement de la forêt où elles se trouvent. En beaucoup d'endroits, de hautes scitaminées herbacées, dressées ou grimpantes, forment des fourrés impénétrables.

Au milieu de toute cette végétation, le sentier va en serpentant, couvert de branches et de fruits de différentes grosseurs, souvent barré par des troncs d'arbres brisés, ou disparaissant presque sous les arbrisseaux et les scitaminées, très souvent aussi défoncé par l'eau qui s'y accumule comme en une cavité propice. La marche sur un tel chemin ressemble à un exercice de gymnastique. Pendant que le voyageur franchit les troncs d'arbres tombés qui barrent la route ou qu'il s'efforce, autant que possible, d'éviter l'eau, les branches du sous-bois et les scitaminées lui fouettent le visage et le couvrent de fourmis. Les chemins sont généralement si submergés près des ruisseaux qu'on y a de l'eau jusqu'aux genoux, à moins de recourir en de tels endroits au hamac ou au dos de l'un des porteurs. C'est d'ailleurs ce que l'on a de mieux à faire, car la route, après avoir parcouru le territoire inondé, se continue souvent sur un long espace dans le lit même du ruisseau, avant d'atteindre l'autre bord.

Dans la forêt, l'air est très souvent rempli d'une odeur de moisissure ou encore de fruits pourris; on y voit rarement une plante en fleur, on n'y entend guère la voix d'un oiseau ou d'un autre animal; par contre, on y trouve des insectes en abondance, notamment des fourmis et des papillons, et, au coucher du soleil, d'autres animaux de cette classe, sortes de grillons, font entendre leur cri-cri sonore. Le seul agrément qu'offre la forêt, c'est la fraîcheur qui y règne; on peut y marcher même à midi sans être incommodé par la grande chaleur.

Telle est la forêt que traverse le chemin conduisant des bords du Congo à la station de Ngali. Vers le milieu de cette route se trouve le grand village de Kanya qui compte à peu près trois cents cases. On descend ensuite peu à peu, on traverse les ruines du village de Mombilo, détruit par la guerre, et l'on arrive enfin à travers des terres nouvellement défrichées, destinées à la culture du café et du cacao, à la la station de Ngali, située sur une pente douce qui s'incline vers le nord.

On parvient d'abord à une place spacieuse, à l'arrière-plan de laquelle se

trouve l'habitation des blancs. Celle-ci est construite principalement en nervures de feuilles de palmiers-bambous (*Raphia*) et contient, ainsi que la plupart des bâtiments de stations dans le Haut-Congo, trois pièces; celle du milieu sert de salle à manger, les deux autres, de chambres à coucher. Tout autour de la maison se trouve une large véranda formée par la saillie du toit qui s'appuie sur des pieux; on s'y tient volontiers pendant la journée. Les deux côtés longs de la place sont bordés par les magasins et par les huttes des ouvriers, bâties en pisé, tandis que d'autres constructions, ainsi que les huttes des soldats, s'étendent derrière l'habitation des blancs en formant une seconde place. (V. pl. 36 et 37.)

Le tout est entouré d'une palissade en troncs d'arbres à laquelle se rattache de deux côtés le village indigène de Mondunga. Autrefois ce village occupait en outre l'emplacement de la station qui le divise aujourd'hui en deux parties. A vrai dire, la station devrait aussi porter le nom de Mondunga; cependant son fondateur lui a donné par erreur, le nom de Ngali qui a été conservé, bien que le village de Ngali en soit distant de quatre heures.

La partie la plus ancienne du village de Mondunga est située au nord de la station. Les cases y sont resserrées entre des rues étroites qui se croisent et ressemblent à celles qui ont été décrites au commencement de ce chapitre. (V. pl. 38 et 39.) De là, on descend à travers les broussailles jusqu'à un ruisseau dont la source est tout proche et qui fournit de l'eau claire à la station. Près de cette source, à l'ombre de grands arbres, on a établi une pépinière où se trouvent un grand nombre de jeunes plants de caféiers et de cacaoyers. De l'autre côté de la station est située la partie nouvelle du village, un peu plus vaste que l'ancienne, de manière que les indigènes y peuvent cultiver, entre les cases, un peu de tabac, de maïs ou de canne à sucre. Plus loin on rencontre des cultures de riz et de légumes appartenant à la station, ainsi que des champs de manioc qui rejoignent les terres nouvellement défrichées de la forêt. (V. pl. 42.) Les indigènes ont encore d'autres plantations séparées du village par la forêt.

Le climat de Ngali est un peu moins chaud que celui des rives du Congo et paraît relativement sain. Les environs de la station ne sont pas tout à fait plats; du moins les ruisseaux coulent dans des lits assez profondément creusés, de telle sorte que pour les traverser on a le plus souvent des pentes de 30 mètres à descendre et à monter. Le sol est sablonneux à la surface et recouvert d'une assez mince couche d'humus; à de plus grandes profondeurs, il est argileux.

Toute la contrée est boisée. Les lianes à caoutchouc (*Landolphia*) y abondent; on y trouve aussi des arbres à caoutchouc (*Kickxia africana*) et des colatiers (*Cola Ballayi*) Dans la forêt vivent des antilopes de deux espèces : l'une de petite taille, l'autre de taille moyenne, ainsi que de nombreux sangliers. Les moustiques y sont rares; je n'y ai pas non plus rencontré les différentes sortes de mouches qui vous incommodent en maints autres lieux.

Les indigènes ressemblent à ceux d'Upoto; cependant le tatouage de leur face est moins abondant, puisqu'il se limite presque exclusivement au front. (V. pl. 40 et 41.) Leur nourriture principale est la racine de manioc avec laquelle est préparée la chikwangue, ainsi que la chair des animaux tués à la chasse. Ils mangent aussi des chiens, mais ils nourrissent peu de poules et point de chèvres. Les bananes sont peu cultivées. La chikwangue a la forme d'un croissant, comme à Bangala et à Upoto, mais plus grand. Les boissons capiteuses manquent presque complètement, parce que dans les environs il n'y a pas de palmiers fournissant du vin et parce que le maïs et la canne à sucre ne sont cultivés que sur une étendue peu considérable. Il n'y a pas de marchés ouverts dans cette contrée. Les indigènes semblent vivre en bonne intelligence avec les blancs. Ils ne sont cependant pas très disposés à servir de porteurs. Ils portent les charges à deux en les suspendant à des perches et marchent très vite; dans les endroits favorables, ils courent en hurlant *ue-ue* (ouë-ouë). Au clair de lune, ils se mettent à danser; les hommes, les femmes, souvent aussi les enfants, se placent en cercle, puis au son du tambour, au milieu des chants et des battements de mains, ils exécutent des mouvements convulsifs. Ensuite quelques-uns s'avancent en dansant vers leurs vis-à-vis qui les suivent à leurs places, puis retournent à leur point de départ. Cela se répète sans cesse, jusqu'à ce que les battements du tambour s'arrêtent pour indiquer une pause.

La plus grande partie des habitants du village de Mondunga appartiennent à la tribu du même nom, qui, d'après M. Hennebert, se borne à quatre villages (Mondunga, Ngali, Kanya, Molama); mais elle ne se distingue des tribus voisines que par la langue. C'est un idiome tout particulier; il ne diffère pas seulement par le vocabulaire et par la grammaire de celui que parlent les peuplades d'alentour, mais il semble encore s'écarter de toutes les langues bantous et se rapprocher de celles du Soudan par l'emploi fréquent de suffixes au lieu des préfixes usités dans les premières. A l'inverse des langues voisines, beaucoup de mots se terminent par *e* (é). Les noms de nombre, de 1 à 5, sont exprimés par des mots spéciaux, les autres sont des composés. Avec les Mondunga vivent des indigènes d'une autre tribu, qui se nomment Bolongo. Ils parlent une autre langue, probablement celle des Maginza, et ont un tatouage légèrement différent; quant au reste, ils ressemblent aux Mondunga.

M. Hennebert, l'un des deux blancs de la station de Ngali, me fit encore, au sujet des mœurs des indigènes du lieu, les communications suivantes : La circoncision n'est usitée que pour les jeunes garçons; elle se fait d'une manière complète. Il n'y a pas de fêtes pour consacrer la puberté. Aussitôt que les fils sont adultes, ils s'achètent une femme et quittent la maison paternelle. Les femmes prennent leurs repas séparées des hommes. Si une femme quitte son mari, celui-ci ne peut la réclamer que si elle est enceinte. L'infanticide n'existe pas; l'anthropophagie ne

s'exerce que rarement et en cachette; le nombre des esclaves n'est pas grand. Les aînés de grandes familles s'intitulent souvent chefs, si bien que dans un village, outre le chef principal, il y a encore plusieurs petits chefs à côté de lui. Pour avoir du bonheur à la chasse, les indigènes ont des fétiches qui consistent en

HOMMES DE MONDUNGA.

bâtons liés ensemble et piqués en terre; en somme, on ne remarque pas chez eux beaucoup d'usages religieux.

Je restai plusieurs jours à Ngali, où j'avais reçu un très aimable accueil de la part des deux blancs qui y résidaient, MM. Benett et Hennebert, dont le premier dirigeait les plantations et le second surtout le commerce. Je me décidai ensuite à prendre le chemin de la station de Ndobo, située sur le Congo entre Upoto et Bumba, ayant entendu dire qu'une partie de ce chemin n'avait pas encore été parcourue par un blanc, et que dans le voisinage de Ndobo la grande forêt était inter-

rompue par des plaines herbeuses. Outre mes trois domestiques, quelques soldats noirs de l'État du Congo devaient aussi m'accompagner, afin de requérir dans chaque village les quinze à vingt porteurs nécessaires pour mes bagages. Je n'en avais alors que dix charges, car je laissai à la station de Ngali tout ce qui ne m'était pas

FEMMES DE MONDUNGA.

absolument indispensable; cependant il fallait deux porteurs pour chacun des plus lourds colis et deux pour le hamac dont j'avais coutume de me servir dans les endroits submergés.

Le 31 août, nous nous mîmes en route et nous atteignîmes, après quatre heures de marche sur un terrain presque plat et couvert de haute futaie, le village de Ngali. Ce village a un contour quasi-circulaire et se compose de deux à trois cents cases, disposées le long de rues étroites rayonnant autour d'une place centrale. Beaucoup de cases ont leurs parois faites en nervures de feuilles de palmier, tandis que dans

les autres villages de cette région elles sont ordinairement d'écorce. Ce fait est dû probablement au voisinage de la rivière Motima, le long de laquelle croissent beaucoup de palmiers-bambous (*Raphia*). Quelques-unes des cases sont élevées sur des nids de termites. Les indigènes ont de petites plantations près de leurs demeures et de plus grandes en dehors du fossé qui enceint le village. Elles se composent de bananiers et de manioc, ainsi que de maïs, de canne à sucre, de tabac, de colocases et d'ignames. Le passage à travers ces plantations est très fatigant, les indigènes ayant l'habitude de laisser par terre les troncs d'arbre tombés, si bien qu'il faut continuellement grimper ou ramper. On voit aussi dans ces plantations des lieux d'aisance qui consistent en une fosse à couverture voûtée en argile.

Le jour suivant, nous parvînmes, après huit heures de marche à travers un terrain assez plat et couvert de haute futaie, au village de Bokutu. En route, nous avions eu à passer par plusieurs emplacements où les indigènes avaient installé des tréteaux pour faire sécher des écorces d'arbres, avec lesquelles ils font une étoffe de couleur brune. A un autre endroit, au milieu de la forêt, des piquets grossièrement entrecroisés bordaient le sentier sur un assez long espace; servaient-ils de limite ou avaient-ils une autre destination? je ne saurais le dire. Le village de Bokutu est entouré d'une palissade et d'un fossé; il compte environ cent-cinquante cases situées dans une rue principale longue et étroite, ainsi que dans de nombreuses petites rues, plus étroites encore et perpendiculaires à la rue principale. Les poules qui, avec la chikwangue, constituèrent pendant tout le voyage ma nourriture principale, n'existant pas dans ce village, je dus me contenter de la chair de deux petits singes tués par les indigènes; elle n'avait d'ailleurs rien de désagréable.

A Bokutu se rattache un groupe de villages, séparés seulement par des plantations, et qui portent le nom de Bobi. Ils contiennent ensemble de trois à quatre cents cases. Vient ensuite un grand village d'environ cent cases, du nom de Bokapo, situé sur une hauteur qui semble être la continuation des collines d'Upoto. Les cases y sont disposées de la même manière qu'à Bokutu, mais la rue principale est plus large. Le recrutement des porteurs, qui jusque-là avait été facile, offrit alors quelques difficultés, bien que le soir qui précéda notre départ, le chef, portant sur l'épaule une sorte de sabre recourbé (v. pl. 35), eût fait la ronde dans le village et, en guise de proclamation, eût sommé les habitants de nous servir de porteurs, s'ils ne voulaient pas voir notre fil de cuivre leur échapper. Tout près, se trouve un village abandonné dont il n'est resté que les soubassements d'argile. Des buissons riches en belles fleurs entourent ces ruines. De là on a une jolie vue jusqu'à la vallée du Congo; à l'est et à l'ouest, elle est limitée par des collines boisées et en partie couvertes de palmiers à huile (*Elaeis guineensis*). Ces palmiers, notamment dans les endroits où ils s'élèvent isolément, prêtent au paysage un charme singulier; mais, comme tous les palmiers à tronc droit, ils

manquaient tout à fait dans cette partie de la grande forêt que nous avions jusque-là traversée.

Le chemin, après avoir quitté les environs de Bokapo, descend à travers des buissons, entre lesquels poussent beaucoup d'herbes et des arbres dispersés (entre autres beaucoup de *Spathodea* à grosses fleurs écarlates); il traverse quelques petites étendues de terre herbeuse, puis il entre dans la haute futaie, à travers laquelle il conduit, en neuf heures, au village de Boyangi. Ce village a une très large rue principale, mais, au reste, les cases y sont disposées comme à Bokapo, Bobi et Bokutu. Chacun de ces lieux possède une maison un peu plus vaste pour les soldats noirs de l'État, qu'on y envoie pour acheter aux indigènes du caoutchouc et de l'ivoire. Les naturels paraissaient partout bien disposés à l'égard des blancs; du moins les hommes n'avaient pas abandonné leurs villages, à Bokutu ils nous accueillirent même par des acclamations; cependant on ne voyait pas beaucoup de femmes.

Le jour suivant nous atteignîmes le village de Mukángana, situé au bord d'un petit fleuve appelé Moka ou Mondomba (?) qui nous mena en une heure jusqu'au Congo. En plusieurs endroits, la Moka, qui a une largeur de 20 à 30 mètres, est obstruée par des nasses ne laissant qu'un étroit passage.

Après un parcours de six heures en pirogue, en remontant le Congo, nous arrivâmes à la station de Ndobo, établie sur la rive droite du fleuve, assez élevée en cet endroit, et entourée de plantations. Les bâtiments, peu nombreux, sont construits en pisé; ils recèlent une masse incroyable de cancrelats qui constituent, comme en bon nombre d'autres stations du Haut-Congo, un véritable fléau. A Ndobo, les vivres sont abondants et à bon marché. Tout près de la station se trouve un village dont les cases et les habitants ressemblent à ceux d'Upoto.

Le chef de la station, M. Christiaens, m'ayant confirmé l'existence de plaines herbeuses dans le voisinage et m'ayant informé également que jusqu'alors aucun blanc n'avait pénétré dans l'intérieur au nord de la station, j'entrepris de ce côté, bien que mes provisions tirassent déjà à leur fin, une excursion qui dura trois jours.

Le chemin traverse d'abord d'épaisses et hautes broussailles sans grands arbres, ensuite des plantations et aboutit aux villages de Bokumbi et de Yangula, que nous trouvâmes entièrement abandonnés. Les habitants avaient préféré se dérober, eux et leurs biens, aux regards avides des soldats noirs qui m'accompagnaient; cependant les chefs s'y trouvaient avec des vivres, et le lendemain, après maints appels de la part des chefs et des soldats, les gens requis pour le transport de mes bagages sortirent enfin de leurs cachettes peu lointaines. Il en fut de même aux villages de Bombati et de Yabosumba, que nous atteignîmes le deuxième jour.

Tous ces villages ressemblent à ceux que j'avais vus aux environs de Ngali. Entourés de fossés et de palissades, ils contiennent chacun environ cent cases

resserrées dans une rue principale et dans de nombreuses ruelles de traverse, et qui ont le soubassement d'argile déjà décrit, mais plus souvent sans décoration ; les parois des cases sont souvent en chaume. Les habitants de ces villages ressemblent également à ceux des environs de Ngali ; ils se distinguent des riverains du Congo surtout par un tatouage plus sobre de la face. Autour des villages on remarque une abondance de palmiers élaïs.

Pendant les deux premiers jours, nous avions marché à travers la forêt ou les hauts taillis; le troisième jour, nous traversâmes presque continuellement des savanes. L'herbe y atteint 1 mètre 1/2 à 2 mètres; elle est entremêlée d'autres plantes herbacées, d'arbustes et de palmiers isolés. De nombreux nids de termites, recouverts d'herbes, s'élèvent de 3 à 6 mètres au-dessus du sol. Des deux côtés, la forêt est en vue. Nous eûmes plusieurs fois à passer à travers des bandes de forêt, où le chemin était souvent sous l'eau, tandis qu'ailleurs cette contrée paraît plutôt sèche. Le sol y est essentiellement sablonneux. Quand on a parcouru pendant des semaines la forêt marécageuse, on est heureux de respirer à l'aise en pleine savane, où les regards peuvent errer à perte de vue sur les tertres herbeux et sur les gracieux palmiers jusqu'à la lisière de la forêt lointaine. On voit rarement, dans cette partie de l'Afrique, des paysages aussi attrayants.

En passant par les villages de Mondumba et de Molanga, que leurs habitants n'avaient pas abandonnés et qui sont semblables aux localités décrites plus haut, nous atteignîmes le Congo à Ebonda. Aux alentours de ce village, la savane s'avance jusqu'au fleuve. On la rencontre aussi au nord de la station de Bumba ; il serait bien possible qu'elle se continuât vers le nord-est, quoique avec des interruptions, jusqu'à l'Uelle, où il y a des savanes étendues; cependant le territoire en question est encore en grande partie inexploré. Ebonda, ainsi que Ndobo, paraît être déjà habité par des Bapoto, car on y voit l'excessif tatouage de la face et les cases construites en feuilles de palmier, sans soubassement, selon l'usage de cette tribu. Une heure de parcours en pirogue nous ramena à Ndobo.

Le lendemain, nous redescendîmes le fleuve, dans une grande pirogue, vers Mongo, où nous n'arrivâmes qu'après un trajet de dix heures, les rameurs ayant préféré faire un détour par Likassa (ou Linkassa) sur la rive gauche du Congo. Près du poste de Kumba (ou Kombo), à environ 10 kilomètres en amont de Mongo, les collines d'Upoto se rapprochent du fleuve qu'elles accompagnent jusqu'à un peu en aval de la mission de Bopoto.

A la factorerie de Mongo, située sur une colline fort exposée aux vents et d'où l'on jouit d'une vaste perspective, je fus très aimablement reçu par le représentant de la société belge du Haut-Congo, M. Druant. Je passai là deux jours en attendant l'arrivée des porteurs mondunga, envoyés à ma rencontre, les riverains ne s'occupant pas à faire l'office de porteurs. Puis je retournai, par la voie que j'avais suivie quelques semaines auparavant, à la station de Ngali.

Le 20 septembre je me remis en route, avec tous mes bagages, vers la Mongala, en prenant un chemin déjà parcouru par quelques blancs, mais dont le levé topographique n'avait pas encore été fait.

En quatre heures de marche à travers de hautes futaies, sur un terrain assez plat, nous arrivâmes à la Motima, dont les rives étaient submergées à une centaine de mètres. Ce fleuve, navigable pour des pirogues, pouvait avoir, sans le territoire inondé, 50 à 60 mètres de large et environ 1 mètre 1/2 de profondeur. Sur ses bords croissent de nombreux palmiers-bambous *(Raphia)* aux troncs courts, souvent couverts de fougères, et profondément enfoncés dans l'eau. Ces palmiers, que les Européens appellent aussi palmiers géants, ont des feuilles gigantesques qui peuvent atteindre une longueur de 15 mètres environ; on les emploie dans la construction des habitations, ainsi que leurs pétioles qui ont jusqu'à 20 centimètres de diamètre.

Après avoir traversé la Motima dans une pirogue qui nous attendait, il nous fallut trois heures à travers une haute futaie marécageuse pour parvenir au village de Bwanga que suivent à de courts intervalles les groupes de Tondoko, Bolombo, Boyangi (ou Umangi) et Liboko, dont chacun se compose de deux, trois ou quatre villages, séparés les uns des autres par des plantations, mais portant le même nom. Chaque village renferme à peu près cent cases qui ressemblent à celles des environs de Ngali et sont remarquables par un soubassement souvent très haut (jusqu'à 1 mètre 1/2) et entièrement couvert d'ornements. Leurs habitants appartiennent à la tribu des Maginza et ne se distinguent pas sensiblement de ceux des environs de Ngali. La plupart s'enfuirent avant notre arrivée. Le transport de mes bagages, se composant alors de trente charges, allait présenter de nouvelles difficultés. A force de cris et de menaces quelques indigènes apparurent, mais parfois il fallut attendre des heures pour que le nombre des porteurs requis fût réuni; toutefois de lourds colis furent ensuite portés chacun par un seul homme et même par des femmes. Les indigènes de cette contrée se servent à cet effet d'une bande d'écorce appliquée au front et soutenant la charge qui repose ainsi sur le dos du porteur. Ils cultivent principalement les bananiers et aussi le maïs, mais peu de manioc. Pour la conservation du maïs, ils suspendent les épis à de hauts échafaudages formés d'une rangée de perches réunies entre elles par des lianes. Ils mangent ces épis grillés au feu, ou ils en préparent une pâte semblable à la chikwangue, qu'ils obtiennent en broyant les grains dans un mortier en bois (morceau de tronc d'arbre creusé), et qu'ils font cuire après l'avoir pétrie en forme de saucissons. Les espaces entre les villages sont occupés par des plantations et de hautes futaies marécageuses. Les plantations sont le plus souvent établies sur un terrain un peu élevé; elles contiennent une végétation luxuriante, composée de plantes cultivées, de buissons et de diverses herbacées qui remplissent tous les intervalles.

En continuant notre route vers le nord, nous traversâmes la croupe large d'une colline basse et assez sèche, couverte de hautes futaies, et, après une marche de sept heures, nous atteignîmes le village de Mukamba. Peu après, nous rencontrâmes un groupe de trois villages qui portent le nom de Mondjerengi (ou Monkerenke). Au delà de cette localité se suivent à peu de distance les villages de Mótulu, Opolo, Gongo (ou Gundji) et Masanga, qui comptent à peu près une centaine de cases chacun. On y voit beaucoup de cases dont les parois sont faites

CASES DE LIBOKO, VILLAGE DES MAGINZA.

de feuillage, tandis que plus au sud (entre Ngali et Mondjerengi) elles sont partout en écorce ou en planches. (V. pl. 43.) La plus grande partie de l'espace entre les villages est occupée par des plantations établies sur un terrain un peu accidenté. Là, je revis pour la première fois, depuis que j'avais quitté les rives du Congo, des palmiers élaïs.

A partir de Masanga, le chemin traverse d'épais taillis entremêlés de palmiers et de hautes scitaminées et au milieu desquels ne s'élèvent qu'à de grands intervalles quelques vieux arbres; on descend par une pente douce et en deux heures on arrive à la station de Monveda, située sur la rive gauche de la Dua qui est la branche méridionale de la Mongala.

Conditions générales de ce territoire.

Climat. A l'époque de mon séjour sur ce territoire, du 25 août au 24 septembre, on était dans la saison des pluies, qui dure de mars à novembre ou décembre. Pendant cette saison, la température est relativement basse par rapport à la latitude de 2° à 3° N., sous laquelle se trouve cette région. Le matin, à 7 heures, elle est ordinairement de 20° à 22° ; l'après-midi, à 2 heures, par le beau temps, de

MON CAMPEMENT A LIBOKO.

28° à 30° ; le soir, à 9 heures, de 24° à 26° C. La plus basse température que j'observai fut de 19° et la plus haute de 31° C. Le matin il y avait souvent du brouillard avec une rosée parfois si abondante que, dans les plantations, on l'entendait tomber comme de la pluie sur les feuilles des bananiers, sans être mouillé soi-même. Ordinairement le ciel s'éclaircissait ensuite, mais il était rarement sans nuages. L'après-midi, il y avait souvent de l'orage, et aussi le matin de bonne heure la pluie tombait fréquemment. En moyenne, il pleuvait à peu près tous les deux jours, mais seulement quelques heures, très rarement plus d'une demi-journée. La pluie était ordinairement accompagnée d'un rafraîchissement de l'atmosphère prononcé et durable. A l'inverse de ce qui a lieu dans le Bas-Congo, la saison des pluies serait, pour cette région, la saison la moins chaude. Un vent

assez violent précédait souvent la pluie; le reste du temps, il soufflait faiblement ou pas du tout.

Configuration et nature du sol. Le territoire en question, situé entre le Congo et la Dua, branche méridionale de la Mongala, est traversé de l'est à l'ouest par un affluent de la Mongala, appelé Motima qui, sur un grand parcours, est navigable pour des pirogues. Au sud, on rencontre quelques petites rivières qui se déversent directement dans le Congo et ne sont navigables qu'à proximité de leur embouchure.

Une plaine légèrement ondulée occupe la plus grande partie de ce territoire. Un peu en aval de la mission d'Upoto, située sur la rive droite du Congo et à 395 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, commence une chaine de collines allongées, s'étendant le long du Congo jusqu'à Kumba et s'élevant à 110 mètres environ au-dessus du niveau du fleuve. Assez escarpées près du Congo, elles descendent en pente douce vers la Motima et sont traversées par plusieurs vallons. Au delà de Kumba, elles se retirent vers l'intérieur, dans la direction nord-est; je les y rencontrai près de Bokapo, entre Ngali et Ndobo. Entre la Motima et la Dua s'étend aussi une chaine de collines, mais plus basse et sans pentes raides. En partant de la Motima, on monte tout doucement, pour redescendre ensuite plus rapidement vers la Dua. La terre située au nord de Ndobo, aussi loin que j'ai pu la voir, est une plaine qui s'élève insensiblement vers l'intérieur.

Dans toutes ces régions, la surface du sol est plus ou moins sablonneuse, tandis que le sous-sol paraît être en général d'argile ferrugineuse de couleur rougeâtre ou jaunâtre.

Flore. La plus grande partie de ce territoire est couverte par la forêt vierge déjà décrite. Élevés et grêles pour la plupart, les troncs atteignent parfois un diamètre remarquable. Très souvent leurs racines s'avancent alors obliquement le long du tronc auquel elles sont réunies jusqu'à une hauteur considérable, de sorte qu'elles forment à sa base des contreforts saillants. (V. pl. 20, 42, 65.) La plupart des arbres sont toujours verts. Les feuilles nouvelles, à la pointe des pousses, sont souvent colorées en rouge. Par contre on remarque peu de fleurs aux couleurs voyantes, et celles que l'on trouve appartiennent le plus souvent à des arbrisseaux ou à des lianes. Lors de mon passage, aux mois d'août et de septembre, la plupart des arbres portaient des fruits mûrs : leur floraison paraît avoir lieu au commencement de la saison des pluies et en partie déjà vers la fin de la saison sèche. Le sol était souvent couvert de fruits tombés dont un grand nombre germaient déjà. On remarquait des fruits d'arbres ayant le volume d'une grosse citrouille et un poids de 20 kilogrammes; quelques-uns sont comestibles. Des palmiers, notamment des palmiers à huile (*Elæis guineensis*), des palmiers à vin (*Raphia vinifera*) et des palmiers-bambous (*Raphia* sp.), croissent en grande

quantité dans le voisinage des fleuves; dans le territoire intermédiaire, les palmiers paraissent manquer entièrement, à l'exception des palmiers-rotang grimpants.

La plupart des vieux arbres de la forêt portent sur leur tronc et à la cime, notamment à la naissance de la cime, des fougères épiphytiques de diverses espèces et quelquefois aussi des orchidées, qui cependant n'offrent pas une grande variété. Des mousses forment souvent sur les troncs de bizarres dessins, mais elles ne sont pas aussi abondantes que l'on pourrait s'y attendre, étant donnée la grande humidité de l'air. De petits champignons, au contraire, y poussent à profusion; beaucoup de troncs d'arbres écroulés et commençant à pourrir en sont couverts.

Les lianes ligneuses abondent presque partout, jusqu'à l'intérieur de la forêt; il y a cependant des endroits où elles manquent. Quant aux lianes herbacées, on n'en voit guère que dans les clairières, spécialement au bord des fleuves. Les lianes à caoutchouc (*Landolphia*) sont représentées par plusieurs espèces ou variétés. Leurs fruits, de couleur rousse, ont la forme sphérique et la grosseur d'une orange; sous leur pelure épaisse et coriace, ils renferment une quantité de graines enveloppées dans une pulpe, dont le suc aigre-doux et astringent est très apprécié des indigènes.

Le sous-bois est formé de jeunes arbres, parmi lesquels croissent divers arbrisseaux et en beaucoup d'endroits, par masses touffues, des scitaminées (marantacées et zingiberacées) de différentes espèces. Quelques plantes herbacées poussent parmi les feuilles tombées dont le sol de la forêt est ordinairement couvert.

L'espacement des grands arbres de la forêt est le plus souvent considérable; parfois ils manquent tout à fait, et ces vastes clairières sont occupées par un fourré de jeunes arbres et d'arbrisseaux élevés. Souvent on y voit des plantes de manioc, ce qui laisse supposer que ces taillis ou broussailles occupent la place d'anciennes plantations. Lorsque les indigènes veulent établir une plantation, ils coupent les tiges minces à ras de terre, puis ils abattent les grands arbres à 1 ou 2 mètres de hauteur au-dessus du sol, laissant ensuite tels quels les troncs tombés, ordinairement sans même couper les branches. Bientôt ces végétaux repoussent, et dès que la plantation n'est plus entretenue, ils reprennent le dessus et couvrent de leurs branches entrelacées le terrain reconquis. Mais en maints endroits les indigènes ont mieux déblayé le sol. Si ces plantations sont abandonnées, des herbes et de petits arbustes provenant de semences les envahissent et forment ces buissons plus bas et moins épais que l'on trouve souvent à l'entour des villages. Comme les broussailles et les taillis plus élevés et plus serrés, ces buissons portent souvent des fleurs splendides, alors que la forêt vierge en est pauvre. Les familles de scitaminées, de commelinacées, de convolvulacées, de malvacées et de mélastomacées y sont richement représentées. Dans les ruisseaux et dans les terrains submergés, croît en quantité une espèce d'*Impatiens* qui ressemble d'une manière frappante aux balsamines de nos jardins.

A partir de la rive du Congo, près d'Ebonda, entre les stations de Ndobo et de Bumba, s'étend vers le nord-est une bande de terre herbeuse, assez étroite pour laisser la forêt presque partout visible des deux côtés. Cette herbe se compose surtout d'espèces à larges feuilles, hautes de 1 mètre 1/2 à 2 mètres. Elle est entremêlée de plantes herbacées, d'arbustes et d'arbres très espacés. Parmi les herbacées dominent les légumineuses et les composées; parmi les arbres, les palmiers élaïs. Dans quelques endroits cependant, les herbes ne sont pas mêlées à d'autres végétaux. Sur la lisière de la forêt on voit beaucoup de scitaminées, de fougères et de *Selaginella* grimpantes.

Les plantations des indigènes du territoire qui nous occupe consistent principalement en bananiers à grands fruits (*Musa sapientum*, var. *paradisiaca*), en manioc amer (*Manihot utilissima*) et en maïs (*Zea Mays*). Le manioc prédomine dans le sud; au contraire, les bananiers et le maïs sont plus abondants au nord. La colocase (*Colocasia antiquorum*), les ignames (*Dioscorea*), la canne à sucre (*Saccharum officinarum*) et le tabac (*Nicotiana*) sont cultivés en plus petite quantité. Le palmier à huile (*Elaeis guineensis*) ne se rencontre qu'aux limites du territoire, dans le voisinage du Congo et de la Mongala.

Faune. Les insectes sont abondamment représentés, en particulier par des fourmis et des papillons. Ces derniers sont très variés; on les rencontre en grand nombre surtout dans les clairières autour des villages. Le linge que nous faisions sécher était souvent couvert de centaines de papillons de couleurs variées. Il y a aussi des abeilles qui donnent du bon miel; les mille-pieds sont nombreux, mais on voit relativement peu de coléoptères. Les cancrelats sont souvent le fléau des stations. A Ngali, ils rongèrent pendant la nuit toutes les photographies que j'avais mises sécher. Les chiques ont déjà pénétré jusque-là, mais elles s'y trouvent en beaucoup moins grande quantité que dans le Bas-Congo. Il n'y a pas non plus beaucoup de moustiques, si bien que l'emploi d'un moustiquaire au-dessus du lit n'est pas de rigueur.

Il ne semble pas que la grande faune soit très riche. On rencontre rarement des serpents, mais souvent de petits lézards. Les oiseaux ne paraissent point nombreux, à l'exception des perroquets gris à courte queue rouge, souvent apprivoisés par les indigènes. La forêt renferme une foule de singes de petites espèces, des léopards, des chats sauvages, des antilopes, des sangliers, des éléphants.

Les indigènes élèvent, mais en petit nombre seulement, des poules, des chiens, des chèvres et parfois aussi des moutons et des porcs. En plusieurs endroits les animaux domestiques manquent entièrement. Les chiens du pays sont d'une assez vilaine race. Ils ont quelque ressemblance avec nos bassets; leur corps est trapu, et leur tête massive et pointue rappelle un peu celle du porc. D'habitude ils n'aboient pas, mais ils crient et gémissent; cependant à Ngali, j'en entendis aboyer

un, bien qu'il fût, on me l'assura, de race indigène. A Ngali, je vis aussi des chats domestiques qui ressemblaient aux nôtres; ils étaient probablement d'origine européenne. Les chèvres, les moutons et les poules sont en général plus petits que leurs congénères d'Europe.

Population. Les indigènes du territoire en question offrent dans leur physique, leurs mœurs et leurs usages de grandes analogies, tandis que pour le langage il existe une différence considérable entre les Mondunga et les autres tribus.

Ils sont en général de constitution robuste et de taille moyenne; leur teint est presque toujours brun sombre, couleur de bronze, analogue aux nos 42 et 43 de l'échelle des couleurs de Broca. Leur tête est d'une largeur moyenne; parmi les douze indigènes de Bokapo (entre Ngali et Ndobo) que je mesurai, cinq étaient brachycéphales; cependant la mensuration de la tête est difficile chez ces naturels à cause de l'épaisseur de la coiffure. Leurs cheveux sont noirs, crépus et pas très courts; quelques-uns ont de la barbe. Leur front est élevé, leurs pommettes sont saillantes. En général, les indigènes de ce territoire ne représentent pas le vrai type nègre, car le prognathisme n'est pas très accentué chez eux, le nez est assez proéminent, malgré sa largeur, et les lèvres ne sont pas très épaisses. La poitrine et les hanches sont de largeur moyenne, les seins des femmes souvent hémisphériques ou coniques. Ils ont les mollets élevés et assez forts; les mains et les pieds sont ordinairement longs et étroits.

Le tatouage de la face est presque exclusivement restreint au front qui est couvert de petites cicatrices formant plusieurs raies transversales avec, au-dessus du nez, quelques courtes raies longitudinales; le reste du visage est peu ou point tatoué. Ils ont aussi divers tatouages sur le corps, notamment sur la poitrine et sur la partie supérieure des bras; cependant ces tatouages diffèrent d'un individu à l'autre, tandis que ceux de la face sont identiques chez tous les membres de la tribu. On tatoue les enfants dans la première jeunesse avec un petit couteau cunéiforme (v. pl. 35), après quoi on recouvre les plaies avec de la poudre de bois rouge; toutefois ces tatouages doivent être renouvelés plus tard. Les dents sont le plus souvent limées en pointe; les oreilles sont quelquefois percées, mais non les lèvres ni le nez. Ils tordent et nattent leurs cheveux en forme de bourrelets et de tresses; souvent ils y entrelacent des perles. Les hommes portent fréquemment un bonnet en peau. Parfois ils s'enduisent le haut du corps avec de l'huile de palme et du charbon de bois pulvérisé.

Pour tout vêtement, les hommes portent ordinairement un pagne en étoffe d'écorce confectionné par eux-mêmes; il passe entre les jambes et est retenu par une corde ou une autre étroite ceinture qui entoure les hanches. Les femmes ne portent pas de pagne, mais seulement une mince corde ou une liane, à laquelle sont enfilées quelquefois des perles en nombre varié; cette ceinture entoure les hanches en passant au-dessous du nombril. Le vêtement des enfants, à l'exception

des tout petits qui sont entièrement nus et portés à califourchon sur la hanche, est analogue à celui des adultes. (V. pl. 40, 41, 78.)

Les parures les plus recherchées sont le fil de cuivre pour entourer les bras et les jambes et pour orner les armes, et les perles de verre qui se mettent surtout dans les cheveux et autour du cou. Pour chasser les moustiques et les mouches, les indigènes portent souvent des faisceaux de verges ou de fibres de palmier, ce qui est, m'a-t-on dit, un privilège des hommes libres. (V. pl. 61.) Leurs armes se composent de lances dont le fer n'est pas très long, de boucliers en vannerie (jonc tressé) et de couteaux droits ou plus rarement recourbés. Je vis aussi une fois un couteau de jet, à plusieurs pointes, qui venait probablement du nord, par le trafic indigène.

Les cases sont bâties à plan rectangulaire, sur un socle continu d'argile rougeâtre ou jaunâtre, haut de 25 à 125 centimètres, le plus souvent couvert d'empreintes formant divers ornements. Les parois se composent de grandes plaques d'écorce ou de planches reliées avec des lianes ou des fibres végétales, plus rarement elles sont faites de feuillage, de chaume ou de nervures de feuilles de palmier. Le toit est à deux pans et à pignon angulaire ; il est couvert de feuillage, ordinairement de feuilles de scitaminées. Il n'y a pas de fenêtres. La porte se trouve du côté long de la case ; elle est petite, carrée, semblable à une fenêtre, et peut être fermée par une coulisse. (V. pl. 38, 39, 43.) Beaucoup de cases se composent de deux parties : une chambre à coucher, ressemblant aux cases précédemment décrites, et une pièce contiguë où les indigènes se tiennent pendant la journée et qui est ouverte de trois côtés, les murs étant remplacés par des pieux minces qui supportent le toit. Quelquefois cette pièce est arrondie du côté étroit. On voit aussi des huttes qui ne contiennent qu'une pièce ouverte de tous les côtés et servant de lieu de réunion. (V. pl. 43.) Ces sortes de hangars se rencontrent beaucoup plus dans cette région que sur les rives du Congo.

Devant beaucoup de cases se trouvent des bancs en troncs d'arbres qui permettent aussi d'escalader plus facilement l'entrée, laquelle, de même que l'intérieur de la case, est considérablement élevée au-dessus du sol à cause du soubassement (ou socle) mentionné plus haut. A l'intérieur de la case est un foyer ayant la forme de trois pierres et fait d'une terre pareille à celle du soubassement. Il y a en outre un tréteau pour déposer différents objets, et un ou plusieurs lits, consistant quelquefois en des supports élevés et fixés à demeure, mais le plus souvent en des couchettes, faites de nervures de feuilles de palmier, basses, portatives et un peu relevées aux extrémités. On y trouve aussi d'ordinaire quelques tabourets de forme arrondie, taillés en bois, des pots en terre glaise, souvent enjolivés d'ornements gravés, des calebasses, des sacs en peau, des nattes, des brosses en nervures de feuilles de palmiers effilées, et autres menus objets.

Les villages sont situés sur une hauteur et se composent ordinairement d'une

centaine de cases, soit contiguës, soit très près les unes des autres, formant une longue rue principale, de laquelle partent à angles droits des ruelles étroites. Tout le village est entouré d'une haute et épaisse palissade en minces troncs d'arbres et d'un fossé extérieur large de 2 à 3 mètres et profond d'autant. Quelques troncs d'arbres, jetés sur ce fossé, introduisent dans le village dont les entrées sont étroites et souvent fermées par des pieux pendant la nuit. Au delà du fossé se trouvent les plantations. On y voit fréquemment des élévations en argile rougeâtre ou jaunâtre d'un demi-mètre de haut et de 2 mètres de diamètre environ, pourvues au sommet d'une ouverture couverte d'une feuille de bananier, et qui servent, m'a-t-on dit, de lieux d'aisance. D'autres plantations sont établies dans la forêt à quelque distance des habitations. Souvent plusieurs villages situés les uns près des autres forment un groupe désigné sous un nom commun.

La distance qui séparait les villages placés sur ma route variait de quelques minutes à neuf heures de marche. La densité de la population dans ce territoire se calcule à 7 habitants environ par kilomètre carré. Entre Ngali et Monveda, et surtout dans les environs de Ndobo, j'ai trouvé cette densité beaucoup plus considérable que sur la route de Ngali à Ndobo.

Les racines de manioc, le maïs, les bananes et le gibier forment l'élément principal de la nourriture des indigènes. Ils mangent aussi des chiens, mais ils n'élèvent pas beaucoup de poules ni de chèvres. Dans les endroits où manquent les palmiers élaïs et raphia et par conséquent le vin de palme, ce qui est le cas pour la plus grande partie de ce territoire, les indigènes sont presque complètement privés de boissons enivrantes, la préparation de la bière de maïs et de canne à sucre n'étant pas d'un usage général. Le tabac, au contraire, est cultivé presque partout.

Les indigènes de cette région m'ont paru d'une nature plutôt pacifique. D'après mes renseignements, l'anthropophagie existe, sans être fréquente, ce qu'il est toutefois difficile d'établir, car les indigènes la dissimulent aux blancs. Le nombre des esclaves serait peu considérable. Les villages sont indépendants les uns des autres; l'autorité de leurs chefs paraît très limitée, surtout à cause des droits que s'arrogent les aînés de grandes familles qui se donnent souvent comme de petits chefs. On ne remarque pas grand'chose en fait d'usages religieux. Il a été donné plus haut des détails sur les fétiches de chasse, les danses et autres usages des Mondunga.

En ce qui concerne le langage, les Mondunga, qui habitent quelques villages voisins de la station de Ngali et peut-être aussi la région encore inexplorée au nord-est de cette station, se distinguent notablement de leurs voisins. Comme il a été dit plus haut, leur idiome est entièrement différent de ceux que parlent les tribus avoisinantes, tandis que les autres habitants du territoire situé entre le Congo et la Mongala-Dua, aussi loin que je l'ai parcouru, se ressemblent

même par le langage. Malgré cela, il n'y a pas pour eux de nom de tribu généralement reconnu. Sur les rives du Congo, ils sont le plus souvent désignés par l'expression « Ngombe », qui signifie également « l'intérieur du pays » et « les habitants de l'intérieur ». Cette expression est aussi appliquée à quelques tribus des districts de l'Équateur et de l'Ubangi, dont la parenté avec la tribu en question est fort douteuse. Il est vrai qu'il y a de la ressemblance entre les tatouages de ces tribus, mais leurs langues paraissent différentes. Les missionnaires anglais d'Upoto me dirent que les habitants de la région située au nord d'Upoto s'appellent Moya, faisant remarquer cependant que ce nom, comme celui de Ngombe, semblerait plutôt s'appliquer aux habitants de l'intérieur en général, par opposition aux riverains, et qu'il serait aussi usité dans d'autres contrées fort éloignées de celle-ci. J'entendis des expressions semblables, comme « Mosa » et « Moa », à l'intérieur du pays même (à Ngali et à Bokapo); cependant je ne pus déterminer avec précision si ces mots indiquaient véritablement le nom de la tribu. On dit qu'à Upoto, ils sont aussi désignés par le nom d'« Elombo », qui signifie « guerriers ». Dans la partie septentrionale de leur domaine, dont la Mongala-Dua forme à peu près la frontière du nord, ils portent le nom de Maginza. A défaut d'un mot généralement usité, ce nom s'appliquerait provisoirement à tous les habitants du territoire situé entre le Congo et la Mongala-Dua, abstraction faite de ceux qui parlent une langue spéciale, comme les Mondunga. D'ailleurs les Maginza sont si peu différents des Mobali, riverains de la Dua, soit par la langue, soit par le tatouage, qu'on peut bien les considérer comme une branche de cette tribu. Ils ont aussi, sous plusieurs rapports, de l'analogie avec les Bapoto, riverains du Congo; mais leur langage se rapproche plus de l'idiome des Mobali que de celui des Bapoto, et par leur tatouage, ils ressemblent davantage aux premiers.

Les blancs possèdent plusieurs stations sur la frontière de ce territoire, c'est-à-dire au bord du Congo et de la Mongala, et depuis quelques années, ils en possèdent une, celle de Ngali, à l'intérieur. En général, les indigènes des villages voisins des stations vivent en bons termes avec eux, alors que ceux des villages plus éloignés se soucient ordinairement très peu de les voir pénétrer dans leur pays.

Le commerce de ce territoire, comme dans tout le bassin de la Mongala, est entre les mains de la Société anversoise du commerce au Congo; cependant l'exploitation en Afrique est dirigée par des fonctionnaires de l'État du Congo. Ceux-ci achètent dans les stations le caoutchouc et l'ivoire qu'y apportent les indigènes, et envoient leurs soldats noirs dans les villages voisins pour faire des achats et pour engager les indigènes à se procurer de nouveaux produits. Les soldats ne semblent pas toujours très scrupuleux sur le choix des moyens pour atteindre leur but, ce qui a causé plus d'une querelle avec les indigènes. Pour un kilogramme de caoutchouc qui se vend 8 à 9 francs en Europe, les blancs donnent du fil de cuivre ou d'autres marchandises d'une valeur de 50 centimes à peu près. Il est vrai que les

frais de transport et les impôts de l'État s'élèvent à environ 2 francs par kilogramme, sans parler d'autres dépenses qui doivent entrer en ligne de compte; toutefois on peut voir que le gain réalisé est considérable.

La marchandise d'échange la plus importante est le fil de cuivre rouge, gros ou fin, préféré, dans la plus grande partie de ce territoire, au fil de laiton, si recherché sur les rives du Congo. Le mitako (morceau de fil de cuivre de 30 centimètres de long environ), qui revient aux blancs à 10 centimes environ, a naturellement dans cette région une plus haute valeur que vers la côte. Pour 5 à 10 mitakos, on reçoit une poule; pour 25 à 50, une chèvre. En outre, les perles, les étoffes, les couteaux, les cloches, les clous, les chapeaux, le sel, les allumettes, etc., sont des marchandises très appréciées des indigènes.

CHAPITRE III.

Sur la Mongala.

La station de Monveda. Vers la source de la Dua. Au village de Mugende. Mes bagages enlevés par les indigènes. Fuite. Descente de la Dua. Businga et ses environs. Bokula. En pirogue sur la Mongala. Retour. — Conditions générales : Climat. Configuration et nature du sol. Flore. Faune. Population.

(Consultez ici les planches 44 à 86.)

La station de Monveda est située sur la rive plate de la Dua, large en cet endroit de 60 mètres environ. Elle consiste en quelques constructions en pisé, formant une grande place qui donne sur la rive, et au milieu de laquelle se trouve l'habitation du chef de la station, également bâtie en pisé, et contenant trois pièces. (V. pl. 44.) En face, sur la rive droite, est situé Etebe, village des Mobali, qui s'étend aussi sur la rive gauche en amont de la station et qui offre un aspect particulier avec ses cases bâties sur pilotis, entre lesquelles s'élèvent des charpentes coniques couvertes d'épis de maïs qu'on y conserve. (V. pl. 45.)

Le climat de Monveda est humide, relativement frais et plutôt défavorable à la santé des blancs. Le matin, il fait ordinairement du brouillard. Comme il n'y a pas de source dans le voisinage, il faut se contenter de l'eau de la Dua, très impure, noirâtre dans le fleuve et de la couleur du vin blanc dans le verre. Les légumes européens n'y réussissent guère. D'autre part, les moustiques y sont moins nombreux que plus en amont du fleuve. Il ne semble pas que les indigènes emploient le nom de Monveda pour désigner cette station, puisqu'ils la nommèrent toujours devant moi « le village du blanc », donnant à M. Van Grunderbeek, chef de la station et le seul blanc qui y fût à cette époque, le nom de « Makassi », c'est-à-dire le lourd, le fort.

Les eaux étaient très hautes pendant mon séjour à Monveda; d'autre part, on m'affirmait que mon projet de voyage au pays des Banza, au nord de Businga, serait à peine réalisable à cause de l'hostilité des indigènes de la région; je résolus donc de remonter la Dua aussi loin que possible et de pénétrer ensuite vers l'Uelle. Malheureusement ce plan ne se trouva pas non plus exécutable, comme la suite le prouvera.

Je quittai Monveda le 27 septembre et je remontai la Dua dans une grande pirogue recouverte d'un toit, comme toutes celles dont se servent les Européens au Congo pour voyager. Outre mes trois domestiques, deux petits garçons engagés à Monveda et plusieurs soldats commandés par le chef d'un village voisin de Monveda, m'accompagnaient, montés dans plusieurs petits canots. Le chef de la station, M. Van Grunderbeek, suivait dans une seconde grande pirogue avec l'intention de faire des achats dans le haut fleuve. Cependant, le matin du quatrième

RIVES DE LA DUA PRÈS DE MONVEDA.

jour, nos rameurs ayant cherché à rivaliser de vitesse, son embarcation heurta contre des troncs d'arbres à fleur d'eau et chavira en un clin d'œil, entraînant avec elle hommes et provisions. Tout le monde gagna bientôt la rive à la nage, mais le chargement était fort endommagé, ce qui obligea M. Van Grunderbeek à s'en retourner.

Dans ces parages, le fleuve a un cours très sinueux et se divise en nombreux canaux qui abrègent la route. Les palmiers y forment souvent comme une voûte; le sous-bois même y est essentiellement composé de palmiers, entre lesquels croissent beaucoup de fougères et divers arbrisseaux, tandis qu'aux cimes des arbres se suspendent des plantes grimpantes. Pendant la saison des pluies, les rives sont submergées sur un grand espace, de sorte qu'on trouve peu d'endroits à sol ferme

où l'on puisse débarquer. En quelques parties les rives sont couvertes d'une forêt d'arbres dicotylédonés où s'espacent des palmiers en petit nombre, et ailleurs d'une forêt composée principalement de palmiers à troncs bas ou élevés. Un peu au delà de Monveda, dominent les troncs élevés; plus loin, au contraire, en amont du fleuve, les palmiers géants ou faux-bambous *(Raphia)* à tronc bas et à feuilles gigantesques sont les plus nombreux. Dans le sous-bois se rencontre souvent une espèce de *Vitis* qui, par ses feuilles, ressemble à notre vigne, mais qui en diffère par la grosseur et la disposition de ses baies. On y trouve aussi beaucoup d'aroïdées à feuilles énormes. En maints endroits, une étroite lisière d'herbe s'étend le long du bord. De nombreuses orchidées, aux fleurs blanchâtres et odoriférantes, croissent sur des troncs d'arbres inclinés au-dessus du fleuve. Des nénuphars (nymphéacées) blancs et violets s'étalent à la surface de l'eau.

Pendant sept jours nous remontâmes le fleuve, passant ainsi devant une douzaine de villages des Mobali, dont chacun renferme de vingt à cent huttes rectangulaires, bâties sur pilotis dans le terrain submergé. Ces huttes sont de deux sortes : les unes, servant d'habitations, à parois basses et à toit tombant presque au ras du sol, les autres plus hautes, ouvertes sur les côtés, où l'on fait du sel au moyen de la combustion de certains végétaux. La plupart des villages se trouvent sur la rive méridionale, quelques-uns sur les deux rives ou dans des îles. On voit ça et là des huttes isolées où s'abritent les pêcheurs. En aval de quelques villages, le fleuve est obstrué dans toute sa largeur par des palissades basses, à l'exception d'un passage étroit. Dans son cours supérieur, il est traversé par deux ponts en minces troncs d'arbres.

Les indigènes, appartenant à la tribu des Mobali, ressemblent aux Maginza, mais ils ont la face un peu plus tatouée et portent plus de perles, souvent aussi des coquillages (cauris) dans les cheveux. (V. pl. 46.) On les dit encore plus sauvages et plus cannibales que les Maginza. Sur l'un des affluents du sud de la haute Dua se trouvent, au dire des soldats de Monveda, des maisons en pisé dans plusieurs villages de Tam-a-tam ou Matamatambo (Matambatambo). Ce nom désigne au Congo les marchands arabes du Zanzibar et leurs gens qui, de 1889 à 1892, étendirent, comme on sait, leurs brigandages vers l'ouest jusqu'à l'Itimbiri, d'où ils pénétrèrent, d'après les renseignements reçus par Hodister, jusqu'au village de Mondumba, sur la Dua supérieure.

Voici quels furent nos lieux de campement durant notre trajet sur la Dua : 1° une maison en pisé, entourée de palissades, poste de soldats abandonné, près du grand village de Ligunda (souvent aussi appelé Libeswa, d'après le nom de son chef); 2° le village de Liboko ; 3° un autre village du même nom ; 4° le village déjà mentionné de Mondumba dans lequel, à cause du terrain marécageux, ma tente fut dressée sous une hutte à sel ; 5° une place de marché (libongo) avec quelques huttes inhabitées au bord du fleuve, où nous nous arrêtâmes une

journée pour acheter des vivres qui nous furent apportés par les habitants d'un village voisin (Dundusana?); 6° le petit village de Libumba (ou Ibumba) où nous fûmes cruellement tourmentés par une énorme quantité de moucherons; 7° un petit village situé en partie dans une île et nommé par les uns Baloio, par les autres Mweya, ou encore désigné comme faisant déjà partie du grand village de Mugende. La plupart des cases de ce petit village, contrairement à ce que j'avais vu jusqu'alors le long de la Dua, étaient établies sans soubassement de pilotis sur la terre ferme et avaient les parois en nervures de feuilles de palmier ou en feuillage. Près d'une de ces cases, un tréteau, couvert d'une vigne de l'espèce déjà mentionnée, rappelait tout à fait la tonnelle d'Europe.

Le huitième jour de navigation, après un court trajet, nous abordâmes au village de Mugende (ou Mongende) indiqué sur la plupart des cartes sous le nom de Ngendet ou Gendet, à l'endroit où la Dua cesse d'être navigable pour les grandes pirogues. Là, ce fleuve forme un élargissement d'environ 100 mètres. C'est peut-être le Pool Ngwaza de Hodister, puisque en dehors de celui-ci et d'un autre, situé près de Mondumba, je n'aperçus aucun élargissement ou pool sur la haute Dua. Il est vrai que, dans ce cas, Hodister doit avoir estimé la vitesse de sa course, et par conséquent aussi la distance jusqu'au pool, bien au-dessous de sa véritable valeur. Autrement il faudrait supposer que nous avions dépassé les deux pools indiqués par Hodister sans que je les eusse remarqués. Dans le voisinage de Mugende, les bords du fleuve sont encore plats, mais ils ne sont pas si marécageux que plus en aval. Le pays environnant est boisé et ne s'élève qu'insensiblement vers l'intérieur.

Quelques huttes sur pilotis sont bâties au bord de la Dua; la forêt les sépare de la plus grande partie du village située à un quart d'heure de chemin vers l'intérieur. Les habitants de cette localité nous attendaient sur la rive; ils chargèrent mes bagages et les transportèrent jusque dans leur village, qui contient un grand nombre de cases proprement bâties en nervures de feuilles de palmier et sans soubassement de pilotis. Un chef, qui s'était couvert le corps de taches blanches, vint me saluer et me remit une poule. Ces indigènes appartiennent encore à la tribu des Mobali, mais on peut conclure, d'après leur tatouage, qu'ils sont mêlés aux Mongwandi. Contrairement à la plupart de ceux que je vis ailleurs, chez qui la peur semblait plus forte que la curiosité, ils étaient très importuns, entourant ma tente en foule compacte et considérant avec convoitise tous mes effets. Je remarquai beaucoup de lances à fer long de 1 mètre à peu près et quelques couteaux de jet; mais les indigènes n'étaient pas disposés à les vendre. (V. pl. 84 et 85.) Les vivres qui avaient été assez rares pendant le parcours en canot, nous furent apportés en abondance, notamment des poules et de la chikwangue (pain de manioc), ainsi que des chiens, qui sont, dans cette région, de consommation courante, mais que nous refusâmes.

Les soldats qui m'avaient accompagné sur la Dua s'en retournèrent. Ils ne pouvaient rester longtemps absents de Monveda, parce qu'ils devaient se tenir prêts à rejoindre une expédition contre les indigènes de Gongohute, sur l'Ebola, qui avaient tué deux blancs. Je leur demandai cependant d'assister le lendemain à mon départ; mais je ne les revis pas, non plus que les deux garçons engagés à Monveda. L'un d'eux y retourna avec les soldats; on n'entendit plus parler de l'autre: il aura probablement été tué et mangé par les habitants de Mugende.

Le lendemain, je requis des indigènes pour transporter mes bagages dans le village le plus proche, au nord. Ils les portèrent près du fleuve, les chargèrent sur des pirogues, traversèrent le fleuve et débarquèrent à l'entrée d'un sentier praticable qui pénétrait dans la forêt. Après y avoir déposé mes colis, ils remontèrent précipitamment dans leurs pirogues et repartirent, non sans avoir en vain invité à les accompagner le plus jeune de mes domestiques, dont la corpulence paraissait exciter leur appétit.

Nous dûmes appeler longtemps avant que quelques riverains se fissent voir. D'abord ils n'osaient approcher avec leurs canots; enfin, ils s'y décidèrent quand ils eurent reçu l'assurance que je n'étais pas Makassi, c'est-à-dire M. Van Grunderbeek, qu'ils paraissaient craindre vivement. Je gagnai alors l'autre rive avec deux de mes domestiques, pour ramener les porteurs de Mugende, tandis que le troisième restait auprès des bagages. A notre arrivée, le village était presque désert; de loin, nous aperçûmes quelques indigènes armés qui nous crièrent de ne pas aller plus loin. Toutefois, lorsqu'ils virent que nous n'avions pas d'intentions hostiles, ils s'approchèrent. Je demandai le chef; on me répondit qu'il était allé dans un village voisin. Un autre indigène se présenta comme son porte-parole, les bras et les jambes richement ornés d'anneaux et rappelant par ses traits réguliers, sa barbe longue, son teint brun-rougeâtre, le type des anciens Egyptiens. Après une série de discours, auxquels je ne compris pas le moindre mot, une troupe d'indigènes vint avec nous au débarcadère où étaient mes bagages et les portèrent dans la forêt; mais au bout de quelques minutes, un de mes domestiques vint m'avertir que, de nouveau, tous les colis gisaient à terre. Je n'eus que le temps de voir s'enfuir les derniers des porteurs qui n'avaient pas manqué, auparavant, de s'approprier quelques objets dans une malle imparfaitement fermée. Je fis alors dresser ma tente en cet endroit et nous y passâmes la nuit.

Le lendemain, je résolus d'aller à la découverte du plus proche village, espérant pouvoir m'y procurer d'autres porteurs. Laissant un de mes domestiques auprès des bagages, je suivis, accompagné des deux autres, le sentier qui passait près de notre campement. Après avoir dépassé la haute futaie, nous nous perdîmes dans des broussailles touffues, entremêlées de plantes de manioc, sans trouver aucun village, malgré toutes nos recherches. Il fallut encore nous estimer heureux de pouvoir retrouver le chemin pour retourner sur nos pas.

Sur ces entrefaites, quelques riverains apportant des vivres s'étaient présentés à notre campement. Alors, accompagné d'un domestique, je me rendis encore une fois à Mugende, pour demander aux indigènes de rapporter mes effets dans leur village, espérant que nous pourrions de là nous engager dans une autre direction. Leur attitude fut à peu près la même qu'à ma précédente visite; cependant, ils paraissaient déjà avoir perdu toute crainte et s'étaient aussi mieux armés. Enfin ils vinrent avec moi et chargèrent tous les colis sur deux pirogues, mais au lieu de se diriger vers leur village, ils descendirent le fleuve. Comme nous leur en faisions l'observation, ils déclarèrent qu'ils ne voulaient plus nous ramener chez eux. Reconnaissant qu'il était impossible de pénétrer dans l'intérieur par ce côté, je consentis à rétrograder.

Dans chaque pirogue étaient dix à douze rameurs armés de leurs lances. Au premier village que nous atteignîmes, ils manifestèrent l'intention de remonter un affluent; nous les obligeâmes cependant à aborder et à charger les bagages sur un seul canot, dans lequel nous continuâmes à descendre le fleuve, tandis que l'autre restait en arrière. Les indigènes ramaient si mal que l'eau entra à plusieurs reprises dans la pirogue, ce qui leur servit chaque fois de prétexte pour aborder. A un nouvel arrêt, comme nous avions mis pied à terre, afin qu'ils fussent plus à l'aise pour vider l'eau, les rameurs invitèrent à s'embarquer le domestique dont j'ai mentionné l'embonpoint; dès qu'il l'eut fait, ils remirent la pirogue à l'eau et partirent. Avant que nous eussions pu nous rendre compte de ce qui se passait, ils avaient disparu derrière un coude du fleuve. Aussitôt nous entendîmes les cris du domestique qu'ils avaient empoigné par le cou et les bras, et qu'ils commençaient à frapper. Pendant que mes deux autres serviteurs couraient à son secours en criant, il parvint à se dégager et à gagner la rive; enfin il nous rejoignit, le visage ensanglanté par deux blessures. Je m'attendais alors à ce que les indigènes nous assaillissent; mais ils se contentèrent de mettre leur butin en sûreté en remontant un autre canal.

Parmi les objets enlevés se trouvaient deux de mes fusils; un troisième était hors d'usage, les cartouches ayant été mouillées, de sorte que nous ne disposions plus que d'un seul fusil et de mon revolver; en outre nous étions dans une île marécageuse où l'on ne pouvait avancer que lentement; par conséquent nous ne pouvions empêcher cette rapine. D'autre part, il était vraisemblable que la convoitise anthropophage ramènerait les indigènes en force pour nous achever et nous dévorer. Nous nous hâtâmes donc de construire deux radeaux en nervures de feuilles de palmier, afin de pouvoir gagner l'autre rive du fleuve qui, à cet endroit, est large de 30 mètres et profond de 2 mètres environ, puis nous cacher dans la forêt. En effet, il ne se passa pas longtemps avant que deux indigènes, montés dans un canot qui avait accompagné les pillards, vinssent nous observer. Un de mes domestiques envoya un coup de fusil au canot, mais je crois qu'il n'atteignit personne.

Lorsque les deux radeaux furent terminés, nous nous aperçûmes qu'ils n'étaient pas en état de nous supporter, probablement parce qu'ils étaient faits de feuilles trop fraîches. Nous les fîmes donc glisser l'un sur l'autre, puis, après y avoir placé nos armes, ma veste et mes bottes, chacun de nous s'y cramponna d'une main, et nous traversâmes le fleuve à la nage. Nous atteignîmes heureusement l'autre rive, seulement mes bottes et ma boussole avaient trouvé leur tombe dans les flots. Pendant ce temps la nuit était venue. Ayant pénétré un peu dans la forêt submergée, nous nous assîmes sur un tronc d'arbre déraciné, et nous passâmes ainsi la nuit, grelottant dans nos habits transpercés et craignant à chaque instant de voir apparaître les torches de l'ennemi (ils les fabriquent avec de la résine). Nous entendîmes en effet plusieurs fois des voix d'hommes; une fois même je crus voir une lumière, cependant la nuit s'acheva sans autre incident.

A la première lueur du jour, nous nous mîmes en marche et nous pénétrâmes plus avant dans la forêt. Autour de nous se faisait entendre le barrit des éléphants qui toutefois demeurèrent invisibles. Nous trouvâmes un chemin à peu près parallèle au fleuve, et nous le suivîmes tout le jour à travers la haute futaie, sans rencontrer personne. Les fruits des lianes à caoutchouc, cueillis par mes domestiques, furent ce jour-là notre unique nourriture. Vers le soir, comme je pensais que nous devions être près de l'un des deux ponts mentionnés plus haut, nous quittâmes ce chemin pour en prendre un autre qui conduisait au fleuve. Après avoir pataugé longtemps sous les palmiers de la forêt submergée, où nous avions souvent de la boue jusqu'aux genoux et de l'eau jusqu'à la ceinture, nous trouvâmes heureusement le pont et nous traversâmes le fleuve. Dans l'intention d'atteindre le village de Libumba que je croyais tout près, nous poursuivîmes notre route vers l'amont du fleuve, et nous passâmes encore la nuit dans la forêt sans feu et sans abri. Harassé, mais du moins réchauffé par mes treize heures de marche, je m'endormis entre les branches d'un arbre à demi tombé, bien que ma couche fût dénuée de tout confort, et que les cris variés des animaux qui retentissaient dans la nuit ne fussent pas précisément une musique endormante.

Le lendemain matin, nous rencontrâmes bientôt un groupe d'indigènes qui portaient au marché des bananes et de la chikwangue. Dès qu'ils nous aperçurent, ils prirent la fuite, jetant leurs marchandises sur le chemin; plusieurs d'entre eux perdirent même leurs boucliers; cependant quelques-uns se laissèrent enfin persuader de s'approcher de nous. Nous sûmes par eux que sur la rive du fleuve se tenait un marché où nous pourrions avoir une pirogue. Après une courte marche qui me fut néanmoins très pénible, n'étant pas accoutumé à marcher sans bottes, nous atteignîmes la place du marché, qui me parut être celle où nous avions passé presque deux jours, lors de notre voyage en amont. Là, nous nous procurâmes deux petites pirogues, dans lesquelles nous descendîmes alors le fleuve, mes domestiques ramant de leur mieux et le propriétaire des deux canots nous suivant dans un troisième.

Heureusement nous fûmes bientôt rejoints par un indigène d'un village situé en aval du fleuve; il avait une plus grande pirogue et il accepta de nous conduire à Monveda. Le trajet dura trois jours. Dans les villages où nous passâmes, nous reçûmes, bien que nous n'eussions rien à donner en retour, des bananes et de la chikwangue, et les chefs me cédèrent pour la nuit une de leurs cases, où des tréteaux élevés, sous lesquels était allumé du feu, figuraient les lits. Pendant ce parcours nous fûmes encore exposés à plusieurs dangers. Au dire de mes domestiques, quelques indigènes proposaient de nous tuer et de nous manger, mais la majorité y était opposée. Souvent même le conducteur de notre pirogue semblait regretter sa complaisance à notre égard; il avait peur qu'à notre arrivée à Monveda, je ne le fisse mettre aux fers; mais la perspective de la récompense promise vainquit ses hésitations, et nous rentrâmes sains et saufs à Monveda.

La perte de mes bagages, parmi lesquels se trouvaient ma tente, mon lit, ma batterie de cuisine, plusieurs instruments, mon journal, ainsi que d'autres notes, une trentaine de photographies et les plantes recueillies sur la Dua, m'était très sensible; cependant je remerciai Dieu d'être encore vivant et je résolus de prendre sans retard le chemin du retour, d'autant plus que le temps que je m'étais proposé de séjourner en Afrique touchait à sa fin. Les blessures que l'un de mes domestiques avait reçues se guérirent très vite d'elles-mêmes. Je n'avais guère l'espoir de recouvrer mes effets soustraits; quelles ne furent donc pas ma surprise et ma satisfaction lorsque, cinq mois après mon retour en Europe, j'en reçus la plus grande partie par les soins du gouvernement de l'Etat du Congo. Heureusement mes notes s'y trouvaient aussi, et en bon état, tandis que la plupart des autres objets étaient à peu près hors d'usage par suite de l'humidité.

Après un court séjour à Monveda, je quittai cette station le 17 octobre et nous descendîmes la Dua dans une grande pirogue. Les rives de cette partie du fleuve sont couvertes d'une forêt d'assez basse futaie, entremêlée de palmiers. Nous passâmes devant dix ou douze petits villages des Mobali, semblables à ceux qui ont été décrits plus haut, et nous atteignîmes le soir du deuxième jour l'embouchure de l'Ebola ou Eau blanche, rivière au courant assez rapide, aux eaux jaunâtres et presque du même volume que celles de la Dua. C'est là que se termine le territoire des Mobali. Le fleuve prend alors le nom de Mongala, et sa largeur atteint 150 mètres environ, le double de ce qu'il avait jusque-là. La végétation des rives ressemble à celle des bords du Congo et consiste en une forêt contenant quelques palmiers épars, beaucoup de plantes grimpantes et un épais sous-bois.

En continuant de descendre le fleuve, on aperçoit, après un court trajet, l'embouchure de la rivière Likame, au cours rapide, large d'environ 50 mètres, et à peu de distance au delà, sur une pente argileuse, la station de Businga. Cet établissement qui, à l'époque de mon séjour, existait seulement depuis quelques mois, contenait des magasins pour les marchandises et des huttes pour les nom-

breux ouvriers (environ 300) qui y étaient employés; les deux blancs, MM. Uncles et Wood, Américains, habitaient encore des tentes dressées sous des hangars couverts de feuilles. (V. pl. 47 et 48.)

La préparation du caoutchouc y est faite d'une manière particulière. Ailleurs, les blancs achètent le caoutchouc aux indigènes qui l'obtiennent en incisant la liane ou le tronc de l'arbre à caoutchouc, et en mêlant au suc qui s'écoule, soit de l'eau, soit la sève de certaines scitaminées, puis en le faisant condenser à l'air, après quoi ils en forment des boules quelquefois disposées en chapelet. A Businga, au contraire, l'entrepreneur fait bouillir et comprimer en gâteaux plats le suc des plantes gommifères, ce qui fournit un produit bien plus pur que celui des indigènes. Comme l'établissement était tout nouveau, ceux-ci n'avaient pas grande confiance dans les blancs et n'apportaient qu'une petite quantité de suc de caoutchouc, de sorte que les ouvriers de la station devaient s'occuper à en recueillir.

Accompagné de quelques soldats et porteurs, je partis de Businga pour une excursion de trois jours au poste de Bógolo, alors inoccupé et situé à cinq heures de marche vers le nord, au bord du fleuve Likame.

Le chemin qui y conduit traverse d'abord le grand village des Mongwandi, Businga, séparé de la station par des broussailles et des plantations. Les cases y sont placées à une assez grande distance les unes des autres, dans une seule rue large (ou une succession de longues places elliptiques), plantée de bananiers. Pour la plupart, elles n'ont pas de soubassement d'argile; leurs parois sont en écorce ou en bois, le toit est couvert de feuillage. Un grand nombre sont à plan circulaire et portent un toit conique, se terminant en pointe; d'autres ressemblent aux cases rectangulaires en usage dans tout le territoire entre le Kassai et la Mongala, mais elles en diffèrent parce qu'elles sont arrondies aux angles et que leur toit est à quatre plans inclinés, tandis qu'ailleurs il n'y en que deux.

Au delà de ce village, on entre dans la forêt marécageuse, puis on passe à travers des roseaux hauts de 4 mètres et ressemblant à la canne à sucre, pour aboutir à quatre villages situés à peu de distance les uns des autres et contenant ensemble deux cents cases environ. Les deux plus grands portent le nom de Mbanza (Mombanza ou Embanza) et Evamkoyo (?). Entre ces villages, sur un terrain assez accidenté, s'étendent des plantations de bananiers, de maïs et de sésame. (V. pl. 56.) Sur un petit espace, elles étaient séparées du chemin par une barrière en piquets. Ces villages diffèrent de Businga par leurs entrées, d'une forme particulière, par leurs nombreuses places-fétiches situées dans la rue du village, et en partie aussi par la forme des cases.

Les entrées des villages sont protégées par une double palissade consistant en deux rangées de troncs minces, assez éloignées l'une de l'autre. Un étroit passage, également bordé de pieux, y est ménagé et peut être fermé par un gros tronc

d'arbre creusé, suspendu à la palissade et qu'on abaisse au moyen d'un tronc plus mince. (V. pl. 66.)

Les cases, très espacées, se trouvent dans une large rue, où s'élèvent çà et là des bananiers et d'autres plantes. Elles sont en partie ovales, avec un toit de feuillage en croupe (à quatre pans), ou circulaires, avec un toit de feuillage conique, comme à Businga, ou encore circulaires avec un toit d'herbes hémisphérique (en forme de dôme), ce qui est caractéristique dans la tribu des Banza. Devant les cases, on voit souvent des foyers couverts d'un toit plat, reposant sur quatre poteaux et qui sert de réserve pour les ustensiles de cuisine. (V. pl. 53, 57, 58, 59, 67, 68.)

Dans la rue du village, devant ou entre les cases, on rencontre fréquemment des tréteaux formés de piquets liés ensemble, sur lesquels sont parfois fixées des espèces de niches ressemblant à de petites huttes. A l'intérieur ou à l'extérieur de celles-ci se trouvent de petites figures d'hommes ou d'animaux en bois, des cornes, des pots, etc.; de chaque côté sont plantés des euphorbes en forme de cactus et d'autres végétaux remarquables. (V. pl. 51, 54, 55, 60, 86.) Souvent, ces tréteaux ou ces niches sont tout près des portes des cases. A ma question concernant l'usage de ces appareils, un nègre de la côte, qui me servait de guide, répondit que les naturels faisaient cela pour s'amuser. Je crois plutôt que ce sont de petits temples ou chapelles de fétiches, ou encore des autels consacrés aux génies tutélaires et aux morts qui, peut-être, sont enterrés dans ces lieux. En somme, les indigènes ne paraissent pas y attacher grande importance, car plusieurs des figurines en bois gisaient sur le sol à côté des cases, et ils étaient tout disposés à les vendre. Au milieu de la rue du village, il y avait, en plusieurs endroits, de petits monticules en argile battue, entourés d'une clôture basse en piquets parfois recouverts d'écorces. Il est probable que ce sont des tombes, bien que les noirs qui m'accompagnaient n'en voulussent pas convenir. (V. pl. 52.)

Les objets d'ameublement qui se trouvaient dans quelques cases, tels que lits, escabeaux, ressemblaient beaucoup à ceux que j'avais vus entre le Congo et la Mongala (v. pl. 59); au contraire, une sorte d'instrument de musique, semblable à une « marimba » et qui rendait un son tout à fait agréable, différait considérablement de ceux qui sont en usage chez les riverains du Congo. Il consistait en plusieurs planchettes attachées à un morceau de tronc de bananier creusé; on les bat avec des baguettes à l'extrémité desquelles est fixée une boule de caoutchouc.

La plupart des habitants de ces villages s'étaient enfuis avant notre arrivée. D'après le témoignage de M. Wood, ils appartiennent à la tribu des Banza, fixée entre la Mongala et l'Ubangi, et qui est aussi connue par son aversion pour les blancs que par son adresse pour les ouvrages en fer. Cependant, je ne remarquai rien qui les distinguât des Mongwandi; ils répondirent même à mes questions par des mots appartenant pour la plupart à la langue de cette peuplade;

c'est pourquoi je suppose qu'il s'agit ici d'une population mélangée qui parle la langue des Mongwandi. (V. pl. 51, 56, 61, 62.)

Après avoir dépassé ces villages, on chemine à travers une forêt où s'élèvent par places des arbres géants (v. pl. 65), puis on arrive au village de Bógolo, semblable aux précédents. (V. pl. 57 à 62.) Dans le voisinage se trouve le poste du même nom, séparé du village par la forêt. Ce poste, qui se compose d'une maison en pisé et de quelques huttes d'ouvriers, avait été établi peu de temps avant mon arrivée et abandonné bientôt après. Il est situé au bord du fleuve Likame, qui coule entre des rives boisées et forme des rapides un peu en aval du poste. (V. pl. 63, 64.) Non loin de là se trouve un second village que j'ai également visité. (V. pl. 66 à 68.) Selon les renseignements pris à Businga, on rencontre des savanes à un jour de marche au nord de Bógolo. Les habitants de cette contrée sont très hostiles aux blancs; peu de temps avant mon voyage, une expédition comptant quarante fusils avait été attaquée par eux.

Le 23 octobre, je quittai de nouveau Businga et je descendis la Mongala en pirogue vers la station de Bókula, où nous débarquâmes après quatre heures de trajet. Le fleuve a, sur ce parcours, un courant assez violent; cependant la navigation n'en est pas considérablement entravée, du moins pendant la saison des pluies; à cette époque il n'y a pas de rocs qui affleurent. On n'y aperçoit aucun village, les Mongwandi ayant établi leurs demeures à quelque distance des deux rives.

La station de Bókula, fondée il y a plusieurs années, est la plus grande du territoire de la Mongala. Elle se trouve sur une petite hauteur de la rive gauche du fleuve, et consiste en un nombre considérable de maisons en pisé entourant deux places. Un quart d'heure plus loin se trouve le village des Mongwandi, du même nom, séparé du fleuve et de la station par des broussailles. Ce village n'a pas de palissade. Il consiste principalement en deux larges rues parallèles où les cases sont éparses. Celles-ci sont pour la plupart à plan circulaire et à toit en feuillage de forme conique, comme à Businga; cependant il y a aussi beaucoup de hangars ou huttes de réunion, ouvertes de tous les côtés et bâties à plan rectangulaire avec un toit à deux ou à quatre pans. Dans ce village on rencontre déjà les échafaudages pour la conservation du maïs, qui sont en usage chez les Maginza, et consistent en une rangée de hautes perches réunies entre elles par des lianes. En plusieurs endroits on voit des tiges liées ensemble, plantées en terre, qui représentent bien des fétiches; mais les tréteaux-fétiches plus compliqués des Banza n'existent pas dans cette contrée. (V. pl. 69 à 72.) Les habitants du village, du moins les hommes, ne portent pas autant de perles que les indigènes habitant plus loin en amont du fleuve. Ils vivent en bons termes avec les blancs, aussi ne manque-t-on pas chez eux de volailles ni d'autres vivres. (V. pl. 72 à 76.)

Après trois jours passés dans cette station, où, grâce à l'obligeance de son

chef, M. Brancaer, je pus acquérir quelques objets ethnologiques intéressants, je descendis le fleuve vers Likimi, le 26 octobre. Nous passâmes devant cinq villages, tous situés sur la rive droite, un peu élevée en cet endroit. Les habitants de ces villages s'occupent, comme les Mobali, à la pêche et à la préparation du sel. Leurs cases sont bâties sur terre ferme et sans pilotis; elles sont à plan rectangulaire et ont des parois en feuillage ou en écorce; quelques-unes ont un petit soubassement en argile. Les habitants ont la face toute couverte de petites cicatrices moins voyantes que chez les Bapoto. La langue qu'ils parlent est semblable à celles des Bapoto et des Mobali.

La station (ou le poste) de Likimi est située sur une petite hauteur de la rive droite, à dix heures de rames en aval de Bókula, et consiste en une maison en pisé avec quelques huttes. En amont de la station, se trouve le village du même nom qui ne se compose que d'une seule rue parallèle au fleuve. Le pays d'alentour est boisé. Les vivres sont souvent rares dans cette station, parce que les riverains n'ont pas de plantations et que les villages de l'intérieur sont à une grande distance. On dit qu'il faut deux jours de marche vers le nord, à travers la forêt marécageuse, pour arriver aux villages des Banza. De petites plaques en fer d'origine indigène, aiguisées d'un côté, larges et arrondies de l'autre, sont dans cette contrée la monnaie préférée. (V. pl. 86.)

A six heures de parcours en aval de Likimi se trouve, également sur la rive droite de la Mongala, la petite station (le poste) de Múmbia et le village du même nom. La station ne se compose que d'une maison en pisé et de quelques huttes; elle avait été fondée depuis peu, cependant il était déjà question de l'abandonner. Le village s'étend le long de la rive et compte environ cinquante cases à plan rectangulaire, bâties principalement en nervures de feuilles de palmier et en diverses feuilles, avec de petites portes en forme de fenêtres. (V. pl. 77 et 78.) Les habitants de ce village ont le front ou tout le visage couvert de petits tatouages. Leur langue ressemble beaucoup à celle des Mobali et des Maginza, et présente aussi quelque analogie avec celle des Bapoto. D'après les renseignements reçus à la station, il n'y a pas longtemps qu'ils ont immigré du pays des Maginza. (V. pl. 78.)

Entre cette localité et la station précédente, on voit un seul village au bord du fleuve; il est aussi sur la rive droite. En aval de Múmbia, on rencontre trois villages sur la rive gauche, suivis d'un quatrième sur la rive droite. Les cases de ce dernier sont bâties sur pilotis bas. Dans cette contrée, les rives de la Mongala sont couvertes d'une forêt où l'on n'aperçoit pas de palmiers et devant laquelle s'étend, le long du fleuve, une étroite lisière d'herbes entremêlées de scitaminées.

A neuf heures de canot en aval de Múmbia se trouve, sur la rive gauche qui est plate, la petite station (le poste) de Mbinga ou Binga, au milieu du village du même nom. Les cases de celui-ci forment des places carrées faisant face au fleuve, comme dans la région d'Upoto. Elles sont à plan rectangulaire et ont des parois en

nervures de feuilles de palmier, plus rarement en écorce ; quelques-unes sont bâties sur des pilotis bas. (V. pl. 79.) Les indigènes ressemblent aussi aux Bapoto Ils ont la face toute couverte de tatouages. Le vêtement des femmes se borne ordinairement, comme dans tous les villages situés en amont du fleuve, à un cordon lié autour des hanches, qui souvent se prolonge sur le devant en un petit appendice auquel sont parfois enfilées des perles ; cependant on rencontre aussi (pour la première fois en descendant le fleuve) les jupes de fibres en usage chez les Bangala. (V. pl. 79 à 81.) La chikwangue (pain de manioc) a dans cette contrée la forme de croissant, comme c'est la règle chez les Bangala, tandis que plus loin en amont du fleuve, on lui donne la forme de saucisson. Les indigènes portent le nom de leur village ; leur langue se rapproche considérablement de celle des Bapoto, mais elle contient aussi beaucoup de mots de l'idiome des Maginza et des Mobali.

En descendant le fleuve, Mbinga est le dernier poste occupé par un blanc. Plus loin, en aval, il n'y a que des postes de soldats noirs. Après six heures et demie de parcours, pendant lesquels on passe devant deux villages situés sur la rive droite, on atteint le premier de ces postes, situé également sur la rive droite, au milieu du grand village d'Akula. Pendant la saison des pluies, il est tout entouré d'eau.

Les cases du village d'Akula se trouvent sur de larges places ; la plupart sont contiguës par leurs pignons. Elles sont bâties à plan rectangulaire et principalement en feuilles de palmier. Sur le côté long qui fait face à la rue, elles ont pour la plupart une étroite véranda formée par la saillie du toit et close par une planche en bordure, comme on en voit aussi dans les villages des Bangala. (V. pl. 82.) La population d'Akula paraît être un mélange de plusieurs tribus, car on y remarque non seulement le tatouage couvrant toute la face qui est d'usage en amont du fleuve, mais aussi le tatouage en crête des Bangala, et un troisième, se composant d'une ou deux rangées de petites cicatrices dans la ligne médiane du front. Les femmes ne portent généralement qu'un cordon ceignant les hanches, comme leurs congénères en amont du fleuve, ou encore, à la manière des femmes bangala, elles sont revêtues d'une courte et épaisse jupe en fibres, composée de nombreuses franges superposées La langue du pays ressemble à celle des Bangala et des Bapoto. On dit que l'intérieur est habité par des Mongwandi dont le territoire aurait ici sa frontière occidentale.

A neuf et à dix heures de rames en aval d'Akula, se trouvent, sur la rive gauche de la Mongala, les grands villages de Bongomela et de Bokanga, entourés de plantations de bananiers et de palmiers élaïs. A Bokanga, il y a même un palmier en éventail, le seul que j'aie vu dans le territoire de la Mongala. Quant aux cases, au tatouage et au vêtement des indigènes, ce qui a été dit d'Akula s'applique également à ces villages. Cependant l'élément bangala paraît y dominer plus largement. A trois heures en aval de Bokanga, près du village considérable de Mobeka, la Mongala se jette dans le Congo.

* * *

Je continuai le parcours en pirogue jusqu'à Nouvelle-Anvers, d'où le vapeur la « Ville de Paris » nous conduisit en onze jours jusqu'au Stanley-Pool.

A Léopoldville, je dus attendre les porteurs pendant une semaine; puis je me dirigeai vers Tumba par la nouvelle route des caravanes qui passe par Kisantu. Ce chemin est plus court que celui que j'avais pris pour aller, et la contrée qu'il traverse est moins montueuse; il longe à peu près la ligne de chemin de fer qui, à cette époque, ne dépassait pas de beaucoup la station de Tumba. Comme on était alors dans la saison pluvieuse, la végétation offrait un aspect tout différent. L'herbe était fraîche et verte; de nombreuses fleurs, parmi lesquelles plusieurs espèces d'orchidées terrestres, s'y épanouissaient. Le huitième jour, nous arrivâmes à Tumba, d'où nous nous rendîmes en chemin de fer à Matadi, puis en steamer à Boma.

A Boma, je dus attendre quinze jours un vapeur qui fit voile pour l'Europe. Ma santé, jusqu'alors satisfaisante, fut notablement ébranlée pendant ce séjour forcé, tant les conditions climatériques de Boma et du Bas-Congo en général sont défavorables pendant la saison des pluies. Les rues et les jardins de la partie basse de la ville se trouvaient en partie transformés en marécages; la chaleur du jour était étouffante et la fraîcheur de la nuit souvent très sensible Enfin, le 18 décembre, arriva à San-Antonio le bateau portugais, le « Cazengo », sur lequel je m'embarquai pour l'Europe

Conditions générales de ce territoire.

Climat. C'est vers la fin de la saison des pluies que je parcourus la région des rives de la Mongala, puisque j'y séjournai du 24 septembre au 1er novembre, et que la saison sèche commence en novembre ou décembre et dure jusqu'en mars. Vers la fin de mon séjour, le niveau du fleuve avait déjà un peu baissé, mais les pluies fréquentes continuaient. La température variait de 19° à 31° C., comme dans le territoire situé entre le Congo et la Mongala; néanmoins elle était, surtout dans l'après-midi et le soir, un peu plus basse que dans ce territoire, à cause des pluies plus fréquentes. Peu de jours se passaient sans ondées ou averses; en général, dans ces régions, les pluies augmentent vers la fin de la saison humide. Ce qui a été dit au chapitre précédent sur le climat de la région au sud de la Mongala, s'applique également à celle-ci. Le brouillard du matin y était encore plus habituel. Un vent frais soufflait souvent sur le fleuve.

Configuration et nature du sol. La Mongala (ou Mongalla) est un affluent de la rive droite du haut Congo, dans lequel elle se jette près de Mobeka

sous 1° 54′ L. N. et 19° 50′ L. E. Je ne saurais dire quelle orthographe, Mongala ou Mongalla, est la plus exacte, n'ayant jamais entendu prononcer ce mot par un indigène. Toutefois, il est très probable que cette dénomination a du rapport aussi bien avec le nom de la tribu des Bangala qu'avec le mot « mungala » qui signifie « rivière » dans les langues des Bangala et des Babangi. La Mongala est formée par la jonction de deux branches, l'une méridionale, la Dua ou Eau noire, l'autre septentrionale, l'Ebola ou Eau blanche. Le débit de l'Ebola semble un peu moins considérable que celui de la Dua; cependant je ne vis cette rivière qu'à son embouchure, tandis que je descendis la Dua sur presque toute sa longueur. L'eau de l'Ebola est de couleur jaunâtre, celle de la Dua paraît presque noire en plein fleuve; dans le verre elle a la couleur du vin blanc. A une courte distance en aval de la jonction de ces eaux, près de Businga, la Mongala reçoit la rivière Likame au courant rapide, et plus loin en aval, près de Múmbia, la Motima, mentionnée au chapitre précédent. Ses autres affluents sont peu importants. La Mongala est en toute saison navigable pour les vapeurs jusqu'à Bokula; pendant la saison pluvieuse, de petits vapeurs peuvent la remonter jusqu'au delà de Monveda.

Les bords de la Dua et de la Mongala proprement dite sont presque entièrement plats; ils sont par conséquent inondés sur une grande étendue pendant la saison des pluies; la Dua notamment traverse en amont de Monveda un grand territoire submergé, où elle forme de nombreux canaux. Dans le voisinage de la jonction des deux branches du fleuve, la rive gauche d'abord, puis surtout la rive droite s'élèvent un peu et restent sèches. Cette légère élévation se prolonge en aval sur la rive droite. Dans cette partie du fleuve, entre Bokapo et Mbinga, on rencontre peu d'îles; il y en a davantage vers l'embouchure.

Le sol des bords de la Mongala est formé par des alluvions en partie argileuses, comme près de Businga, en partie sablonneuses. Au nord de Businga, des roches ferrugineuses affleurent en plusieurs endroits.

Flore. Tout le bassin de la Mongala, aussi loin que je le parcourus, est boisé. Cependant il y a dans la partie la plus septentrionale des savanes qui ne sont éloignées de Businga que de deux jours de marche. Le long du fleuve s'étend généralement une étroite lisière herbue qui contient beaucoup de scitaminées. Sur les rives en aval de Monveda la forêt ne renferme que peu de palmiers; en amont de Monveda, il y a, au contraire, des forêts toutes de palmiers, ainsi que des broussailles d'une espèce de *Raphia* à tronc bas, alternant avec la forêt où les palmiers sont dispersés. Le terrain submergé est très riche en fougères. Plus avant dans l'intérieur, la forêt a le même caractère que dans le pays situé entre le Congo et la Mongala, décrit au chapitre précédent.

Les plantations des indigènes, abstraction faite des environs de l'embouchure de la Mongala, se trouvent à l'intérieur des terres, jamais sur les bords mêmes du fleuve. Elles consistent surtout en bananiers à grands fruits et en maïs. Le manioc

y est moins cultivé qu'au bord de Congo. Au nord de Businga, le sésame *(Sesamum indicum)* est l'objet de cultures étendues à cause de ses graines oléagineuses; je ne l'ai pas remarqué ailleurs. Quand je passai là, en octobre, les plantes de sésame étaient en fleurs et portaient déjà quelques fruits verts. (V. pl. 56.)

Faune. Les observations faites dans le chapitre précédent sur la faune du pays situé entre le Congo et la Mongala s'appliquent également au territoire des rives de la Mongala. Les familles d'insectes n'y sont pas moins richement représentées, en particulier par des fourmis, des papillons et des mouches; on trouve aussi beaucoup d'abeilles et de mille-pieds. En maints endroits on est tourmenté le jour, spécialement avant la pluie, par les petites mouches; vers le soir et pendant la nuit, par les moustiques. Dans les grandes forêts de ce territoire, on rencontre fréquemment des perroquets gris, des singes et des éléphants. Les animaux domestiques les plus communs sont les chiens et les poules; cependant ils font défaut dans beaucoup de villages de pêcheurs, au bord du fleuve.

Population. La population du bassin de la Mongala se divise en deux groupes de tribus, qui sont nettement différenciés par la langue, le tatouage, le costume des femmes et la construction des cases. Le groupe septentrional, qui se rapproche de la population du territoire de l'Ubangi, comprend les tribus des Mongwandi et des Banza; le groupe méridional se rapproche des riverains du Congo, et comprend celles des Bangala, des Bapoto, des Maginza (ou Moya), des Mobali et des Mondunga. Parmi les tribus de ce groupe, les Bangala se distinguent notablement par leur extérieur, les Mondunga par leur langue, tandis qu'entre les autres les différences sont peu sensibles; on peut même considérer les Maginza et les Mobali comme les subdivisions d'une tribu unique, celle des Mobali.

Les indigènes établis dans le voisinage de l'embouchure de la Mongala semblent appartenir pour la plupart à la tribu des Bangala décrite au chapitre Ier. Cependant il s'y trouve aussi des individus d'une autre tribu qui se rapprochent plutôt des Bapoto et des Maginza et qui sont ordinairement désignés sous le nom de Ngombe. (V. p. 46.) Les villages de cette région, comme Bokanga et Bongomela, présentent la même disposition de cases que ceux des Bangala; mais on y voit aussi bien le tatouage couvrant toute la face, en usage chez les Bapoto, que celui en forme de crête, caractéristique pour les Bangala. Un peu plus en amont, à Akula, on remarque même un troisième tatouage qui a de la ressemblance avec celui des Mongwandi et des Banza; il consiste en une ou deux rangées verticales de cicatrices arrondies, dans la ligne médiane du front. A quelle tribu appartiennent les noirs qui portent ce tatouage, je ne saurais le dire : peut-être à la tribu indiquée sur la plupart des cartes sous le nom d'Akula.

Les indigènes qui habitent un peu plus en amont du fleuve, à Mbinga, sont d'ordinaire désignés seulement par le nom de leur village; mais ils ressemblent tellement aux Bapoto, dont j'ai déjà parlé dans le premier chapitre de ce livre,

qu'on peut les considérer comme appartenant à cette tribu. Leur face est toute couverte de petites cicatrices. (V. pl. 80 et 81.) Leurs cases sont bâties à plan rectangulaire, presque toujours sans soubassement, en nervures de feuilles de palmier et en diverses autres feuilles; elles sont disposées, comme les cases d'Upoto, de manière à former des places carrées, ouvertes sur le fleuve. (V. pl. 79.) Leur langue ressemble également à celle des Bapoto, mais elle contient aussi beaucoup de mots de l'idiome des Maginza et des Mobali.

Les indigènes établis encore plus en amont du fleuve, dans les environs de Múmbia et de Likimi, se rapprochent davantage des Maginza du sud, décrits dans le deuxième chapitre de ce livre, et des Mobali habitant les rives de la Dua. On dit qu'une partie de ces naturels a immigré depuis peu du pays des Maginza. Leur tatouage consiste en de nombreuses petites cicatrices qui couvrent le front ou, le plus souvent, toute la face. Leurs cheveux ne sont pas aussi richement ornés de perles que ceux des Mobali; souvent ils les couvrent, comme les Maginza du sud, d'un bonnet de peau, ou les arrangent à la manière des Bapoto, en deux gros bourrelets séparés par le milieu. (V. pl. 78.) Leur habillement correspond à celui des Maginza. Ils s'occupent comme les Mobali de la pêche et de l'extraction du sel, pour laquelle ils emploient diverses plantes, principalement des cyperacées. Chez eux, ce travail ne se fait pas dans des huttes spéciales, mais en plein air. Leurs villages n'ont ordinairement pas de palissades, et consistent le plus souvent en une seule rue s'allongeant sur la rive du fleuve. Les cases sont à plan rectangulaire, en général sans soubassement de terre ni pilotis, et portent un toit à pignon angulaire. Elles sont bâties en nervures de feuilles de palmier et en diverses feuilles, et sont percées du côté long par une petite ouverture carrée n'allant pas jusqu'au ras du sol et pouvant se fermer par une coulisse. (V. pl. 77 et 78.) La langue de ces naturels est semblable à celle des Maginza et des Mobali, et contient aussi beaucoup de mots de l'idiome des Bapoto.

Dans les environs de Bókula et de Businga, un peu plus en amont du fleuve, habitent des indigènes appartenant à la tribu des Mongwandi qui sera décrite plus loin. Ils sont venus du nord-est et après avoir traversé le fleuve, ils ont pénétré dans le territoire des Maginza.

Les rives de la Dua sont habitées dans toute leur étendue par les Mobali. Leur constitution physique, ainsi que leur tatouage et leur costume (pagne en étoffe d'écorce chez les hommes, simple cordon chez les femmes), les font ressembler aux Maginza décrits au chapitre précédent. Cependant ils ont le bas du visage un peu plus tatoué que ceux-ci; ils portent aussi plus de perles dans les cheveux et mettent plus rarement le bonnet de fourrure. (V. pl. 46.) Par leur caractère moral ils ressemblent davantage aux Mongwandi qui paraissent être plus belliqueux et plus cannibales que les Maginza. Ils sont alliés aux Mongwandi par de nombreux mariages; c'est pourquoi on rencontre souvent chez eux le

tatouage de cette tribu. Les armes aussi sont à peu près les mêmes dans les deux tribus.

Les villages des Mobali se trouvent sur le territoire d'inondation du fleuve et consistent ordinairement en une rangée de cases s'étendant au bord de l'eau, tout près les unes des autres. Ces cases sont bâties sur pilotis, à plan rectangulaire et avec un toit à pignon angulaire. Souvent plusieurs sont contiguës ou reliées entre elles par des plates-formes en branches, en minces troncs d'arbres ou en planches. Le plancher des cases est construit avec les mêmes matériaux et repose sur de minces pilotis hauts d'un mètre à peu près, plantés dans le marécage. Les parois sont ordinairement en écorce; la porte est petite et pratiquée sur le côté long de la case; on la ferme avec un grand morceau d'écorce. Le toit est couvert de feuilles de palmier mises sans ordre, et ses bords touchent parfois le plancher; dans ce cas, les cases n'ont souvent pas de parois. L'intérieur n'est généralement pas divisé. Au fond de la case se trouve un solide tréteau qui sert principalement de lit et sous lequel est souvent allumé du feu. Outre les habitations qui viennent d'être décrites et qui ont, sans les pilotis, une hauteur de 2 mètres 1/2 à 3 mètres, il y a aussi des huttes (ou hangars) plus hautes dont les côtés sont ouverts et qui servent à la fois de lieu de réunion et de place pour la fabrication du sel. Celle-ci se fait au moyen de différentes herbes, de plantes aquatiques et de régimes des fleurs du palmier-raphia qui, au dire des indigènes, leur servent aussi d'aliment. Les Mobali, n'ayant pas de plantations, échangent avec les habitants de l'intérieur, les Maginza et les Mongwandi, leur sel qui est gris et piquant au goût, ainsi que des poissons et des noix palmistes contre des bananes, du maïs et du manioc. Entre les cases on voit souvent des tréteaux de forme conique placés sur des pieux, ressemblant aux huttes rondes des Mongwandi et destinés à la conservation des épis de maïs qu'on y suspend en couches imbriquées. (V. pl. 45.) Dans la Haute-Dua, il y a cependant aussi des villages de Mobali dont les cases sont bâties sur la terre ferme, sans soubassement de pilotis. Elles sont également à plan rectangulaire; leurs parois consistent en nervures de feuilles de palmier ou en diverses autres feuilles. Dans cette contrée les plantations ne font pas défaut.

Les pirogues des Mobali, comme celles des autres riverains de la Mongala, sont creusées dans un seul tronc d'arbre et ordinairement aplaties aux deux extrémités. Quelques-unes ont une longueur de 12 à 15 mètres et une largeur de plus d'un mètre. Les rames sont longues et étroites. Les indigènes rament le plus souvent debout, et l'un d'eux bat la mesure avec un morceau de bois.

La langue des Mobali, comme je l'ai déjà dit, ressemble beaucoup à celle des Maginza, et appartient au même groupe que les idiomes des Bapoto, des Bangala et des Babangi.

La plupart des tribus dont il a été question jusqu'ici n'habitent que les bords du fleuve; l'intérieur du pays au nord de la Mongala-Dua est peuplé par les

Mongwandi (ou Mogwandi) qui ont aussi pénétré en plusieurs endroits sur le territoire des Maginza, au sud de ce fleuve. Les Mongwandi ressemblent aux Mobali et aux Maginza par leur constitution physique; cependant il paraît que la brachycéphalie est plus fréquente chez eux que chez les autres. Sur les neuf indigènes de Businga que je mesurai, six étaient brachycéphales; il s'ensuivait même un indice moyen de 82; mais ce chiffre peut n'être pas exact à cause de l'épaisse coiffure des sujets et de leur impatience qui ne permet pas d'appuyer solidement le compas. Le type du visage le moins grossier, où les formes nègres sont le moins accentuées, se rencontre fréquemment parmi les Mongwandi. Le tatouage de leur face consiste en quelques cicatrices rondes et très proéminentes, d'inégale grandeur, le plus souvent au nombre de cinq, sur la ligne médiane du front, au-dessus de la racine du nez. Quelquefois, surtout chez les individus déjà âgés, ces cicatrices sont plus petites, plus nombreuses et s'étendent aussi en une rangée le long des sourcils. Les Mongwandi ne se percent d'ordinaire ni le nez, ni les lèvres, mais seulement les lobes des oreilles qui souvent sont démesurément dilatés. Le vêtement des hommes consiste, comme chez les autres habitants de ce territoire, en un pagne d'étoffe d'écorce, qui passe entre les jambes, pendant parfois jusqu'aux genoux, et qui est retenu par une étroite ceinture; les femmes, au contraire, ne portent qu'une feuille ou un morceau de feuille, maintenue sur le devant par un cordon ou une liane qui ceint les hanches. Souvent les cheveux sont abondamment ornés de perles. Des bracelets et des jambières en fil de cuivre et des colliers en perles, cauris, dents d'animaux, morceaux de bois ou en graines sont d'usage parmi eux, comme dans les tribus voisines. (V. pl. 49, 50, 73 à 76.)

Les Mongwandi ont coutume d'établir leurs villages dans l'intérieur des terres, du moins à une certaine distance des bords du fleuve. Leurs cases sont considérablement espacées dans de larges rues ou sur des places oblongues, et sont pour la plupart bâties à plan circulaire, avec un toit conique terminé par une longue pointe. Toutefois il y a aussi beaucoup de cases à plan quasi rectangulaire, mais arrondi aux angles (presque ovale), avec un toit à croupe (à quatre versants), arrondi aux arêtes. Les parois des cases consistent en planches ou le plus souvent en grands morceaux d'écorce, fixés intérieurement contre les poteaux qui soutiennent le toit. L'entrée, haute d'un mètre et demi, est un peu en saillie et au ras du sol; elle peut être fermée par un morceau d'écorce; une longue gaule est plantée de chaque côté. S'il y a un soubassement en terre, il est très bas et sans ornement. Le toit est recouvert de feuillage. L'intérieur n'est pas divisé. Les huttes de réunion, ouvertes tout autour, sont très nombreuses, bâties ordinairement à plan rectangulaire et avec un toit à deux ou à quatre versants qui parfois se termine par deux pointes. (V. pl. 58, 59, 69 à 72.)

Les armes des Mongwandi ressemblent beaucoup à celles des tribus voisines. Leurs couteaux sont tantôt à lame courbe, tantôt droits et portés dans une gaine en

cuir. Ils emploient aussi, comme armes de jet, des couteaux à lame divisée (à plusieurs pointes), qui, dit-on, proviennent, ainsi que la plupart des objets en fer du territoire de la Mongala, de la tribu des Banza, résidant plus au nord. J'ai vu un couteau semblable chez les Maginza, au sud de Monveda, et un autre à Akula, dans la Mongala inférieure. (V. pl. 85 et 86.) Les lances dont se servent les Mongwandi, ainsi que les Mobali, ont pour la plupart d'énormes fers de 70 à 90 centimètres de long et des hampes sculptées en bois ou en jonc (rhachis de palmier) entourés par endroits de fil de métal. A la chasse, ils se servent en outre de harpons qui ont une petite pointe de fer à un ou deux crochets. Cette pointe qui se sépare aisément de la hampe, reste pourtant attachée par un lien tressé très long, enroulé autour du bois. Ce lien s'entortille aux broussailles et rend plus difficile la fuite de l'animal blessé. On retrouve l'usage de ces harpons dans les tribus voisines, par exemple chez les Maginza. (V. pl. 84.) Les boucliers des Mongwandi, comme ceux de leurs voisins, sont en jonc tressé (on y emploie probablement du rotan) et de forme oblongue et arrondie. Au milieu est une convexité parfois munie d'une plaque de fer ronde avec une pointe en saillie (umbon). La partie concave de l'intérieur est renforcée par une plaque de bois, ornée de cordons croisés et d'une peau de bête cousue en travers, laissant une prise libre. (V. pl. 83.)

D'après le témoignage des blancs résidant dans le pays, les Mongwandi sont de vrais anthropophages; ils mangent non seulement leurs prisonniers de guerre, mais aussi leurs propres esclaves, nombreux chez eux, comme chez les Mobali. Celui qui n'a pas encore tué d'homme n'est pas considéré par eux comme digne d'estime. La langue des Mongwandi est tout à fait différente de celle des Mobali, aussi bien que de celles des riverains du Congo. Elle contient beaucoup de monosyllabes, contrairement à ce qu'on trouve dans les langues de ces derniers. La numération simple s'arrête au nombre cinq; les autres noms de nombre sont formés par composition. L'étendue du territoire des Mongwandi va des sources de l'Eau Noire et de l'Eau Blanche, jusque dans le voisinage d'Akula.

Au nord-ouest du territoire des Mongwandi, habitent les Banza. J'ai déjà parlé de ces naturels que je n'ai rencontrés qu'à la frontière sud de leur pays, où ils paraissent déjà mêlés aux Mongwandi. Assez proches parents de ces derniers, ils sont cependant un peu plus civilisés que tous leurs voisins du sud. En général, les habitants des savanes auxquels appartiennent aussi la plupart des Banza, sont plus avancés que ceux de la forêt. Je n'ai rien observé dans leur extérieur qui les distinguât des Mongwandi. Leur tatouage ressemble à celui des individus plus âgés de cette tribu. (V. pl. 51, 56, 61, 62.)

Les cases des Banza sont pour la plupart semblables à celles des Mongwandi; cependant beaucoup d'entre elles s'en distinguent par leur toit hémisphérique (en forme de dôme) et recouvert d'herbe. (V. pl. 53.) Les chapelles - et autres places - fétiches, dont la description a été faite plus haut, donnent à leurs villages un

caractère particulier, bien qu'on rencontre (d'après Maistre) des constructions semblables chez les tribus qui habitent au nord de l'Ubangi. Comme on l'a vu, l'entrée des villages banza ne manque pas non plus d'originalité. (V. pl. 54 à 60, 66.) On dit que ces indigènes ont soin d'établir des postes d'observation sur des arbres près de leurs villages, mais je n'en ai pas remarqué. Ils cultivent dans leurs plantations surtout des bananiers, du maïs et du sésame qui manque chez leurs voisins du sud. (V. pl. 56.)

Les Banza fabriquent beaucoup d'objets en fer, parmi lesquels des lances avec des fers qui ont presque un mètre de long, des couteaux de jet à plusieurs pointes et des colliers à entrelacements multiples. (V. pl. 86.) Ils se servent aussi, contrairement aux autres tribus de la région, de flèches empoisonnées en bois ou en jonc, dont la pointe est munie d'une entaille en spirale, afin que le poison y adhère mieux.

Le territoire des Banza s'étend au nord jusqu'à l'Ubangi; il est borné à l'est par celui des Bongo, à l'ouest par celui des Bwaka. La première de ces tribus présente beaucoup d'analogie avec les Mongwandi, la dernière plutôt avec les Bangala et les Mobali. Le pays des Bwaka a déjà été visité par des fonctionnaires de l'État du Congo, partis de la Mongala (comme M. Van Grunderbeek), bien que ces voyages ne soient pas notés sur les cartes.

Les territoires des tribus qui habitent le bassin de la Mongala, sont tous très étendus de l'est à l'ouest, ou du nord-est au sud-ouest, tandis qu'ils sont assez étroits dans la direction perpendiculaire. Leur plus grand diamètre correspond donc à peu près au cours des fleuves de cette région. C'est peut-être aussi dans cette direction que ces tribus ont immigré. Pendant les vingt dernières années, plusieurs peuplades habitant le territoire de l'Ubangi-Uelle, ont avancé leurs habitations vers le sud et le sud-ouest; la cause en est probablement l'extension des Mahométans de ce côté. C'est ainsi que les Asande ont pénétré jusqu'à l'Itimbiri, les Mongwandi et les Banza jusqu'à la Mongala et au delà, en repoussant les tribus qui y habitaient, notamment les Maginza et les Mobali. Ce mouvement s'est continué jusqu'à ces dernières années, car Hodister, qui désigne les Mongwandi sous le nom de Busukapo, le remarquait encore en 1890. Les Mobali-Maginza, qui se rapprochent des Bangala par leur langue, et les Bangala eux-mêmes, peuvent avoir parcouru un chemin semblable longtemps avant cette époque, en descendant l'Ubangi et en remontant ensuite le cours du Congo et de ses affluents. Par cette migration, ils entourèrent de tous côtés les Mondunga (si toutefois cette tribu n'a pas immigré plus tard) et repoussèrent les Balolo dans les profondeurs de la grande forêt.

La densité de la population dans le bassin de la Mongala peut être évaluée à peu près à sept hommes par kilomètre carré. Sur les rives du fleuve même elle semble moindre qu'à l'intérieur des terrres, cependant il est difficile de préciser, beaucoup de villages étant dissimulés par une bande de forêt ou de broussailles qui les sépare du fleuve.

A l'égard des rapports entre blancs et indigènes, ce qui a été dit dans le chapitre précédent peut se répéter ici. Le territoire de la Mongala, surtout en ce qui concerne le caoutchouc et l'ivoire, est exploité par la même société que le territoire du sud. A l'époque de mon voyage, le principal établissement de cette société, la Société anversoise du commerce au Congo, était Bókula. En outre, il existait encore quatre plus petites stations ou postes (Mbinga, Múmbia, Likimi, Monveda), occupés chacun par un seul blanc, et la station de Businga, fondée dans le but d'une entreprise spéciale, et occupée par deux (temporairement trois) blancs. Tous ces établissements sont en même temps stations de l'État, lequel dirige l'exploitation pour la société en question, au moyen de ses fonctionnaires. Quelques autres postes (Bokapo, Gongohute, Abumonbasi, Bógolo) avaient été abandonnés, surtout à cause de l'hostilité des indigènes. Dans le voisinage des stations encore existantes, les indigènes semblent s'être réconciliés avec le nouvel état de choses; ils y sont aussi moins exposés à des exactions de la part des soldats, à cause de la présence des blancs. A l'intérieur, au contraire, ils s'opposent opiniâtrément à l'établissement des blancs, ce qui a déjà donné lieu à maints combats.

Parmi les articles d'échange qui ont cours dans le territoire de la Mongala, les perles et le fil de cuivre rouge sont les plus recherchés. Les étoffes sont plus rarement demandées Aussi le fil de laiton, moyen général de payement sur les rives du Congo, n'est-il pas ici en grande faveur. Dans la région de la Dua supérieure, les indigènes préfèrent à toute autre marchandise les petites perles en verre rouge; plus en aval, le fil de cuivre rouge est très recherché; à Likimi, les petites plaques de fer déjà mentionnées (v. pl. 86) sont d'un usage courant. Les cauris (coquillages) sont demandés principalement dans les parties septentrionales de ce territoire.

L'état de santé des blancs des stations de la Mongala laisse beaucoup à désirer. La dysenterie surtout y est fréquente, ce qui est dû en grande partie à l'usage de la mauvaise eau, car en beaucoup d'endroits il n'y a pas d'eau de source, et presque tous les Européens négligent de faire bouillir l'eau très impure du fleuve, avant de l'employer.

CHAPITRE IV.

Tableaux synthétiques.

Equipement de voyage. — Itinéraire et observations météorologiques. — Déterminations anthropométriques : Mesures prises sur des Bakongo, des Bapoto, des Maginza, des Mongwandi. — Renseignements linguistiques : Aperçu général. Vocabulaires des langues des Bangala, des Bapoto, des Maginza-Mobali, des Mondunga et des Mongwandi. Formation du pluriel dans la langue mondunga.

Équipement de voyage.

La liste suivante contient surtout les objets qui composaient mon équipement de voyage; cependant j'y ai apporté les modifications dont l'expérience m'a démontré les avantages. Calculé pour un séjour de six mois en Afrique, sans compter la traversée, cet équipement se répartit à peu près en vingt charges de porteurs de 30 kilogrammes chacune, et coûte environ 6,000 francs. On ferait bien d'envoyer encore quelques articles de réserve vers une station sur la route du retour.

1° Habillement. Six chemises de jour en laine et deux en soie, trois chemises de nuit en laine et une en soie, six paires de chaussettes en laine et deux paires en soie, trois caleçons de laine et un de soie, deux ceintures de laine; douze cols, six paires de manchettes et deux cravates (pour la traversée); deux costumes de toile jaune, deux costumes de coton blanc, un costume d'été en laine; deux paires de brodequins en veau, deux paires de bottes en cuir de bœuf, une paire de bottines en toile à voile, deux paires de guêtres; un casque en liège, un large chapeau de feutre, un petit feutre; un pardessus, un imperméable, un parasol, trois paires de lunettes.

2° Objets de toilette. Un nécessaire de toilette, en surplus trois morceaux de savon et trois boîtes de poudre dentifrice, un lavabo, une cruche, un gobelet, un miroir, une tondeuse, un grand bassin en caoutchouc; six essuie-mains, trois serviettes-éponge, vingt-quatre mouchoirs de poche, deux paquets de closet-paper.

3° Habitation. Une tente, un lit avec matelas et oreiller, une paire de draps, trois couvertures de laine, un moustiquaire, une couverture imperméable, une table, un pliant, une chaise longue, une chaise percée, un hamac.

4° Ustensiles de ménage. Une cantine (contenant des ustensiles de cuisine), un grand et un petit bidon, un filtre, un entonnoir et cent feuilles de papier-filtre (comme réserve), un tire-bouchon; une lanterne, un bougeoir, dix paquets de bougies, trois paquets d'allumettes; 3 kilogrammes de savon, un fer à repasser, 2 mètres de flanelle, une pièce de cotonnade blanchâtre, deux brosses, une boîte de vaseline.

5° Vivres et médicaments. 3 kilogrammes de sel, 3 kilogrammes de sucre, une boîte de saccharine, six boîtes de lait condensé, six boîtes de beurre, 3 kilogrammes de riz, douze boîtes de biscuits, six boîtes de marmelade, douze boîtes de conserves de viande, un demi-kilogramme de cacao, un demi-kilogramme de thé, une bouteille de bordeaux, de sherry, de champagne, de cognac; deux petites pharmacies de poche, en outre, 100 grammes de quinine.

6° Outils et matériel d'emballage. Une trousse d'outils (marteau, tenailles, fermoir, tournevis, vrille, scie à main), six douzaines de clous et de vis, une hache, une balance à ressort, une trousse d'outils pour souder (fer à souder, lime, pinceau, borax, étain, eau à soudure), un nécessaire pour coudre (épingles, aiguilles, fil, boutons, ciseaux), deux pelotons de ficelle, deux paquets de corde, 2 mètres de toile à voile, 3 mètres de batiste imperméable, dix feuilles de papier d'emballage, une bouteille de colle.

7° Armes. Un revolver et cinquante cartouches, un fusil de chasse avec gibecière et cinquante cartouches, cinq fusils Mauser (d'ancien modèle) avec cartouchières et trente cartouches pour chacun.

8° Papeterie. Quatre carnets, vingt feuilles de papier à écrire, une boîte de papier à lettre, une écritoire (crayons, plumes, porte-plume, gomme, canif, cire à cacheter), un encrier, une bouteille d'encre, un rapporteur.

9° Instruments scientifiques et accessoires. Un appareil photographique de campagne, 13 × 18, avec six châssis doubles, trois objectifs, pied et voile noir, un appareil photographique à main, 9 × 12, avec trois châssis doubles et pied, dix douzaines de plaques sèches, dix douzaines de pellicules (comme réserve), douze cadres pour pellicules, un épousseteur, une lanterne rouge avec bougies, six cuvettes, deux mesures graduées, un flacon de révélateur concentré, un flacon de bromure de potasse, 100 grammes d'alun, dix cartouches de fixage, un flacon de sel neutralisant, un châssis-presse, vingt feuilles de papier de tirage, dix cartouches de virage et fixage; deux montres de poche, deux boussoles de poche et une boussole prismatique, deux thermomètres volants, un hypsomètre, deux baromètres anéroïdes; deux portefeuilles à herboriser, dix presse-plantes (en fil de métal), deux mille feuilles de papier à herboriser, trois boîtes en tôle, 3 litres d'esprit-de-vin, un kilogramme de naphtaline; un appareil anthropométrique; éventuellement en surplus les objets nécessaires pour les collections zoologiques.

10° Livres et cartes. Des manuels de sciences, des dictionnaires, des relations de voyage, des livres récréatifs, des cartes de géographie.

11° Articles d'échange et cadeaux. Du fil de laiton et de cuivre, des perles de verre, des étoffes de coton, des coquillages (cauris), des couteaux, des clous, des chapeaux, des bijoux en imitation, des boîtes à musique, etc.

12° Pour l'emballage des objets énumérés. Dix malles en fer, deux caisses en bois doublées de fer-blanc (pour l'herbier), une valise, un sac imperméable.

Itinéraire et observations météorologiques.

Sous la rubrique « trajets », est indiquée la durée des marches et des parcours en bateau, exprimée en heures, déduction faite des arrêts en chemin.

Sous la rubrique « altitude », est notée en mètres la hauteur approximative, au-dessus du niveau de la mer, du lieu de campement où j'arrivai le jour dit. Ces hauteurs sont déduites des indications fournies par mes anéroïdes, et basées sur les altitudes calculées par Delporte à 394 mètres pour Umangi, à 385 mètres pour Mobeka et à 375 mètres pour Nouvelle-Anvers. J'emportai avec moi trois baromètres anéroïdes compensés, mais la plupart du temps, je ne fis mes observations que sur deux. Ces trois anéroïdes ont marché assez régulièrement, et la différence entre leurs indications est restée à peu près la même; mais comme ces indications n'ont pas été contrôlées par des déterminations du point d'ébullition, et qu'il n'y avait pas non plus d'observations simultanées faites en un lieu voisin de hauteur connue, je ne puis avoir la prétention que les altitudes calculées d'après mes lectures soient d'une rigoureuse exactitude; cependant l'erreur ne peut guère dépasser 20 mètres en quelque point donné.

Sous la rubrique « pluies » sont indiqués le temps et la durée approximative des chutes pluviales; cependant il peut y avoir quelques omissions, notamment pour celles de la nuit.

Les observations météorologiques régulières avaient lieu ordinairement à sept heures du matin, à deux heures de l'après-midi et à neuf heures du soir. Si je les fis exceptionnellement à une autre heure, cette heure spéciale figure sur le tableau entre parenthèses. La nébulosité est notée en dixièmes sur l'étendue de la voûte céleste; la pression atmosphérique en millimètres, d'après les indications fournies par le plus petit de mes anéroïdes jusqu'au 8 octobre; à partir du 15 octobre, d'après l'anéroïde moyen, qui marquait environ 1 millimètre de moins que le plus petit. La température de l'air est indiquée en degrés centigrades, d'après les lectures faites sur un thermomètre volant.

Date.	Lieu.	Trajet.	Altitude	Pluie.
28 juin.	Banana (arrivée).	—	—	—
29 »	Banana — Kisanga.	3 h. de vapeur	—	—
30 »	Kisanga — Boma.	6 h. »	—	—
1er juillet.	Boma.	—	—	—
2 »	»	—	—	—
3 »	»	—	—	—
4 »	»	—	—	—
5 »	»	—	—	—
6 »	»	—	—	—
7 »	»	—	—	—
8 »	»	—	—	—
9 »	»	—	—	—
10 »	»	—	—	—
11 »	»	—	—	—
12 »	Boma — Matadi.	5 h. de vapeur	—	—
13 »	Matadi — Tumba.	12 h. de chemin de fer	—	—
14 »	Tumba — Maveta.	2 h. de marche	—	—
15 »	Maveta — Luvituku — Kingo.	5 h. »	—	—
16 »	Kingo — Gongo.	3 h. »	—	—
17 »	Gongo — Tendila.	3 h. »	—	—
18 »	Tendila — Paza.	3 h. 1/2 de marche	—	—
19 »	Paza — Kobongo.	3 h. 1/2 »	—	—
20 »	Kobongo — Kimbubu.	4 h. 1/2 »	—	—
21 »	Kimbubu — Nsonabata.	3 h. 1/2 »	—	—
22 »	Nsonabata — Tampa.	4 h. »	—	—
23 »	Tampa — Kimbongo.	4 h. 1/2 »	—	—
24 »	Kimbongo — Mayala.	5 h. »	—	—
25 »	Mayala — Léopoldville.	5 h. 1/2 »	—	—
26 »	Léopoldville — Brazzaville — Léopoldville.	3 h. de canot	—	—
27 »	Léopoldville — en amont de Kimpoko.	7 h. 1/2 de vapeur	—	—
28 »	En amont de Kimpoko — en amont de Dia.	7 h. »	—	—
29 »	En amont de Dia — en amont de Lisha.	8 h. »	—	—
30 »	En amont de Lisha — Msuata.	9 h. »	—	—
31 »	Msuata — Kwamouth — en aval du Lefini.	5 h. 1/2 »	—	—
1er août.	En aval du Lefini — en amont de Tshumbiri.	9 h. »	—	—
2 »	En amont de Tshumbiri — en aval de Bolobo mission.	5 h. »	—	—
3 »	En aval de Bolobo-mission — en amont de Bolobo-camp.	11 h. »	—	—
4 »	En amont de Bolobo-camp — près de Mobataka.	6 h. »	—	Pendant la nuit (première pluie).
5 »	Près de Mobataka — Lukolela.	11 h. »	—	—

Nébulosité			Pression atmosphérique			Température de l'air		
7 h. m.	2 h. s.	9 h. s.	7 h. m.	2 h. s.	9 h. s.	7 h. m.	2 h. s.	9 h. s.
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—

Date.	Lieu.	Trajet.	Altitude	Pluie.
6 août.	Lukolela — en aval de Ngombe.	6 h. de vapeur.	—	—
7 »	En aval de Ngombe — en amont d'Irebu	8 h. »	—	—
8 »	En amont d'Irebu — Coquilhatville.	9 h. »	—	—
9 »	Coquilhatville — en aval de Lulongo.	8 h. »	—	—
10 »	En aval de Lulongo — en face de Monsembi.	8 h. »	—	—
11 »	En face de Monsembi — Bolombo.	9 h. »	—	—
12 »	Bolombo — Nouvelle-Anvers.	6 h. »	—	—
13 »	Nouvelle-Anvers.	—	375	—
14 »	Nouvelle-Anvers — en aval de Mobeka.	9 h. 1/2 de vapeur	380	—
15 »	En aval de Mobeka — en face d'Ukaturaku.	12 h. »	385	11 h. 1/2 m. — 12 h. 1/2 s.
16 »	En face d'Ukaturaku — Budja.	11 h. »	390	—
17 »	Budja — Umangi.	3 h. »	395	—
18 »	Umangi.	—	»	12 h. — 3 h. s.
19 »	Umangi — Bopoto — Umangi.	4 h. 1/2 de canot	»	A partir de 5 h. s.
20 »	Umangi.	—	»	—
21 »	»	—	»	11 h. 1/2 m — 3 h. s.
22 »	Umangi — Bopoto.	3 h. 1/2 de canot	395	Dans l'après-midi et le s.
23 »	Bopoto.	—	»	Le soir.
24 »	»	—	»	11 h. 1/2 m. — 12 h.
25 »	Bopoto — Ngali-station.	1 h. de can., 9 h. de m.	480	Pendant la nuit.
26 »	Ngali (station).	—	»	Le matin.
27 »	»	—	»	»
28 »	»	—	»	—
29 »	»	—	»	—
30 »	»	—	»	8 — 10 h. s.
31 »	Ngali-station — Ngali-village.	4 h. de marche	445	6 — 7 h. m., 8 — 9 h. s.
1er septembre.	Ngali-village — Bokutu.	8 h. »	440	4 — 8 h. m.
2 »	Bokutu — Bobi.	2 h. »	450	—
3 »	Bobi — Bokapo.	1 h. »	470	7 — 9 h. s.
4 »	Bokapo.	—	»	4 — 11 h. m.
5 »	Bokapo — Boyangi	9 h. de marche	405	—
6 »	Boyangi.	—	»	Pendant la nuit et le s.
7 »	Boyangi — Mukangana — Ndobo.	2 h. 1/2 de m., 7 h. de c	400	—
8 »	Ndobo.	—	»	—
9 »	Ndobo — Yangula.	1 h. 1/2 de marche	415	—
10 »	Yangula — Yabosumba.	3 h. »	410	Pendant la nuit.
11 »	Yabosumba — Ebonda — Ndobo.	4 h. de m., 1 h. 1/2 de c.	400	5 — 6 h. s.
12 »	Ndobo — Mongo.	10 h. de canot	440	—
13 »	Mongo — Bopoto — Mongo.	1 h. 1/2 »	»	4 — 5 h. s.
14 »	Mongo.	—	»	4 — 9 h. m.

Nébulosité			Pression atmosphérique			Température de l'air		
7 h. m.	2 h. s.	9 h. s.	7 h. m.	2 h. s.	9 h. s.	7 h. m.	2 h. s.	9 h. s.
dix.	dix.	dix.	mm.	mm.	mm	oc.	oc.	oc.
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
		—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
6	--	—	731.3	729.1 (4 h.)	730.5	21.2	29.0	25.1
4 (9 h.)	10	—	731.2 (9 h.)	728.9	—	27.4 (9 h.)	24.1	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	724.8	723.6 (3 h.)	—	21.5	26.0 3 h.)	—
10 (9 h.)	4 (3 h.)	0	725.9 (9 h.)	725.9 (3 h.)	724.4	22.7 (9 h.)	27.3 (3 h.)	22.6
0	2	0	724.2	722.6	723.1	22.1	30.8	24.1
1	4	—	722.8	720.5	—	22.8	30.8	—
1	9	—	721.9	720.2	—	21.9	29.9	—
—	—	—	724.8	—	—	—	—	—
—	—	—	727.7 (8 h.)	—	—	21.5 (8 h.)	—	—
—	—	—	728.2 (8 h.)	—	—	23.5 (8 h.)	—	—
—	—	—	726.6	—	—	22.8	—	—
10	6	—	724.8	722.8	—	20.8	26.2	—
10	—	—	725.5	—	—	21.8	—	—
10	8	—	732.0	729.1	—	23.1	25.8	—
10	—	—	730.9	—	—	21.6	—	—
10	—	5	731.8	—	730.7	23.2	—	22.1
10	—	—	731.2	—	—	22.9	—	—
7	—	—	730.3	—	—	23.7	—	—
5	—	—	731.0	—	—	22.2	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	726.8	—	—	22.6	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—

Date.	Lieu.	Trajet.	Altitude	Pluie.
15 septembre.	Mongo	—	440	—
16 »	Mongo — Ngali.	9 h. de marche	480	—
17 »	Ngali (station).	—	»	1 — 2 et 4 — 8 h. s.
18 »	»	—	»	Pendant la nuit.
19 »	»	—	»	Jusqu'à 10 h. m.
20 »	Ngali — Bolombo.	9 h. de marche	450	—
21 »	Bolombo — Liboko.	2 h. 1/2 »	455	—
22 »	Liboko — Mondjerengi.	7 h. »	480	4 — 5 h. s.
23 »	Mondjerengi — Gongo.	2 h. »	—	7 — 12 h. m.
24 »	Gongo — Monveda.	4 h. »	410	—
25 »	Monveda.	—	»	Le matin.
26 »	»	—	»	—
27 »	Monveda — Ligunda.	5 h. de canot	410	—
28 »	Ligunda — Liboko I.	7 h. »	415	4 — 6 h. m.
29 »	Liboko I — Liboko III.	4 h. 1/2 »	415	1 — 4 h. s.
30 »	Liboko III — Mondumba.	12 h. 1/2 »	420	—
1er octobre.	Mondumba — Libongo.	5 h. 1/2 »	425	9 h m. — 1 h. s.
2 »	Libongo.	—	»	—
3 »	Libongo — Libumba	4 h. de canot	430	4 — 5 h. s.
4 »	Libumba - Mweya.	6 h. 1/2 »	435	3 — 4 h. s.
5 »	Mweya — Mugende.	1/2 h. de c., 1/4 h. de m.	445	4 — 10 h. m.
6 »	Mugende.	—	440	4 — 5 h. m.
7 »	De Mugende vers l'est et retour.	5 h 1/2 de marche	»	4 — 7 h. s
8 »	Mugende — en aval de Mweya.	2 h de canot	435	—
9 »	En aval de Mweya — en amont de Libongo.	12 h. 1/2 de marche.	425	—
10 »	En amont de Libongo — Mondumba.	3 h. de m., 5 h. de can.	420	—
11 »	Mondumba — Liboko.	8 h. de canot	415	2 — 3 h. s.
12 »	Liboko — Monveda.	8 h. »	410	—
13 »	Monveda.	—	»	Dans l'après-midi.
14 »	»	—	»	A partir de 5 h. s.
15 »	»	—	»	8 — 9 h. m., 5 — 6 h. s.
16 »	»	—	»	2 h. — 2 h 1/2 s.
17 »	Monveda — Gundi.	10 h. 1/2 de canot	405	2 h. — 2 h. 1/2 s.
18 »	Gundi — Businga.	9 h. »	400	12 h. — 2 h. s.
19 »	Businga — Bogolo.	5 h. de marche	420	—
20 »	Bogolo.	—	»	Jusqu'à 9 h. m.
21 »	Bogolo — Evamkoyo.	3 h de marche	415	1 — 5 h. s.
22 »	Evamkoyo — Businga.	3 h. »	400	—
23 »	Businga — Bokula.	4 h. de canot	395	Jusqu'à 5 m , 12 — 1 s.
24 »	Bokula	—	»	—
25 »	»	—	»	—
26 »	Bokula — Likimi.	10 h. de canot	390	—
27 »	Likimi.	—	»	7 h. m. — 3 h. s.
28 »	Likimi — Mumbia.	6 h. de canot	390	Le soir.
29 »	Mumbia — Mbinga.	9 h. »	385	6 — 9 h. m.
30 »	Mbinga — Akula.	6 h. 1/2 »	385	8 — 9 et 10 — 11 h. m.

Nébulosité			Pression atmosphérique			Température de l'air		
7 h. m.	2 h. s.	9 h. s.	7 h. m.	2 h. s.	9 h. s.	7 h. m.	2 h. s.	9 h. s.
dix.	dix.	dix.	mm.	mm.	mm.	oc	oc.	oc.
10	—	0	727.2	—	726.7	21.4	—	23.0
3	—	—	726.0	—	—	20.2	—	—
—	10	—	—	720.8	—	—	20.6	—
10	6	2	723.4	722.6	723.2	20.3	28.7	22.8
10	10	—	724.9	722.4	724.4	21.6	25.3	—
5	—	—	724.6	—	—	21.2	—	—
1	—	—	727.2	—	—	23.2	—	—
1	—	—	726.2	—	—	20.9	—	—
10	—	—	723.5	—	—	22.1	—	—
8	—	—	—	—	—	20.2	—	—
10	—	—	731.4	—	—	21.1	—	—
8 (8 h.)	—	—	728.6 (8 h.)	—	—	23.1 (8 h.)	—	—
—	3 (4 h.)	—	—	726.5 (4 h.)	—	—	29.8 (4 h.)	—
10	—	—	729.4	—	—	22.1	—	—
10	—	—	729.3	—	—	22.9	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	3 (3 h.)	—	—	725.6 (3 h.)	—	—	31.0 (3 h.)	—
10	—	—	726.7	—	—	22.2	—	—
1	—	—	726.8	—	—	22.1	—	—
—	10 (1 h.)	—	—	727.9 (1 h.)	—	—	25.9 (1 h.)	—
10	—	—	726.6	—	—	—	—	—
0	—	—	726.2	—	—	19.9	—	—
10	—	—	725.8	—	—	20.8	—	—
—	—	—		—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	729.8	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	729.1	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	5 (3 h.)	—	—	726.6 (3 h.)	—	—	—	—
10	—	—	728.4	—	—	—	—	—
—	—	—	728.6	—	—	—	—	—
—	—	—	729.8	—	—	—	—	—
—	6 (12 h.)	—	—	729.0 (12 h.)	—	—	—	—
2 (9 h.)	—	—	730.0 (9 h.)	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	10 (12 h.)	—	—	730.2 (12 h.)	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—

Date.	Lieu.	Trajet.	Altitude	Pluie.
31 octobre.	Akula — Bongomela.	9 h. de canot.	385	2 h. — 2 h. 1/2 s.
1er novembre.	Bongomela — Lusengo.	10 h. 1/2 »	380	9 h. 1/2—10 et 10 h. 1/2—11 h. m., 12 — 12 h. 1/2 s.
2 »	Lusengo — Nouvelle-Anvers.	6 h. »	375	7 h. — 7 h. 1/2 m.
3 »	Nouvelle-Anvers.	—	»	—
4 »	»	—	»	10 h. 1/2 — 11 h. m.
5 »	»	—	»	—
6 »	»	—	»	4 — 6 h. s.
7 »	Nouvelle-Anvers — Lulongo	10 h. 1/2 de vapeur	—	Le soir.
8 »	Lulongo — Equateurville.	6 h. »	—	Dans l'après-midi et le s.
9 »	Equateurville.	—	—	Jusqu'à 9 h. m.
10 »	Equateurville — en amont d'Irebu.	4 h. de vapeur	—	—
11 »	En amont d'Irebu — Lukolela.	9 h. 1/2 »	—	Le matin et 2-3 h. s.
12 »	Lukolela — en aval de Bonga.	5 h. »	—	Dans l'après-midi.
13 »	En aval de Bonga — en amont de Bolobo.	10 h. »	—	—
14 »	En amont de Bolobo — en amont de Tshumbiri.	5 h. »	—	—
15 »	En amont de Tshumbiri — en aval de Msuata.	7 h. »	—	5 h. m. — 3 h. s.
16 »	En aval de Msuata — en amont du Stanley-Pool.	6 h. »	—	Le matin.
17 »	En amont du Stanley-Pool — Kinshassa — Léopoldville.	5 h. de v., 1 h. de can.		—
18 »	Léopoldville.	—	—	—
19 »	»	—	—	Le matin.
20 »	»	—	—	Vers midi.
21 »	»	—	—	—
22 »	»	—	—	—
23 »	»	—	—	—
24 »	»	—	—	—
25 »	Léopoldville — Funa.	3 h. de marche	—	—
26 »	Funa — Kimbongo	6 h. »	—	—
27 »	Kimbongo — Tampa.	4 h. »	—	3-4 h. m., 4-5 h. s
28 »	Tampa — Nsonabata.	4 h. »	—	—
29 »	Nsonabata — Mission suédoise près de Kimbubu.	4 h. »	—	12 - 4 h. s
30 »	Mission suédoise près de Kimbubu — Gongolo.	4 h. »	—	—
1er décembre.	Gongolo — Noki.	7 h. 1/2 »	—	Dans la matinée.
2 »	Noki — Tumba.	4 h. de m., 2 h. de ch. de f.	—	Dans la matinée.
3 »	Tumba — Matadi.	15 h. de chemin de fer	—	—
4 »	Matadi — Boma.	2 h. 1/2 de vapeur	—	Le soir.
5 »	Boma.	—	—	—
6 »	»	—	—	Dans l'après-midi.
7 »	»	—	—	—
8 »	»	—	—	Dans l'après-midi.

Nébulosité			Pression atmosphérique			Température de l'air		
7 h. m.	2 h. s.	9 h. s.	7 h. m.	2 h. s.	9 h. s.	7 h. m.	2 h. s.	9 h. s.
dix.	dix.	dix.	mm.	mm.	mm.	oc.	oc.	oc.
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
9	—	—	730.2	—	—	—	—	—
10 (8 h.)	6	—	731.2 (8 h.)	729.5	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—

Date.	Lieu.	Trajet.	Altitude	Pluie.
9 décembre.	Boma.	—	—	Vers midi.
10 »	»	—	—	Dans l'après-midi.
11 »	»	—	—	—
12 »	»	—	—	—
13 »	»	—	—	Pendant la nuit.
14 »	»	—	—	Pendant la nuit
15 »	»	—	—	Vers midi.
16 »	»	—	—	—
17 »	Boma — St. Antonio	5 h. de vapeur.	—	—
18 »	St. Antonio (départ).	—	—	—

Déterminations anthropométriques.

Toutes les mesures se rapportent à des hommes adultes. La longueur de la tête a été mesurée de la glabelle au point le plus proéminent de l'occiput, sans tenir compte de la ligne horizontale; la largeur de la tête, à l'endroit le plus large de l'occiput, perpendiculairement à la mesure précédente; la hauteur du nez, de la racine du nez à l'épine nasale; la largeur du nez, sur les ailes du nez (non à leur base).

Bakongo des environs de Tumba.

Longueur de la tête. .	196	185	185	192	200	186	192	185	187	189	185	187	185	194
Largeur de la tête . .	142	137	138	144	150	140	146	143	146	149	145	154	151	161
Indice céphalique . .	72.5	74.1	74.6	75.0	75.0	75.3	76.0	77.3	78.1	78.8	79.2	82.5	82.5	85.0

Une seconde série de mensurations de la tête, prises en partie sur ces mêmes individus, en partie sur d'autres, donna les nombres suivants :

Longueur de la tête.	200	187	195	192	185	192	195	190	190	191	189	188	190	194	182
Largeur de la tête. .	147	139	145	145	138	144	148	145	146	147	147	147	150	156	149
Indice céphalique. .	73.5	74.3	74.4	74.5	74.6	75.0	75.9	76.3	76.8	77.0	77.7	78.2	78.9	80.4	81.9

La moyenne de l'indice céphalique, déduite de ces deux séries (14 et 15 mensurations), s'élève donc à 77,0.

Hauteur du nez	47	47	44	44	45	45	42	40	41	41	41	42	47	40	40
Largeur du nez.	40	41	40	40	41	40	40	39	40	40	40	41	46	44	44
Indice nasal . .	85.1	87.2	90.9	90.9	91.1	95.0	95.2	97.5	97.6	97.6	97.6	97.6	97.8	110.0	110.0

La moyenne de l'indice nasal (15 mensurations) s'élève donc à 95.9.

Taille debout : 1550, 1600, 1620, 1620, 1620, 1658, 1642, 1644, 1668, 1710, 1824 mm.

La moyenne de la taille (11 mensurations) s'élève, par conséquent, à 1649 millimètres.

Nébulosité			Pression atmosphérique			Température de l'air		
7 h. m.	2 h. s.	9 h. s.	7 h. m.	2 h. s.	9 h. s.	7 h. m.	2 h. s.	9 h. s.
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—
—	—	—	—	—	—	—	—	—

Bapoto d'Upoto.

Longueur de la tête.	215	205	193	191	195	195	192	200	186	191	183	189	200	188	186
Largeur de la tête .	153	151	146	147	151	151	151	158	147	151	145	150	160	151	155
Indice céphalique . .	71.2	73.7	75.6	76.9	77.4	77 4	78 6	79.0	79.0	79.1	79.2	79.3	80.0	80.3	85 3

La moyenne de l'indice céphalique des 15 hommes mesurés s'élève donc à 78.0.

Haut. du nez.	55	54	50	51	52	50	44	45	49	49	41	41	46	47	42	44	47	42
Larg. du nez	42	42	39	40	41	41	38	40	44	45	38	39	44	46	42	44	49	45
Indice nasal.	76.4	77.7	78.0	78.4	78.9	82.0	86.4	88.8	89.8	91.8	92.7	95.1	95.6	97.8	100.0	100.0	104.3	107.1

La moyenne de l'indice nasal des 18 hommes mesurés s'élève donc à 90.0.

Taille debout . 1540, 1551, 1560, 1570, 1580, 1600, 1600, 1601, 1606, 1610, 1630, 1630, 1640, 1640, 1646, 1650, 1660, 1660, 1680, 1689, 1690, 1700, 1702, 1715, 1720, 1750 mm.

La moyenne de la taille des 26 hommes mesurés s'élève, par conséquent, à 1639 millimètres.

Maginza ou Moya de Bokapo (entre Ngali et Ndobo).

Longueur de la tête.	189	208	192	192	192	191	190	202	182	198	198	182
Largeur de la tête.	143	161	150	150	151	152	152	162	148	161	162	151
Indice céphalique. .	75 6	77 4	78 1	78.1	78 6	79 6	80.0	80.2	81.3	81 3	81 8	82.9

La moyenne de l'indice céphalique des 12 hommes mesurés s'élève donc à 79.6.

Mongwandi de Businga.

Longueur de la tête.	190	190	190	192	190	180	185	185	185
Largeur de la tête.	150	150	150	155	155	150	155	155	160
Indice céphalique.	78.9	78.9	78.9	80.7	81.6	83.3	83.8	83.8	86.5

L'indice céphalique moyen des 9 hommes mesurés est de 81.8.

Hauteur du nez.	50	45	47	45	45	45	42	35	35
Largeur du nez.	40	40	42	42	45	45	42	35	35
Indice nasal.	80.0	88.8	89.3	93 3	100.0	100.0	100.0	100.0	100.0

L'indice nasal moyen des 9 hommes mesurés est de 94.6.

Taille debout : 1530, 1550, 1570, 1600, 1660, 1670, 1680, 1680 mm.

La taille moyenne des 8 hommes mesurés est de 1617 millimètres.

Tableau des moyennes.

Bakongo :	Indice céphalique	77,	indice nasal	96,	taille	165	centimètres
Bapoto :	»	78,	»	90,	»	164	»
Maginza :	»	80,		—		—	
Mongwandi :	»	82,	»	95,	»	162	»

Renseignements linguistiques.

Aperçu général.

La prononciation des mots indigènes diffère de l'usage français en ceci : Il n'y a pas de lettres muettes. En conséquence, l's n'est pas la marque du pluriel. Chaque voyelle se prononce séparément, ainsi ai = aï, oi = oï, au = a-ou. U se prononce ou. Y est toujours semi-voyelle comme dans ce dernier mot; w, semi-voyelle également, se prononce comme en anglais. G et k ont le son dur, comme gu et qu. S a toujours le son sifflant; sh se prononce ch. C, qu et x ne sont pas employés; ils sont remplacés par s, k et ks. Dans les mots qui n'ont pas de signe d'accentuation, l'accent tonique repose sur l'avant-dernière syllabe; dans les autres, l'accent aigu est employé pour les syllabes courtes, le circonflexe pour les longues.

Le vocabulaire de la langue des Bangala est établi sur les données de plusieurs soldats appartenant à cette tribu, et complété par les renseignements que M. Hennebert, de Ngali, a bien voulu me fournir. Je dois le vocabulaire de la langue d'Upoto à l'obligeance du Rév. Kenred Smith, missionnaire à Upoto. Dans les autres endroits, j'ai questionné les indigènes. Bien que je l'aie fait partout à plusieurs reprises, quelque erreur peut s'être glissée dans mon tableau. J'ai mis entre parenthèses les expressions qui m'ont paru douteuses, notamment celles où les indigènes se sont trouvés en contradiction.

Toutefois, il résulte de l'examen de ces vocabulaires que la langue des Mongwandi et celle des Mondunga occupent une place à part, tandis que les autres présentent entre elles une grande affinité. On distingue dans ces dernières une séparation en deux groupes dont l'un comprend la langue des Bangala et celle des Bapoto, tandis que l'autre se compose des idiomes des Mobali et des Maginza (Moya), si semblables qu'on peut les considérer comme des dialectes d'une seule langue.

On remarquera que, dans presque toutes les langues citées, la porte est désignée par l'expression « bouche de la maison », le côté droit par « le côté de l'homme », le côté gauche par « le côté de la femme ». Il y a encore d'autres expressions métaphoriques, par exemple : « œil du jour » pour le soleil, « œil de la jambe » ou « bouche de la jambe » pour le genou. Dans les langues des Mongwandi et des Mondunga, les noms de nombre au-dessus de cinq sont formés par composition ; ainsi six par trois et trois, sept par quatre et trois, huit par quatre et quatre, neuf par cinq et quatre. Le nombre dix est ordinairement symbolisé par le battement des mains. Souvent, en particulier chez les Mongwandi, les indigènes questionnés ont ajouté un o aux mots qu'ils me disaient, vraisemblablement en guise d'affirmation, à moins que ce ne soit un pronom possessif.

Par les exemples cités, on verra que, dans la langue des Mondunga, le pluriel est quelquefois formé par des suffixes, tandis que dans celles des riverains du Congo, il est exprimé par des préfixes, comme c'est la règle dans toutes les langues bantoues.

Vocabulaires

des langues des Bangala des environs de Nouvelle-Anvers, des Bapoto d'Upoto, des Bapoto ou Mbinga de Mbinga, des Maginza de Múmbia, des Maginza ou Moya de Liboko (entre Ngali et Monveda), des Maginza ou Moya de Bokapo (entre Ngali et Ndobo), des Mobali des environs de Monveda, des Mondunga de Mondunga (près de Ngali), des Mongwandi de Bókula, des Mongwandi de Businga et des Mongwandi ou Banza de Bógolo (au nord de Businga).

(Tribu) (Lieu)	Bangala Nouv.-Anvers	Bapoto Upoto	Bapoto Mbinga	Maginza Múmbia	Maginza Liboko
Ciel	na likolo [1])	likolo	—	—	—
Soleil.	moi	lisu na utu [2])	—	—	—
Pluie.	mbula	mbula	mbula	mvula	koma
Eau	mai	mai	maliba	mongo	madiba
Feu	moto	mosa	mofunga	moza	—
Fumée	molinga	molinga	—	—	—
Pierre	matari	litali	—	—	—
Sel.	monana	mokba	mokwa	mokwa	—
Bois (à brûler) .	nkuni	nkundi	nkoni	koni	—
Arbre.	ndjeti	mote	—	—	—
Feuille	nkasa	lukasa	—	—	—
Banane	makemba	likondo	dikondo	esete	—
Crocodile . . .	nkoli	ngonde	—	—	—
Poule.	nsusu	nkoko	—	ndonga	—
Oeuf	nkey	monke	—	mato	—
Chèvre	ntaba	ntawa	—	nkambebi	—
Eléphant . . .	ndjoko	mbongo	—	—	—
Tête	moto	motu	—	—	molo
Cheveu	nsue	nswe	ndjue	nsue	nsue
Front.	bosu	oso	bobo	bosu	boso
OEil	lisso	lisu	dio	disso	lissu
Nez	ndjulu	djolo	djânga	nâng o	nânga
Bouche	monoko	monoko	monoko	monoko	monoko
Dent	mino	linu .	dino	mino	mino
Langue	lulemu	lolemo	elemi	elemi	elemi
Menton	ebânga	imeku	ebânga	ebânga	ebânga
Oreille	litui	litoi	itoi	litoi	litoi
Cou	kingu	nkingo	ikingu	kingo	doli
Bras	liboko	iwoko	eboko	ebó	ebó
Poitrine. . . .	buturu	ntolu	etolu	bandju	likuku
Ventre	libumu	lumu	djopo	sopo	sopo
Jambe	likuru	ikolo	ikolu	libe	enama
Genou	libongo	libongo	ibongo	dibongo	ludi
Pied	litambi	litambi	etindi	tindi	ilindji
Homme. . . .	mobali [6])	motu	omili	molele	—
Femme	mwazi	montaka	komali	emadi	—
Enfant	mwana	muana	omana	emana	—
Chef	mukundji	mokundji	(endjú)	monene	—
Chemin. . . .	ndjila	ndjela	ndjila	ndjia	—
Village	mboka	mboka	mboka	eleko	—
Marché . . .	libongo	luwongo	—	—	—
Maison	ndako	ndaku	ndako	ndako	moadja
Porte.	monoko na ndako [7])	ekukeleke	monoko na ndako [7])	monoko na ndako [7])	—
Chaise	ebonga	nkeke	engende	(ngungu)	mbata
Canot.	bwatu	watu	boatu	ndolo	—
Rame.	nkai	nkai	nkai	ekafi	—

[1]) = en haut. [2]) = œil du jour. [3]) ou : kokolo. [4]) = œil de la jambe. [5]) = bouche de la

Maginza Bokapo	Mobali Monveda	Mondunga Mondunga	Mongwandi Bókula	Mongwandi Businga	Mongwandi Bógolo
—	diko	linke	leayu	liayu	(yayugo)
—	(bulu)	ha	la	(bi)	la
goma	mbua	mahe	ngu	ngu	ngu
madiba	mongo	ngome	ngu	ekami	akame
—	(moka)	lage	va	vua	bua
—	modinga	(pépege)	gulu	gulu	gulu
—	(eboko)	témele	sese	sesi	sesi
—	moka	tome	ingo	ingo	ingo
beza	ekoni	uo	mbua	keke	va
—	mele	gale	keke	keke	keke
—	(ebuma)	kasahe	godo	gubue	gubue
likondo	ikondo	póngole	fondo	fondo	fondo
—	ndiki	(kondé)	—	ngubi	(yangubu)
—	koko	ngonge	gondo	kondo	kondo
—	mânga	halale	mânga	mânga	mânga
—	meme	meme	ngaza	ngaza	ngaza
—	mbongo	kuliá	—	doli	doli
molo	molo	male	le	nli	ndi
nsue	nsue	sume	kwali	kwali	kwali
boso	boso	gongo	kekele	nyole	ndule
disso	lisso	vale	le	lissu	le
nânga	nânga	bétule	ho	ho	mo
munoko	monoko	mohe	nyo	nyo	nyo
lino	mino	tese	te	te	te
lulemi	elemi	mile	menga	minga	mela
ebânga	ebânga	nga	bonga	bonga	djo
ntoi	itoi	djomboka	ma	ma	ma
doli	doli	ngo	ngo	ngo	ngo
ebó	eboko	be	guti	goti	tu
likuku	likuku	nbage	libé	libé	(du)
sopo	sopo	yaze	ya	yako	ya
enama	enama 3)	va	gwini	kúnyago	kun
ludi	dibongo	ngómale	ligwini 4)	nyokuni 5)	diko
ilindi	ikaka	lindili	pabugele	nyambangele	mpa
—	momo	kwanda	koli	koli	koli
—	madi	djua	wali	wali	wali
mwana	mana	bianga	ningambi	ingambi	ningambi
—	kumu	kumu	mbea	bea	bea
—	ndzea	kwa	legi	legi	legi
—	ngandu	mongwá	godo	kódolo	kódolo
—	ndomba	—	—	(ngele)	—
(eysi)	esika	sika	nda	nda	nda
(motunbe)	kasika	mákukeke	nyo-da 7)	nyo-da 7)	nyo-da 7)
mbata	mbata	ndoge	mbata	mbata	mbata
—	gatu	koe	ngo	ngo	ngo
—	kafi	kavi	mbi	mbi	mbi

jambe. 6) ou : motu. 7) = bouche de la maison.

(Tribu) (Lieu)	Bangala Nouv.-Anvers	Bapoto Upoto	Bapoto Mbinga	Maginza Mûmbia	Maginza Liboko
Lance.	likongo	likongo	ikongo	likongo	(nama)
Bouclier. . . .	nguba	ngua	nguba	nguba	nguba
Tambour . . .	mbonda	libumba [1])	endumba	ndumba	mongungo
Couteau. . . .	mbeli	efeku	djende	emba	ibaka
Blanc.	motani	ntani	—	—	—
Noir	moyindu	ndjindu	—	—	—
Rouge	motani	ngola	—	—	—
Droit	bolomi [3])	elomi	—	—	emomi [4]
Gauche	lonso [3])	enso	—	—	muadi [5])
Bon	malamu	bolamo	bolamu	moyamu	epele
Mauvais. . . .	mabé	bobi	—	mobe	—
Peu	mokemoké	itoto	mokeke	mokeke	mokeke
Beaucoup . . .	mingi	losomo	biké	moyiki	bou
Tout	yonso	ba	abeo	basusu	basusu
Un.	moko	moko	omoti	emodji	omodji
Deux.	mibari	miwali	mibali	miba	mibali
Trois	misatu	misatu	miatu	misatu	misato
Quatre	miné	miné	miné	miné	miné
Cinq	mitano	mitanu	mitano	mitano	mitano
Six.	motoba	misámanu	nsámanu	nsámanu	misámanu
Sept	nsâmbu	nsâmbu	nsâmbu	nsâmbu	nsâmbu
Huit	muâmbi	monana	monana	monana	muâmbi
Neuf	dibua	libwa	dibua	dibua	dibua
Dix.	djumi	djumi	djomi	domi	botete
Je	ngai	nga	—	mbi	—
Tu.	yo	au	—	—	—
Il	ye	indi	—	—	—
Nous	biso	isu	—	—	—
Vous	bino	inu	—	—	—
Ils	bango	ifu	—	—	—
Aujourd'hui . .	lelo	utu-uku	—	fadefade	—
Demain. . . .	lobi	utu-a-loi	—	endindi	—
Oui.	ê [11])	è	—	n	—
Non	te	lako	—	(epeti)	pepe
Manger	lia [12])	le	lema	(pambie)	(motamuno)
Boire.	mela	mele	(msua)	—	anungio
Dormir	lala	tongo-ilo	ntukaki	asami	asamake
Tousser. . . .	tétuba	—	—	—	—
Rire	seka	seke	seka	seke	—
Pleurer. . . .	lela	lela	—	—	—
Chanter. . . .	emba	emba	ndjembu	eyembo	—
Danser	bina	ina	ngomo	ngomo	ngomo
S'en aller .	ke	ke	nke	ke	okéy
Venir.	ya	ya	ndue	dua	doui
Se lever. . . .	lóngula	sia	—	—	mimema

[1]) En outre : mongutu = tambour télégraphe, et d'autres expressions. [2]) mba = grand couteau, culin, du côté de l'homme. [5]) = féminin, du côté de la femme. [6]) Ou : okoi. [7]) = trois et trois, formé par le préfixe ku, ainsi : kulia, kumela kulala, etc. [13]) Ou : nku. [14]) Ou : bila. [15]) Ou : aliane

Maginza Bokapo	Mobali Monveda	Mondunga Mondunga	Mongwandi Bókula	Mongwandi Businga	Mongwandi Bógolo
dikongo	likongo	ngova	tu	to	to
nguba	nguba	nguba	vala	vala	vala
mungongo	mongungu	mongungu	mbonga	ngo	ngo
ngwa	ngua	sali	mba	mba [2])	mba
bope	mopu	(kele)	—	(vuni)	—
mowindo	mofindu	(pile)	—	(vukodjo)	—
—	mokwete	(bákwabe)	—	—	—
—	ebami [4])	kwandabe [4])	—	udju	—
—	na mazi [5])	djúabe [5])	—	gesi	—
—	bomu	mpame	djoni	nzokoni	nzoni
—	ebi	sisilime	sikoni	djikoni	sioni
—	bakeke	ituto	teyani	tendikini	tendi
bou	baikeo	egûgwa	konó	kutani	kutani
—	basusu	(buse)	kwe	kwedayi	(adji)
mots	omotsi	vime	ekoi [6])	ekoni	akoi
mibali	ibau	bine	ese	ese	ese
misatu	misatu	melele	etá	etá	atá
miné	miné	ivivi	ésio	ésio	ásio
mitano	mitane	kabi	ekó	ekó	ekó
misámanu	misámanu	ibébele	(emana)	mbetambeta [7])	mbetambeta [7])
nsâmbu	nsâmbu	vivibele [8])	(sambu)	mbesiombeta [8])	mbesiombeta [8])
muàmbi	monanai	vivivivi [9])	(mbesombésio) [9])	mbesiombésio [9])	mbesiombésio [9])
dibua	ibua	dibua	mbekombésio [10])	mbekombésio [10])	mbekombésio [10])
buétete	botete	akálabe	(sui)	sui	sui
—	ibai	be	—	(nyo)	—
—	(ve)	mo	—	(bijo)	—
—	(odo)	me	—	(mondondo)	—
—	—	nya	—	(ekwedai)	—
—	—	nu	—	(mbi)	—
—	—	lame	—	(ebá)	—
—	mokomoko	hada-kebu	—	—	—
—	puma	tepu	banda	kwanda	—
—	n	ê	â	(ê)	—
—	kaki	itshé	ipó	aka	—
ndia	ayakaú	sósole	bité	téngote	téngoyi
manga	nanungi	anyó	minyoyongo	(monyonyongo) [13])	nyongongu
lala	asami	lame	(milalango) [14])	molalango	lango
ketwa	eketuketu	baúkwale	kolo	kolo	—
(wio)	iseto	duage	nga	nga	nga
(mabie)	bio	(djoe)	—	—	—
(lambo)	emba	be	bia	mbea	mbea
gomo	nabue)	aya	wele	welli	dongodo
(mondo)	suake [15])	molika	no	nogwai	no
(mbea)	duau	ado	nga	nga	nga
mema	mema	holo	inonduso	londodju	indu

ndzama = petit couteau. 3) En outre : mobali = masculin, droit, mwazi = féminin, gauche. 4) = mas-
8) = quatre et trois. 9) = quatre et quatre. 10) = cinq et quatre. 11) Ou : chê. 12) L'infinitif est

(Tribu) (Lieu)	Bangala Nouv.-Anvers	Bapoto Upoto	Bapoto Mbinga	Maginza Múmbia	Maginza Liboko
Lever.	tómbula	emola	—	—	—
Laver.	súkula	susa	(komabuke)	—	adashuo
Balayer. . .	komba	ombo	ndjombi	—	—
Briser	buka	buka	nbuke	buke	nabuki
Tuer	buma	oma	—	—	—
Voler.	yiba	iba	(ntombi)	yibi	—
Acheter. . . .	sumba	sumba	ndumba	yike	—
Vendre	teka	ungisa	—	—	—
Payer.	kupesa mosolo 4)	fa 5)	—	—	—
Un couteau . .	—	efeku mpoko	—	—	ibaka dimodji
Deux couteaux.	—	ifeku iwali	—	—	mabaka mabaú
Beaucoup de couteaux . .	—	ifeku losomo	—	—	—
Une banane . .	—	likondo loko	—	—	—
Deux bananes .	—	makondo maali	—	—	—
Beaucoup de bananes. . .	—	makondo losomo	—	—	—

Formation du pluriel dans la langue mondunga.

Un homme	kwanda vime	Une femme	djua vime
Un bon homme	kwanda mpame	Une bonne femme	djua mpame
Deux hommes	kwende bine	Deux femmes	djue bine
Trois hommes	kwende bélele	Trois femmes	djue bélele
Quatre hommes	kwende ivivi	Quatre femmes	djue ivivi
Beaucoup d'hommes	kwende egúgwa	Beaucoup de femmes	djue egúgwa
Un enfant	bianga gime	Un grand village	mongwá djidjime
Deux enfants	dyeye bine	Deux villages	mongwé bine
Trois enfants	dyeye bélele		
Beaucoup d'enfants	dyeye egúgwa		

1) Ou : iboi. 2) Ou : kumbi. 3) Ou : songele. 4) = donner des richesses. 5) = donner. 6) Trois,

Maginza Bokapo	Mobali Monveda	Mondunga Mondunga	Mongwandi Bókula	Mongwandi Businga	Mongwandi Bógolo
(wa)	tomba	abe	—	nyondondu)	(nyakandu)
(mbola)	susi [1])	súsolo	botemo	mbotele	mbolemo
(sana)	embomu	aué	bensu	yogandu	yokondu
bobuka	bukema	akele	kombi	kongono	kongo [2])
—	(abominbai)	(akwingime)	obongo	sonwakeke	—
—	ibá	jile	nsi	ndji	nsi
—	asúmbio	ayevo	(gavo)	ngele [3])	ngele
—	(ayakeo)	ayevo	(evóngele)	(dzia)	—
—	(pambayo)	homé [5])	—	(helu ngengele)	—
—	ngua mótsio	sale vime	—	nzama koni	—
—	ngua ibá	sale ebine	—	nzama ese [6])	—
—	—	sale egûgwa	—	nzama kutani	—
—	—	póngole elime	—	fondo koni	—
—	—	póngose bisele	—	fondo ese [7])	—
—	—	póngose egûgwa	—	fondo kutani	—

Une banane	póngole elime	Un couteau	sale vime
Une bonne banane	póngole mpame	Un bon couteau	sale mpame
Une bonne banane	póngole elime mpame	Donne-moi un couteau	ahodye sali
Deux bananes	póngose bisele	Deux couteaux	sale ebine
Deux bonnes bananes	póngose bisele mpame	Donne-moi deux couteaux	ahodye sali ebine
Trois bananes	póngose bélele		
Beaucoup de bananes	póngose egûgwa		

quatre, cinq couteaux = nzama nta, nzama sio, nzama ekó. 7) Trois bananes = fondo etá.

APPENDICES.

I.

Explication des planches phototypiques.

Les phototypies annexées à cet ouvrage sont une reproduction fidèle des photographies que j'ai prises pendant mon voyage, d'autant plus que la retouche, avec les exceptions mentionnées plus loin, s'est bornée à l'enlèvement des taches. Parmi les photographies relatives au Bas-Congo et aux rives du Haut-Congo, les numéros 1-10, 13-14, 16-18, 20 et 32 furent pris pendant le trajet d'aller, en juillet et août, les autres, numéros 11, 12, 15, 19, 21-31, 33-35, au retour, en novembre.

Planche 0 (frontispice). Franz Thonner. L'auteur en costume de voyage. A l'arrière-plan, une case de Bókula, village des Mongwandi.

Planche 1. La factorerie hollandaise de Kisanga. Le bâtiment principal est bâti en planches européennes et renferme des magasins au rez-de-chaussée et des pièces d'habitation à l'étage supérieur. Le toit est blanchi à la chaux. Au premier plan, on voit le pont de débarquement, plus loin à droite, un vieux canon. Le talus de la rive est tout couvert de coquillages.

Planche 2. La route des caravanes près de Kimbongo. I. Brousse; sol sablonneux.

Planche 3. La route des caravanes près de Kimbongo. II. Au milieu de la gravure, un arbre nommé Mbumi (*Strychnos?*), portant des fruits.

Planche 4. Palmiers à huile sur la route des caravanes, près de Kimbongo. Au premier plan, de l'herbe brûlée; à droite, la route des caravanes. A l'arrière-plan, des palmiers à huile (*Elaeis guineensis* L.) d'âges différents; celui du milieu est le plus vieux.

Planche 5. La brousse près de Kimbongo. I. Au premier plan, de l'herbe brûlée une fois, dont les tiges les plus fortes sont restées debout.

Planche 6. La brousse près de Kimbongo. II. Vue des montagnes.

Planche 7. Vallée boisée et pont près de Kimbongo. A droite, la route des caravanes.

Planche 8. Un coin du village de Mayala, au sud de Léopoldville. I. Une des places qui composent le village. A droite, des bananiers ; à l'arrière-plan, des palmiers-élaïs et un baobab *(Adansonia digitata* L.). Le côté gauche de cette planche et de la suivante a été un peu retouché.

Planche 9. Un coin du village de Mayala, au sud de Léopoldville. II. Une autre partie du même village, comme sur la planche précédente.

Planche 10. Un porteur de la tribu des Bakongo. Indigène des environs de Tumba. L'arrière-plan est occupé par la cloison d'herbe d'une case d'abri sur la route des caravanes.

Planche 11. Léopoldville, partie occidentale (station). Au premier plan, un chemin bordé de plants d'ananas; en arrière, des bananiers, puis les maisons de la station de l'État; à gauche, la route conduisant à la côte. A l'arrière-plan, le Stanley-Pool. Cette vue a été prise dans la partie supérieure de la station.

Planche 12. Léopoldville, partie orientale (mission et village). Suite de la vue précédente. A gauche, encore quelques maisons appartenant à la station de l'État; au milieu, le village composé de huttes d'ouvriers; en arrière, la mission américaine.

Planche 13. Papayers à Léopoldville. *(Carica papaya* L.) A gauche, un arbre mâle en fleurs; à droite, un arbre femelle portant des fruits non mûrs; en avant, des ananas. A l'arrière-plan, des maisons en briques appartenant à la station.

Planche 14. Manguier à Léopoldville, pendant la saison sèche. *(Mangifera indica* L.) Pris à la fin de juillet, portant des fleurs et des fruits non mûrs. Sur le sol, des plantes d'ananas.

Planche 15. Manguier à Léopoldville, pendant la saison des pluies. Pris à la fin de novembre. Fruits presque mûrs. A côté, des maisons en bois et en pisé, appartenant à la station de l'État. A l'arrière-plan, le Stanley-Pool.

Planche 16. Le vapeur « Ville de Gand » près de Msuata. L'équipage est occupé à charger du bois.

Planche 17. Arbres croissant sur des rocs près de Msuata. Les racines des arbres étreignent le roc. Au premier plan, la rive sablonneuse du Congo. Les deux personnes assises sont le capitaine et un passager de la « Ville de Gand ».

Planche 18. Allée de papayers à Kwamouth. En avant, le chemin allant du débarcadère à la station, bordé d'ananas et de papayers.

Planche 19. Rive de la Sanga près de Bonga. Au premier plan, des arbres à coton *(Ceiba pentandra* Gaert.), en partie couverts de feuilles, en partie

effeuillés, mais portant des fruits en abondance. En arrière, quelques cases du village de Bonga.

Planche 20. Forêt des environs de Lukolela. Au milieu, des arbres à coton.

Planche 21. Indigènes d'Irebu-français sur la rive. Ce village se trouve près de Liranga sur la rive française. Les indigènes, dit-on, ont immigré des environs d'Irebu ; ils appartiendraient donc à la tribu des Babangi.

Planche 22. La factorerie belge d'Équateurville. Au premier plan, des arbres à pain (*Artocarpus incisa* Forst.); à l'arrière-plan, des palmiers élaïs avec des nids d'oiseaux sur les pointes des feuilles.

Planche 23. L'ancienne station d'Équateurville. En avant, de jeunes plants de caféiers; en arrière, au milieu, des maracoujas grimpantes (*Passiflora quadrangularis* L.).

Planche 24. Rive du Congo près d'Équateurville. Au premier plan, de jeunes plants de caféiers; près de la rive, quelques papayers ; à gauche, le bâtiment de l'ancienne station.

Planche 25. Safoutier dans les plantations d'Équateurville. (*Pachylobus saphu* Engl.) Portant des fruits à demi mûrs. A gauche, un manguier; à droite, un papayer et le bâtiment de l'ancienne station. En arrière, on aperçoit le Congo.

Planche 26. Manguier dans les plantations d'Équateurville. (*Mangifera indica* L.) Portant des fruits à demi mûrs. Au premier plan, jeunes plants de caféiers.

Planche 27. Case et indigènes de Wangata, près d'Équateurville. Le toit et les parois de la case sont en feuilles et en nervures de feuilles de palmier. Devant la case, quelques indigènes, dont deux sont assis sur des chaises; plus loin, une hotte tressée et une marmite. A l'arrière-plan, des bananiers.

Planche 28. Indigènes de Wangata. Ils sont habillés d'étoffe tissée rouge sombre et portent des couteaux à manche de bois dans une gaine suspendue à une lanière en peau; celui du milieu tient à la main un javelot.

Planche 29. La mission catholique de Nouvelle-Anvers. Côté sud. A droite, les deux missionnaires; au milieu, une partie de leurs élèves et un serviteur noir; à l'arrière-plan, sur la gauche, le village chrétien.

Planche 30. La mission catholique de Nouvelle-Anvers. Côté nord. La maison du milieu est le bâtiment principal de la mission, représenté de l'autre côté sur la gravure précédente.

Planche 31. Le village chrétien près de la mission de Nouvelle-Anvers. Village bâti pour les élèves adultes de la mission. Les huttes sont en pisé et recouvertes de feuilles de palmier.

Planche 32. Dans les plantations de Nouvelle-Anvers. Vue prise dans

la partie la plus ancienne de ces plantations. Au premier plan, des caféiers; en arrière, des papayers et des palmiers élaïs.

Planche 33. Femmes bangala de Nouvelle-Anvers. I. Deux jeunes filles du village de Makanza, situé entre la station et la mission. La petite jupe qu'elles portent est composée de fibres végétales multisériées. Les parois de la case sont faites de nervures (côtes) de feuilles de palmiers-raphia; le toit est recouvert de feuilles du même arbre.

Planche 34. Femmes bangala de Nouvelle-Anvers. II. Les mêmes que sur la planche précédente, vues de côté. On voit ici, outre le tatouage en forme de crête sur le front, le tatouage en forme de feuille près des oreilles.

Planche 35. Couteaux, collier et natte des Bangala et des Bapoto. De gauche à droite : 1° Glaive de parade et de justice des Bangala, de 55 centimètres de long, acheté à un indigène de Nouvelle-Anvers cent mitakos (dix francs). La poignée est en bois, garnie de clous jaunes et entourée plus haut de fil de métal. 2° Natte des Bapoto, de couleur jaune, tressée avec des fibres de feuilles de palmier. Ces nattes sont employées, dit-on, comme argent par les Bapoto et leurs voisins. 3° Collier des Bapoto, composé de morceaux de tiges de plantes, et porté par les femmes pendant la danse, à cause du cliquetis. 4° Sabre des Bapoto. La poignée en bois est entourée de cordons et de fil de métal. Le chef du village de Bokapo, situé au nord-est d'Upoto, en portait un tout à fait semblable. 5° Couteau des Bangala, en usage aussi chez leurs voisins. Le manche est en bois, entouré de bandes de métal dans sa partie supérieure. 6° Petit couteau de tatouage des Mondunga, tout en fer, acheté à un indigène de Mondunga, près de la station de Ngali. Les numéros 2 à 5 m'ont été gracieusement offerts par M. Druant, agent de l'S. A. B. à Mongo, près d'Upoto.

Planche 36. La station de Ngali. A l'arrière-plan de la place, l'habitation des deux blancs, devant laquelle est une allée de jeunes papayers; à côté, les magasins, et plus en avant, les huttes en pisé des ouvriers.

Planche 37. L'habitation des blancs à Ngali. Elle est bâtie principalement en tiges et côtes de feuilles de palmiers-raphia, et recouverte de feuillage, selon la coutume du pays. Sous la véranda on voit les deux blancs qui stationnaient à Ngali, quelques serviteurs noirs et une partie de mes bagages.

Planche 38. Cases du village de Mondunga. I. Ancienne partie du village. Le soubassement (socle) des cases est en argile, les parois sont en écorce, le toit est couvert de feuilles de scitaminées. A droite, un chien indigène.

Planche 39. Cases du village de Mondunga. II. Nouvelle partie du village. La case en avant a des parois en planches et en poutres (troncs d'arbres taillés).

Planche 40. Indigène de Mondunga. I. Son pagne est en étoffe d'écorce. L'arrière-plan est occupé par le mur en faux-bambous (pétioles de palmiers) du bâtiment principal de la station de Ngali.

Planche 41. Indigène de Mondunga. II. Le même que sur la planche précédente, vu de côté.

Planche 42. Défrichement près de Ngali. La forêt au sud de la station. Au premier plan, où elle a été éclaircie pour faire place à des plantations de café et de cacao, on voit des plantes de manioc. Les arbres épars ont la forme qui prédomine dans la grande forêt de l'Afrique centrale : troncs élancés et larges cimes.

Planche 43. Gongo, village des Maginza. Une partie de la rue principale du village, avec ses cases, les unes ouvertes de tous côtés, les autres closes. Ces dernières ont pour la plupart des parois en feuillage. Les toits sont recouverts de feuilles de palmiers et de scitaminées. Il y a presque toujours un soubassement peu élevé en terre argileuse. Ce village est à un jour de marche au sud de Monveda.

Planche 44. La station de Monveda. L'habitation des blancs, bâtie en pisé et recouverte de feuilles de palmier. A gauche, mes malles et mon papier à herboriser. A l'arrière-plan, la palissade.

Planche 45. Etebe, village des Mobali. En partie voilé par la fumée. En avant, sur la rive gauche de la Dua, à l'embarcadère de la station de Monveda, on voit trois souches d'arbres ; sur l'autre rive, le village bâti sur pilotis avec ses cases rectangulaires et ses tréteaux coniques pour la conservation du maïs.

Planche 46. Indigènes mobali des environs de Monveda. Ils portent un pagne en étoffe d'écorce couleur d'amadou (brun rougeâtre), retenu par une étroite ceinture. La retouche fait paraître cette étoffe plus claire qu'elle ne l'est en réalité. L'un des hommes porte encore un autre morceau d'étoffe ceignant le milieu du corps. Deux d'entre eux sont coiffés d'un bonnet de peau, le troisième porte des plumes dans les cheveux. L'arrière-plan est occupé par une maison en pisé de la station de Monveda.

Planche 47. La station de Businga. Au premier plan, un champ de patates douces (*Ipomœa Batatas* Lam.); en arrière, du bois préparé pour le steamer ; plus loin, trois bâtiments appartenant à la station et contenant des magasins et des habitations de soldats. A l'arrière-plan, une bande étroite de forêt qui sépare la station de Businga du village du même nom. Sur le premier arbre à gauche, au haut du tronc, un bouquet de fougères épiphytiques. Les tentes des blancs ne sont pas visibles sur la gravure ; elles sont situées plus sur le devant, au bord du fleuve.

Planche 48. La Mongala près de Businga. A droite, quelques constructions appartenant à la station.

Planche 49. Indigènes mongwandi de Businga. I. Celui de droite a bougé devant l'objectif ; c'est pourquoi quelques parties de son visage paraissent doubles. Il porte, outre le pagne en écorce, une peau attachée sur le dos.

Planche 50. Indigènes mongwandi de Businga. II. Ceux de la planche

précédente, vus de côté. Le vêtement de l'homme de droite, aussi loin qu'il est visible derrière son bras — c'est sans doute l'extrémité supérieure du pagne repliée — était confus sur la photographie, et fut complété par la retouche, d'une manière assez malheureuse. Aussi l'arrière-plan de cette gravure et de la précédente a-t-il été couvert.

Planche 51. Indigènes et fétiches du village de Mbanza. A l'arrière-plan, une case à plan ovale, avec des parois d'écorce et un toit en croupe (à quatre pans), recouvert en feuillage. Contre un poteau en avant de cette case est appuyée une petite figure de bois. A droite, une petite hutte-fétiche, — probablement un autel des génies tutélaires ou des morts, — près de laquelle sont plantés des euphorbes en forme de cactus et d'autres végétaux d'aspect particulier. Au premier plan, assis sur des troncs d'arbres, des indigènes du village, appartenant à la tribu des Banza. Le premier homme à droite tient un paquet de verges pour chasser les mouches; le troisième, dont le visage est effacé parce qu'il a bougé pendant la pose, porte un sac en peau; le premier à gauche, des épis de maïs.

Planche 52. Tombeau au village de Mbanza. Une partie de la rue du village. Beaucoup de souches d'arbres; une case avec un toit conique recouvert de feuillage; à droite, un monticule en argile, entouré d'une clôture de piquets et recouvert d'écorce, probablement un tombeau.

Planche 53. Evamkoyo, village des Banza. La plupart des cases ont un toit d'herbe hémisphérique (en forme de dôme). Devant les cases, deux foyers recouverts d'un toit sur lequel sont placés des marmites et quelques ustensiles : à gauche, un mortier en bois à piler les grains de maïs; à droite, une nasse; vers le milieu, un lit.

Planche 54. Petite case à fétiche au village d'Evamkoyo. Une partie de la rue du village. Au premier plan, une espèce de maisonnette avec deux tréteaux servant probablement d'autels des génies tutélaires ou des morts; en arrière, deux cases d'habitation à plan ovale avec des parois d'écorce et un toit en croupe recouvert de feuillage; à l'arrière-plan, la forêt vierge.

Planche 55. Places-fétiches au village d'Evamkoyo. Deux autres places-fétiches (autels ou tombeaux) au bord de la même rue que celle de la gravure précédente. A droite, un coin de case.

Planche 56. Champ de sésame et femme près d'Evamkoyo. Une clairière. Au premier plan, du sésame; en arrière, du maïs et des bananiers. Le vêtement de la femme, venue du village voisin et appartenant probablement à la tribu des Banza, se réduit à un morceau de feuille de scitaminée plié et maintenu sur le devant par une mince liane. Ses cheveux sont rasés en partie et tressés avec des perles.

Planche 57. Bógolo, village des Banza. Plusieurs cases d'habitation à parois d'écorce et à toit de feuillage de forme conique, et plusieurs huttes

de réunion ouvertes sur les côtés, avec un toit à pignon, couvert de feuillage ; à droite, une hutte (ou hangar) semblable, encore inachevée; à gauche, une case à toit d'herbe en forme de dôme; devant celle-ci, un sac faisant partie de mes bagages et un feu. Au milieu de la rue, un figuier (*Ficus* ?), un papayer (*Carica papaya* L.) et un arbre à pain (*Artocarpus incisa* Forst.). A l'arrière-plan, une partie de la palissade, bananiers et forêt.

Planche 58. Cases du village de Bógolo. Elles ont des parois en écorce et des toits soit coniques, soit en croupe (à quatre pans), recouverts de feuillage. Devant les cases, quelques paniers; à gauche, un mortier en bois pour piler les grains de maïs. Au premier plan, appuyé sur un tronc de bananier, un indigène vêtu d'un pagne en étoffe d'écorce et coiffé d'un chapeau européen en feutre.

Planche 59. Cases et mobilier des indigènes de Bógolo. Au premier plan, deux pierres formant foyer avec une troisième non visible sur la gravure, parce qu'elle était déjà en partie détruite. Sur ce foyer, une marmite; à côté, trois tabourets en bois et un lit en nervures de feuilles de palmier, auquel sont adossés un pilon à broyer le maïs et un traversin (appui-nuque) en bois. En arrière, des cases du même genre que celles du numéro précédent, ombragées par des bananiers et par la forêt.

Planche 60. Places-fétiches du village de Bógolo. Au milieu du premier plan, un tréteau élevé, sur lequel croît une fougère à larges feuilles, apparemment une « oreille d'éléphant » (*Platycerium stemmaria* Desv.). Devant ce tréteau ou autel, un os d'animal : un fragment de crâne de buffle, à ce qu'il paraît. Tout près, une petite hutte, probablement chapelle à fétiche, et quelques bananiers portant de jeunes fruits. En arrière, deux cases, à l'intérieur et à l'extérieur desquelles les porteurs et les soldats noirs qui m'accompagnaient avaient déposé leurs bagages et leurs provisions de bananes, pendant qu'ils s'y reposaient. A gauche, la palissade du village.

Planche 61. Indigènes banza de Bógolo. I. Ils sont vêtus d'un pagne en étoffe d'écorce de couleur brune, maintenu par une liane entourant plusieurs fois les hanches. Ils portent aux bras du fil de laiton ; autour du cou, des perles et des cauris. L'un d'eux porte en surplus un bracelet à pendants de bois; il tient à la main un chasse-mouches en verges, marque distinctive des hommes libres. Un autre s'est paré d'un chapeau européen. Tous ont le lobe des oreilles percé et très dilaté, notamment celui du milieu.

Planche 62. Indigènes banza de Bógolo. II. Les mêmes que sur la gravure précédente, vus de côté. Sur cette planche, l'arrière-plan a été couvert et le vêtement légèrement retouché.

Planche 63. Le poste de Bógolo. Maison en pisé à toit en feuilles de palmier. Elle avait été construite quelque temps avant mon voyage, mais bientôt abandonnée.

Planche 64. La rivière Likame, près de Bógolo. Directement au-dessous du poste. Au premier plan, des troncs d'arbres abattus.

Planche 65. Fourré de forêt, près de Bógolo. Un vieux tronc au milieu d'un sous-bois touffu.

Planche 66. Entrée d'un village banza, près de Bógolo. L'entrée est fermée par un tronc d'arbre cavé par le feu, suspendu à la palissade et qui peut être mû au moyen d'une barre placée à terre.

Planche 67. Un coin de village banza, près de Bógolo. I. Quelques cases de formes différentes, couvertes de feuillage. Beaucoup de souches d'arbres; sur l'une d'elles, un pot. Au premier plan à gauche, des plantes de *Colocasia*.

Planche 68. Un coin de village banza, près de Bógolo. II. Se joint au côté gauche de la gravure précédente.

Planche 69. Bókula, village des Mongwandi. La plupart des huttes sont à plan sphérique, ont des parois en écorce et portent un toit conique, recouvert de feuillage. Devant plusieurs de ces habitations se trouve une hutte de réunion, servant aussi de cuisine, bâtie à plan carré, avec un toit à pignon, et ouverte tout autour. Au milieu de la large rue du village, on voit plusieurs souches d'arbres à demi brûlés, trois piquets très rapprochés qui représentent peut-être un fétiche, et un tambour fait d'un tronc d'arbre creusé.

Planche 70. Une rue du village de Bókula. I. Partie d'une rue qui est parallèle à la rue principale représentée sur la planche précédente et n'en est séparée que par quelques buissons. A gauche, un feu, près duquel on voit un lit renversé. A droite, près d'une vieille souche d'arbre, un enfant qui tient un arc.

Planche 71. Une rue du village de Bókula. II. Fait suite au côté gauche de la gravure précédente. A l'arrière-plan, une hutte bâtie sur un nid de termites. Devant celui-ci, un mortier fait d'un morceau de tronc d'arbre creusé. Devant la seconde case de droite, un fétiche consistant en plusieurs piquets liés ensemble. A gauche, une hutte de réunion avec des indigènes.

Planche 72. Une case de réunion du village de Bókula. Elle a un soubassement en argile peu élevé, et est recouverte de feuillage. Des trois hommes debout, celui du milieu, vêtu d'étoffe d'écorce, est Mongwandi ; les deux autres sont Bangala ; l'un ouvrier, l'autre soldat de l'État du Congo. Le premier homme à droite est aussi un ouvrier de la station. A gauche, un tambour en bois et, à l'arrière-plan, le toit conique d'une case voisine. A droite, en avant, la caisse de mon appareil photographique.

Planche 73. Hommes mongwandi de Bókula. I. Ils portent des pagnes en étoffe d'écorce et des colliers en fragments de tiges de végétaux. L'homme de gauche a les traits presque européens; le visage de l'autre est tout à fait confus parce qu'il a bougé.

Planche 74. Hommes mongwandi de Bókula. II. Le plus vieux à droite,

probablement le chef du village, a les traits plus fins et le type nègre moins accentué, ce qui est fréquent chez les Mongwandi. Il est tatoué à la manière des hommes âgés de cette tribu; ses bras sont richement ornés de fil de laiton. Le plus jeune, à gauche, a un type plus grossier et le tatouage des jeunes Mongwandi. Tous deux sont vêtus d'étoffe d'écorce.

Planche 75. Femmes mongwandi de Bókula. I. Leur unique vêtement est un morceau de feuille de scitaminée; chez la plus âgée, il est retenu par une liane; chez la plus jeune, qui est très richement tatouée, par une corde en fibres de palmier tressées. Toutes les deux portent du fil de laiton aux bras et aux jambes, des perles au cou et de riches parures dans les cheveux.

Planche 76. Femmes mongwandi de Bókula. II. Les mêmes que sur la planche précédente, vues de côté. L'une d'elles est indistincte, parce qu'elle a bougé.

Planche 77. Une case du village de Múmbia. Les parois de la case sont formées d'une charpente en branches d'arbre et en nervures de feuilles de palmier, doublée de feuillage; le toit est recouvert de feuilles de scitaminées. A la porte sont assis une femme et un enfant; devant la case, un ouvrier de l'État du Congo, appartenant à une tribu étrangère. Devant la porte, une natte commencée; à gauche, en avant, un tas d'herbe destiné probablement à la préparation du sel.

Planche 78. Indigènes de Múmbia. La case est bâtie de la même façon que celle de la planche précédente, seulement les nervures de feuilles de palmier formant les parois sont plus près les unes des autres, et la porte n'est pas faite de nervures de palmier, mais de deux morceaux d'écorce liés ensemble. Devant la case sont assis plusieurs hommes avec des garçons; deux petites filles sont debout. Les habitants de ce village appartiennent à la tribu des Maginza.

Planche 79. Un coin du village de Mbinga. Le village consiste en une rangée de places, donnant sur le fleuve et analogues à la place représentée sur la planche. Les parois des cases sont en nervures de feuilles de palmier; le toit est recouvert de feuilles. Au premier plan de la gravure, on voit un feu (trois bûches), une chaise de bois, de la forme en usage chez les Bangala et les Bapoto, plusieurs enfants et deux femmes, dont l'une en courte jupe de fibres, l'autre portant seulement un cordon.

Planche 80. Chef indigène de Mbinga. Assis sur un tabouret indigène. Il porte un bonnet de peau, des colliers en perles et des anneaux de laiton aux bras et aux jambes. Sa face est abondamment tatouée, selon l'usage de cette région. A droite, un pliant européen et la véranda de la station.

Planche 81. Femmes indigènes de Mbinga. Deux des femmes du chef. Elles ont pour tout vêtement une mince ceinture qui entoure les hanches et qui consiste chez l'une en une double corde perlée, chez l'autre en un cordon tordu, se terminant sur le devant en un petit appendice effilé. Elles portent aussi de

nombreux colliers en perles et des bracelets de laiton. Les cheveux de l'une sont arrangés en deux grands bourrelets à la manière des Bapoto. A l'arrière-plan, à droite, un jeune garçon; à gauche, une troisième femme vêtue d'une courte jupe en fibres.

Planche 82. Cases du village d'Akula. Elles ont une étroite véranda close par une planche. Les parois consistent en nervures (côtes) de feuilles de palmier-raphia; le toit est recouvert de feuilles de cet arbre. Sur la place, devant les cases, un tas d'herbe, vraisemblablement destiné à la préparation du sel. Derrière les cases se dresse la palissade.

Planche 83. Boucliers des Mongwandi. Ce sont deux boucliers vus du côté extérieur et du côté intérieur. Tous deux sont en jonc (rotan?) tressé avec une forte nervure de feuille de palmier ou une tige de rotan en bordure, et ornés extérieurement d'un dessin noir. L'un est muni d'une plaque en fer bombée se terminant par une pointe. Ils sont renforcés à l'intérieur par une pièce de bois placée au milieu et garnie de cordes entrecroisées. Une peau qui fut primitivement poilue, mais qui, rongée par les teignes, avait perdu presque tous ses poils, est cousue en travers. On y voit aussi une poignée en bois et une corde par laquelle ils peuvent suspendre le bouclier à l'épaule. La hauteur du plus grand bouclier est de 131 centimètres et sa plus grande largeur de 41 centimètres. J'ai acheté ce bouclier à un indigène de Bókula, et l'autre, avec la plaque en fer, au chef de la station de Monveda.

Planche 84. Lances des Mongwandi et des Mobali. Au milieu, une lance de parade des Mongwandi, 178 centimètres de long, toute en fer. A côté, les lances dont les Mongwandi et les Mobali se servent à la guerre. Elles ont des fers larges ou très longs et étroits avec des hampes en bois enjolivées de sculptures et entourées de fil de métal. Au bord, des harpons de chasse, dans lesquels la pointe de fer et la hampe en bois ne sont unies que par un lien tressé, enroulé autour de la hampe. Ces armes proviennent des environs de Monveda et de Bókula et je les ai acquises des chefs de ces stations.

Planche 85. Couteaux des Mongwandi. De gauche à droite : 1° Un couteau tout en fer, d'une forme très commune au Congo; la poignée est entourée de fil de laiton. 2° Un couteau dans sa gaine avec divers accessoires attachés à une courroie par des cordes. Il a une forme semblable à celle du précédent; son manche est également entouré de fil de laiton. La gaine et la courroie sont en cuir. Les accessoires consistent en une peau de singe et en deux tuyaux de bois en partie creusés, dont l'un est recouvert de peau de serpent, l'autre de peau de sanglier; leur usage m'est inconnu. 3° Au milieu de la planche, un glaive dans son fourreau, long de 60 centimètres et ressemblant aux deux couteaux précédents. La poignée est garnie de peau et de fil de laiton; au-dessous se trouve une plaque en laiton. Le fourreau en cuir est également entouré de fil de laiton. 4° Un coutelas recourbé avec des ornements gravés sur la lame; la poignée est recouverte de peau

de serpent et d'une peau poilue. 5° Un couteau de jet, de la forme la plus répandue dans le bassin de la Mongala; son manche est couvert de cordons tressés. Je l'obtins d'un indigène de Bókula; les autres couteaux, des chefs des stations de Monveda et de Bókula, des environs desquelles ils proviennent.

Planche 86. Monnaie de fer, couteaux de jet, collier et fétiches des Banza. Au bord de la gravure, la monnaie de fer en usage à Likimi et vraisemblablement aussi chez les Banza, au nord de cette station. A côté, deux couteaux de jet de formes différentes. Celui de gauche a presque la même forme que le numéro 5 de la planche précédente. Le manche de cette arme est également garni de cordons; celui de l'autre est recouvert de cuir. Tous les deux sont enjolivés d'ornements gravés. A côté, vers le milieu, on voit deux figures en bois du village de Mbanza, dont l'une représente un homme et l'autre un oiseau. La première est haute de 27 centimètres. Au milieu de la planche, un collier de fer formé d'un grand nombre d'anneaux entrelacés. J'acquis les fétiches des indigènes de Mbanza; les autres objets, des chefs des stations de Likimi et de Bókula.

II.

Notice sur la carte itinéraire.

Par Max Moisel.

Jusqu'en 1894, la carte du Dr Oscar Baumann (Karte des mittleren Kongo. Auf Grundlage der Originalskizzen der œsterreichischen Kongo-Expedition aufgenommen von Dr Oscar Baumann, mit Benutzung der vorhandenen Quellen entworfen und gezeichnet von Paul Langhans, 1 : 400,000, 3 Bl., Mitteilungen der k. k. geographischen Gesellschaft in Wien 1888-90), était fondamentale pour le tracé du Congo moyen.

Par suite des observations astronomiques du commandant Delporte (Mouvement géographique, 1894, n° 5) et des levés du capitaine Martini qui se rapportent à la partie du fleuve entre Bangala et Yambinga (Mouv. géogr., 1895, n° 25, p. 316), le tracé du Congo a subi de tels changements sur la plus nouvelle carte de Wauters (L'Ubangi moyen, la Mongala et le Rubi, dressée au 2,000,000e par A. J. Wauters, Mouv. géogr., 1896, n° 21), qu'on n'y reconnaît guère les croquis de Baumann, qui cependant, comme le dit Wauters lui-même (Mouv. géogr., 1896, p. 256, et 1895, p. 316), étaient fondamentaux aussi pour cette carte.

Les données de Thonner, concernant les distances Umangi-Upoto, Upoto-Mongo, Mongo-Kumba, Kumba-Mukàngana (embouchure de la Moka), Mukàngana-Ndobo, Ndobo-Ebonda, Ebonda-Bumba et Bumba-Yambinga, s'accordent d'une manière satisfaisante avec la carte de Baumann, autant que les lieux indiqués par les deux voyageurs peuvent s'identifier, mais non avec la carte de Wauters. Cela prouve que cette carte, pour ce qui regarde le territoire en question, est inexacte et manquée en grande partie. Par conséquent, il était nécessaire d'en revenir au levé de Baumann, pour la carte qui nous occupe, en tenant compte des observations astronomiques de Delporte et des données de Thonner relatives aux distances.

La Mongala fut explorée pour la première fois, mais sur quelques kilomètres seulement, en 1884 par Grenfell (Proceedings of the Royal Geogr. Society, October 1886) [1]. Deux ans plus tard, le lieutenant Baert la remonta jusqu'au

---

[1] L'embouchure de la Mongala semble déjà avoir été entrevue par Stanley, le 25 décembre 1883. Il la désigne sous le nom de Rivière Ubika. Le premier blanc qui l'ait explorée est le capitaine Hanssens qui la remonta vers la fin du mois de mai 1884 jusqu'au village de Mobeka, situé alors sur la rive gauche à 10 km. en amont du confluent. Il mentionne déjà le nom de Mongala (ou Ngala). Six mois après, le révérend Grenfell explora ce fleuve sur un parcours d'environ 40 kilomètres. Th.

village de Mongwandi (Bokapo), où la Dua et l'Ebola s'unissent pour former la Mongala proprement dite (Mouv. géogr., 1887, n° 8, p. 31, et n° 10, p. 43).

En 1890, Hodister explora en quatre voyages la Mongala et ses grandes branches supérieures. Sur ses croquis repose la première reproduction générale du bassin de la Mongala tout entier. (Nouvelle carte de la région au nord du Congo, donnant le cours de l'Oubangi, de la Makoua, du Mbomou, du Roubi et de la Mongala, d'après les récentes explorations de MM. Van Gèle, Roget, Le Marinel et Hodister, dressée par A.-J. Wauters, mars 1891, Mouv. géogr., 1891, n° 5. Texte concernant cette carte : Mouv. géogr., 1890, n° 25.)

Le dernier levé de la Mongala inférieure a été fait en 1892 par le capitaine Schagerstrœm; il fait suite à son itinéraire par terre de Banzyville à Bucanda (Mouv. géogr., 1894, n° 4, carte provisoire, et J. Du Fief, Carte de l'Etat Indépendant du Congo, dressée d'après les itinéraires originaux des agents de l'État et d'autres voyageurs. Echelle 1 : 2,000,000.) Une des sources de la Dua et le cours supérieur de l'Ebola furent explorés en 1893 par Lothaire. (Carte de J. Du Fief.) Quelques itinéraires plus qu'incomplets provenant d'agents de l'État du Congo et qui sont rapportés sur les cartes de Wauters (1896) et de J. Du Fief méritent à peine une mention.

Tous ces « levés » de la Mongala s'accordent si mal entre eux, que les tracés des différentes parties du fleuve et de ses affluents sont à peine semblables; aussi le petit nombre d'endroits qui se trouvent sur tous ces croquis se distinguent-ils par l'hétérogénéité de leurs positions. Que l'on y compare seulement les positions de Businga et de Likimi. Wauters (carte de 1896) et Thonner sont en contradiction formelle au sujet du cours de la Dua supérieure. Hodister écrit dans le Mouvement géographique de 1890, n° 25, p. 103, que la navigabilité de la Dua finit près des pools Ngwaza et Ababouba. D'après Thonner, c'est l'élargissement du fleuve près de Mugende qui forme la limite de la navigabilité. Cet élargissement du fleuve serait ainsi identique au pool Ngwaza, de Hodister; par conséquent la section du fleuve située entre le pool Ababouba et le village de Gendet (Mugende), indiquée sur la carte de Wauters, devrait être supprimée.

Toutes les cartes de Wauters et celle de Du Fief ont ce défaut que le relief du sol n'y est pas figuré.

Au milieu des travaux cartographiques exécutés jusqu'à présent dans cette partie de l'État du Congo, les levés de Franz Thonner se distinguent par le soin spécial qui y a été apporté. Ils ont été construits à l'échelle de 1 : 60,000 environ et se rapportent aux parcours suivants :

1° Ngali-station — Ngali-village — Bobi — Mukangana — Ndobo — Ebonda, 31 août — 11 septembre 1896.

2° Mongo — Ngali (station) — Monveda, 16 — 24 septembre 1896.

3° Le parcours en pirogue : Monveda — Mugende, 27 septembre — 7 octo-

bre 1896. Le levé de ce parcours fut fait un peu moins soigneusement que les autres, c'est-à-dire que les lectures de la boussole se succédaient à de plus longs intervalles que pendant la marche à travers le pays.

4° L'excursion Businga — Bógolo, 19 octobre 1896.

Pendant le parcours en pirogue sur le Congo entre Ebonda, Ndobo, Likassa, Kumba et Mongo, les 11 et 12 septembre, et en descendant la Mongala jusqu'à Bangala (Nouvelle-Anvers), du 8 octobre au 2 novembre 1896, les durées du trajet ont seules été notées. Mais, en tenant compte de ces durées exactes, le voyageur a pu constater que, sur les cartes de Wauters et sur celle de Du Fief, les noms inscrits ont été le plus souvent placés à faux.

Après que le cours du Congo eut été tracé, l'itinéraire de Mongo à Monveda fut d'abord rapporté sur la carte, d'après les azimuts et les longueurs de la construction originale, en tenant compte de la déclinaison de 10° 1/2 ouest. (Delporte, Mouv. géogr., 1894, p. 20.) La position de Monveda obtenue de cette manière, s'accorde assez bien avec celle de la carte de Wauters de 1896 quant à la longitude géographique, tandis qu'en latitude elle en diffère de treize minutes entières (Monveda 2° 42′ de latitude nord chez Wauters, 2° 55′ chez Thonner). De la même manière, les azimuts et les longueurs du parcours de Monveda à Mugende ont été extraits de la construction originale. L'ensemble des azimuts et des longueurs du tracé original des routes Ngali (station) — Mukángana, Mukángana — Ndobo et Ndobo — Ebonda est bien d'accord avec la position de Ndobo et d'Ebonda, fixée par le tracé du cours du Congo mentionné plus haut, ce qui prouve que la position de ces deux endroits y a été assez justement arrêtée.

Liste des plantes récoltées.

Les plantes que j'ai recueillies pendant mon voyage sur le haut Congo et dans le bassin de la Mongala ont été étudiées par MM. É. De Wildeman et Th. Durand, à Bruxelles, qui publieront sur cette collection un travail spécial sous le titre de « Plantae Thonnerianae Congolenses ».

La liste suivante indique les noms de ces plantes, à l'exception de quelques-unes qui ne sont pas encore déterminées. Les noms des espèces et des variétés nouvelles pour la science sont imprimés en italique.

N°	Date	Lieu	Nom latin	Famille
1	25 août	Bopoto	Phyllanthus capillaris Sch. et Thonn.	Euphorbiacées.
2	»	»	Mallotus oppositifolius Müll.-Arg.	Euphorbiacées.
3	»	»	Asystasia gangetica T. Andr.	Acanthacées.
4	»	»	Mallotus oppositifolius Müll.-Arg.	Euphorbiacées.
5	»	»	Coinochlamys congolana Gilg	Loganiacées.
6	»	»	Triumfetta rhomboidea Jacq.	Tiliacées.
7	»	»	Gloriosa virescens Lindl.	Liliacées.
8	»	»	Trema guineensis Schum.	Ulmacées.
9	»	»	Dioscorea *Thonneri* De Wild. et Th. Dur.	Dioscoreacées.
10	»	»	Desmodium lasiocarpum DC.	Légumineuses.
11	»	»	Polypodium phymatodes L.	Polypodiacées.
12	26 août	Mondunga	Listrostachys Challuana Rchb. f.	Orchidacées.
13	»	»	—	—
14	27 août	»	Alchornea floribunda Müll.-Arg.	Euphorbiacées.
15	»	»	Palisota thyrsiflora Benth.	Commélinacées.
16	»	»	Commelina nudiflora L.	Commélinacées.
17	»	»	Geophila *renaris* De Wild. et Th. Dur.	Rubiacées.
18	»	»	Vitis producta Afzel.	Vitacées
19	»	»	Bertiera *Thonneri* De Wild. et Th. Dur.	Rubiacées.
20	28 août	»	Ouratea *laxiflora* De Wild. et Th. Dur.	Ochnacées
21	»	»	Guyonia *intermedia* Cogn.	Melastomatacées.

N°	Date	Lieu	Nom latin	Famille
22	28 août	Mondunga	Commelina condensata C. B. Clarke	Commélinacées.
23	»	»	Bufforestia imperforata C. B. Clarke	Commélinacées.
24	»	»	Impatiens *Thonneri* De Wild. et Th. Dur.	Balsaminacées.
25	»	»	Oldenlandia lancifolia (Schweinf.) K. Schum.	Rubiacées.
26	»	»	Dinophora *Thonneri* Cogn.	Mélastomatacées.
27	»	»	Ancilema beninense Kunth	Commélinacées.
28	»	»	Geophila obvallata Hiern	Rubiacées.
29	»	»	Urera *Thonneri* De Wild. et Th Dur.	Urticacées.
30	»	»	Asplenium sinuatum Desv.	Polypodiacées.
31	»	»	Nephrolepis acuta Presl	Polypodiacées.
32	31 août	Ngali	Crossandra guineensis Nees	Acanthacées.
33	»	»	Phytolacca abyssinica, var. *macrophylla* De Wild. et Th. Dur.	Phytolaccacées.
34	2 sept.	Bobi	Thunbergia *Thonneri* De Wild. et Th. Dur.	Acanthacées.
35	»	»	Mussaenda stenocarpa, var. *latifolia* De Wild. et Th. Dur.	Rubiacées.
36	»	»	Aspilia latifolia Oliv. et Hiern	Composées.
37	»	»	Harveya *Thonneri* De Wild. et Th. Dur.	Scrophulariacées.
38	»	»	Lankesteria Barteri Hook.	Acanthacées.
39	»	»	Enhydra fluctuans Lour.	Composées.
40	»	»	Impatiens bicolor Hook. f.	Balsaminacées.
41	»	»	Ludwigia prostrata Roxb.	Onagracées.
42	»	»	Momordica charantia, var. abbreviata Ser.	Cucurbitacées.
43	»	»	Tragia tenuifolia Benth.	Euphorbiacées.
44	»	»	Uragoga *Thonneri* De Wild. et Th. Dur.	Rubiacées.
45	»	»	Dorstenia scaphigera Bur.	Moracées.
46	»	»	Cyathogyne viridis Müll.-Arg.	Euphorbiacées.
47	»	»	Heisteria parvifolia Sm.	Olacacées.
48	»	»	Scaphopetalum *Thonneri* De Wild. et Th. Dur.	Sterculiacées.
49	»	»	Dorstenia psilurus Engl.	Moracées.
50	»	»	Nephrodium subquinquefidum Hook.	Polypodiacées.
51	»	»	Adiantum tetraphyllum Willd.	Polypodiacées.
52	3 sept.	»	Commelina condensata C. B. Clarke	Commélinacées.
53	»	»	Torenia parviflora Hamilt.	Scrophulariacées.
54	»	»	Selaginella scandens Spreng.	Sélaginellacées.
55	»	»	Thonningia sanguinea Vahl	Balanophoracées.
56	»	»	Diodia breviseta Benth.	Rubiacées.
57	»	»	Boerhaavia ascendens Willd.	Nyctaginacées.
58	5 sept.	Bokapo	Rourea adiantoides Gilg	Connaracées.
59	»	»	Mussaenda elegans Schum.	Rubiacées.
60	»	»	Spathodea nilotica Seem.	Bignoniacées.
61	»	»	—	—
62	»	»	Dicranolepis *Thonneri* De Wild. et Th Dur.	Thymélacacées.
63	7 sept.	Boyangi	Vigna gracilis Hook. f.	Légumineuses.
64	»	»	Rourea adiantoides Gilg	Connaracées.
65	»	»	Triumfetta rhomboidea Jacq.	Tiliacées.
66	»	»	Diodia breviseta Benth.	Rubiacées.
67	»	»	—	—
68	»	»	Desmodium lasiocarpum DC.	Légumineuses.
69	»	»	—	—
70	»	Mukangana	Corchorus olitorius L.	Tiliacées.

N°	Date	Lieu	Nom latin	Famille
71	9 sept.	Bokumbi	Heinsia pulchella K. Schum.	Rubiacées.
72	»	»	Ancilema sinicum Lindl.	Commélinacées.
73	10 sept.	Yangula	Pseudarthria Hookeri Wight et Arn.	Légumineuses.
74	»	Bombati	Buchnerodendron speciosum Gürke	Flacourtiacées.
75	»	»	Strophantus Preussii Engl. et Pax	Apocynacées.
76	»	Yabosumba	Daemia extensa R. Br.	Asclépiadacées.
77	11 sept.	»	Panicum indutum Steud.	Graminées.
78	»	»	Panicum brizanthum, var. *polystachyum* De Wild. et Th. Dur.	Graminées.
79	»	»	Commelina aspera Benth.	Commélinacées.
80	»	»	Cassia mimosoides L.	Légumineuses.
81	»	»	Indigofera astragalina DC.	Légumineuses.
82	»	»	Panicum diagonale, var. *hirsutum* De Wild. et Th. Dur.	Graminées.
83	»	Mondumba	Desmodium tenuiflorum M. Micheli	Légumineuses.
84	»	»	Panicum sulcatum Aubl.	Graminées.
85	»	Molanga	—	—
86	»	»	—	—
87	»	»	Andropogon familiaris Steud.	Graminées.
88	16 sept.	Mongo	Oncoba Welwitschii Oliv.	Flacourtiacées.
89	»	»	Rhynchosia Mannii Bak.	Légumineuses.
90	»	»	Salacia *congolensis* De Wild. et Th. Dur.	Hippocratéacées.
91	»	»	Cacoucia paniculata Laws.	Combrétacées.
92	»	Kanya	Thonningia sanguinea Vahl	Balanophoracées
93	20 sept.	Mondunga	Listrostachys *Thonneriana* Kränzl.	Orchidacées.
94	»	»	Crossandra guineensis Nees	Acanthacées.
95	»	»	Pycnocoma *Thonneri* Pax	Euphorbiacées.
96	21 sept.	Bolombo	Solanum *symphyostemon* De Wild. et Th. Dur.	Solanacées.
97	»	»	Pseuderanthemum Ludovicianum Lindau	Acanthacées.
98	»	Liboko	Talinum cuneifolium Willd.	Portulacacées.
99	22 sept.	»	Asplenium emarginatum P. de Beauv.	Polypodiacées.
100	»	»	—	—
101	»	»	—	—
102	23 sept.	Mondjerenge	Quassia africana Baill.	Simarubacées.
103	»	Gongo	Portulaca quadrifida L.	Portulacacées.
104	24 sept.	Masanga	Monodora *Thonneri* De Wild. et Th. Dur.	Anonacées.
105	»	Monveda	Eulophia guineensis Lindl.	Orchidacées.
106	20 oct.	Bogolo	Monodora *Thonneri* De Wild. et Th. Dur.	Anonacées.
107	»	»	Ixora odorata Hook. f.	Rubiacées.
108	»	»	Vitis Smithiana Bak.	Vitacées.
109	»	»	Tabernaemontana *Thonneri* Th. Dur. et De Wild.	Apocynacées
110	21 oct.	»	Nelsonia brunelloides (Lam.) O. Ktze	Acanthacées.
111	»	Evamkoyo	Asteracantha *Lindaviana* De Wild. et Th. Dur.	Acanthacées.
112	22 oct.	»	Asteracantha *Lindaviana* De Wild. et Th. Dur.	Acanthacées
113	»	»	Celosia argentea L.	Amarantacées.
114	»	»	Gynura crepidioides Benth.	Composées.
115	»	»	Sesamum indicum L.	Pédaliacées.
116	»	Mbanza	Sesamum *mombanzense* et *Thonneri* De Wild. et Th Dur.	Pédaliacées.
117	»	»	Amarantus paniculatus L.	Amarantacées.
118	»	»	Mohlana latifolia Moq.	Phytolaccacées.
119	»	»	Mucuna pruriens DC.	Légumineuses.
120	»	»	Lantana salviifolia Jacq.	Verbénacées.

INDEX.

Abeilles, **42**, 63.
Abumonbasi, station abandonnée sur l'Ebola, 69.
Adansonia, v. Baobab.
Agriculture, v. Plantations.
A. H. V., v. Nieuwe Afrikaansche Handels- Vennootschap.
Akula, poste de soldats et village près de Mbinga, **60**, 63, 67, 78, 80, 101, pl. 82.
Alimentation des blancs, 5, 8, 11, 12, 15, **34**, 35, 51, 54, 55, 58, 59.
Alimentation des indigènes, 8, **25**, 27, 31, 37, 41, **45**, 59, 62, 65, 68.
Altitudes, 21, 22, 28, 40, **73 80**.
Ananas (*Ananas sativus* Lindl.), broméliacée, 7, 23, 93, pl. 11, 13, 14, 18.
Animaux domestiques, 1, 5, 12, 15, **24**, 31, 34, **42**, 45, 47, 51, 58, **63**, 95, pl. 38,
Animaux sauvages, v. Faune.
Anthropologie, v. Caractères physiques.
Anthropométrie, 20, 43, 66, **82-84**.
Anthropophagie, 31, 45, 50, 52, 53, 55, 64, 67.
Antilopes, 30, 42.
Arabes, v. Mahométans et Matambatambo.
Arachide (pistache de terre, *Arachis hypogaea* L.) légumineuse, 8, 23.
Arbre à caoutchouc, v. Ireh.
Arbre à coton (fromager, *Ceiba pentandra* Gaertn.), malvacée-bombacacée, 93, pl. 19, 20.
Arbre à pain (*Artocarpus incisa* Forst.), urticacée-moracée, 17, 94, 98, pl. 22, 57.
Armes des indigènes, 14, 34, **44**, 51, 65, **66**, **68**, 94, 95, 99, 101, 102, pl. 27, 28, 35, 70, 83-86.
Articles d'échange, 5, 12, **25**, **47**, 59, **69**, 73, 95, 102, pl. 35, 86.
Artocarpus, v. Arbre à pain.
Asande, peuplade de l'Uelle, 68.
Autels, v. Fétiches.
Babangi (Bobangi, Bayanzi), tribu du Haut-Congo, **11**, 12, 15, 18, 19, 24, 25, 62, 65, 94, pl. 21.
Baert, lieutenant, 103.
Bagages enlevés par les indigènes, 53, 55.
Bakongo, peuplade du Bas-Congo, **7**, **8**, 24, 25, 82, 84, 93, pl. 8-10.
Baloio, v. Mweya.
Balolo (Mongo), tribu du Haut-Congo, 25, 68.
Balsamines (*Impatiens* L.), géraniacées-balsaminacées, 41, 107.
Bambou (faux-bambou), v. Palmier-bambou.
Banana, station du Bas-Congo, **1**, 2, 3, 74.
Bananiers (*Musa* L.), scitaminées-musacées, 3, 8, 15, 16, 19, **23**, 25, 28, 31, 34, 37, 42, 45, 54, 55, 56, 57, 60, 62, 65, 68, 93, 94, 97, 98, pl. 8, 11, 12, 21, 27, 51-60.
Bangala, station, v. Nouvelle-Anvers.
Bangala, tribu du Haut-Congo, 8, 16, 17, **18**, **19**, 20, 24, 25, 27, 60, 62, 63, 65, 68, 84-90, 95, 99, 100, pl. 33-35, 72.
Bantu (bantoues, Langues), 31, 85.
Banza, tribu de la Mongala, 48, 56-59, 63, **67**, **68**, 85, 97-99, 102, pl. 51-62, 66-68, 86.
Baobab (*Adansonia digitata* L.), malvacée-bombacacée, **3**, 8, 93, pl. 8.
Bapoto (Bopoto), tribu du Haut-Congo, 19, **20**, 24, 25, 36, 46, 59, 60, 63-65, 83, 84, 85-90, 95, 100, 101, pl. 35, 79-81.
Barbadine, v. Maracouja.
Bateaux, v. Pirogues et Vapeurs.
Bateke, peuplade de la région du Stanley-Pool, 24, 25.
Baumann (Dr O.), voyageur autrichien, 103.
Bayanzi, v. Babangi.
Benett, agent de l'État, 21, 32.
Berghe-Sainte-Marie, mission près de Kwamouth, 10.
Bétail, v. Animaux domestiques.
Binga, v. Mbinga.
Blancs, 2, **26**, 27, 32, 46, 49, 56, 69, 92, 93, 95, pl. 0, 17, 36, 37.
Blancs, relations avec les indigènes, 26, **27**, 31, 35, **46**, 52, 56, 57, 58, **69**.
Bobi, groupe de villages à l'est de Ngali, **34**, 35, 76, 104, 107.
Bógolo, poste abandonné et village près de Businga, 56, **58**, 69, 78, 85-91, 97-99, 105, 108, pl. 57-68.
Boissons des blancs, 25, **26**, 69, v. Eau.
Boissons des indigènes, 8, **25**, 31, 45.
Bokanga, poste de soldats et village sur la Mongala inférieure, 60, 63.
Bokapo, poste de soldats et village à l'est de Ngali, **34**, 35, 40, 43, 46, 76, 83, 85-91, 95, 107.

Bokapo, station abandonnée et village près de Businga, 62, 69, 104.
Bókula, station et village sur la Mongala, **58**, 59, 62, 64, 69, 78, 85-91, 92, 99-102, pl. 69-76.
Bokumbi, village près de Ndobo, 35, 108.
Bókutu, village à l'est de Ngali, **34**, 35, 76,
Bolobo, station et village sur le haut Congo, 10, **11**, 12, 13, 22, 23, 74, 80.
Bolobo, camp militaire, en amont de la station du même nom, 12, 74.
Bolombo, groupe de villages au nord de Ngali, **37**, 78, 108.
Bolombo, poste de soldats en aval de Nouvelle-Anvers, 17, 76.
Bolongo, tribu des environs de Ngali, 31.
Boma, capitale de l'Etat du Congo, **2-4**, 5, 61, 74, 80, 82.
Bombati, village près de Ndobo, 35, 108.
Bonga (Bunga), factoreries et village sur la Sanga, **12**, 80, 93, pl. 19.
Bongo, tribu de l'Ubangi, 68.
Bongomela, poste de soldats et village sur la Mongala inférieure, **60**, 63, 80.
Bopoto, v. Upoto.
Boyangi, groupe de villages au nord de Ngali, 37.
Boyangi, poste de soldats et village à l'ouest de Ndobo, **35**, 76, 107.
Brachycéphalie, v. Anthropométrie.
Brancaer, agent de l'Etat, 59.
Brazzaville, station française sur le Stanley-Pool, 9, 74.
Broussailles, 17, 21, 28, 30, 34, 35, 38, **41**, 52, 56, 58, 62, 68.
Brousse, v. Terres herbeuses.
Budja, factoreries et village en aval d'Upoto, 19, 20, 76.
Bumba, station sur le haut Congo, 23, 36, 42, 103.
Bunga, v. Bonga.
Businga, station et village sur la Mongala, 48, **55**, **56**, 57, 58, 62, 63, 64, 66, 69, 78, 83, 85-91, 96, 97, 104, 105, pl. 47-50.
Busukapo, tribu de la Mongala, 68.
Bwaka, tribu de l'Ubangi, 68.
Bwanga, village au nord de Ngali, 37.
Cacaoyers (*Theobroma* L.), sterculiacées, 17, 23, 30.
Caféiers (*Coffea* L.), rubiacées, 8, 13, 16, 17, 23, 30, 94, 95, pl. 23-26, 32.
Camps d'instruction, 8, 9, 20, **27**.
Canal en amont du Stanley-Pool, 10.
Cancrelats, 35, 42.
Canne à sucre (*Saccharum officinarum* L.), graminée, 23, 25, 30, 31, 34, 42, 45.
Canne d'Inde (*Canna indica* L.), scitaminée-cannacée, 6.
Caoutchouc, 15, 25, 35, **46**, **56**, 57, 69.
Caoutchouc (Arbre à), v. Ireh.
Caoutchouc (Lianes à), v. Lianes à caoutchouc.
Capsicum, v. Poivre de Cayenne.
Caractère moral des indigènes, 8, 45, 50, 64, 67.
Caractères physiques des indigènes, 7, 14, 18, 20, **24**, **43**, 63, 64, **66**, 67, 82-84, 99, 100, pl. 10, 21, 27, 28, 33, 34, 38, 40, 41, 46, 49-51, 56, 58, 61, 62, 72-81.
Carica, v. Papayer.
Cartes, 103-105.
Cases des indigènes, 8, 11, 13, 15, 19, 20, **25**, 28, 30, 33, 36-38, **44**, 48, 50, 51, 56-60, **63-67**, 92-101, pl. 0, 8, 9, 12, 21, 27, 33, 34, 38, 39, 43, 45, 51-54, 57-60, 67-72, 77-79, 82.
Cases d'étape sur la route des caravanes, 5, 93.
Cases rondes, 56-58, 65, **66**, **67**, 97-99, pl. 0, 52, 53, 57-59, 67-72.
Cauris (coquillages), 50, 66, 69, 98, pl. 61.
Ceiba, v. Arbre à coton.
Champignons, 41.
Chasse, 31, 32, 45, 67, 101.
Chats, 43.
Chefs indigènes, 10, 25, 32, 34, 35, **45**, 50, 51, 52, 95, 100, pl. 80.
Chemin de fer, 2, **4**, 26, 61.
Chevaux, 24.
Chèvres, v. Animaux domestiques.
Chiens, v. Animaux domestiques.
Chikwangue (pain de manioc), 8, **25**, 31, 34, 37, 51, 54, 55, 60.
Chiques (puces pénétrantes), **24**, **42**.
Christiaens, agent de l'État, 35.
Circoncision, 31.
Citronnier (*Citrus medica* L.), rutacée, 23.
Citrus, v. Citronnier et oranger.
Climat, 1, 4, 8, 10, 18, **21**, 22, 30, **39**, 48, **61**, **73-82**.
Cocotier (*Cocos nucifera* L.), palmier, 1.
Coffea, v. Caféiers.
Coiffure des indigènes, 7, 11, 14, 18, 20, 24, **43**, 50, **64**, 66, 96, 97, 100, pl. 10, 28, 33, 34, 40, 41, 46, 49-51, 56, 61, 62, 72-81.
Colatier (*Colla Ballayi* Cornu), sterculiacée, 30.
Coléoptères, v. Insectes.
Colocase (*Colocasia antiquorum* Schott), aroidée, 34, 42, 99, pl. 67.
Commerce, 1, 2, 5, 9, 11, 15, 19, **25**, 35, 44, **46**, **47**, 65, **69**.
Conditions sanitaires, 1, 4, 8, **20**, 22, **26**, 30, 48, 61, **69**.
Coquilhatville, station sur le haut Congo, **13**, 14, 15, 76.
Costumes des indigènes, 2, 7, 11, 14, 18, 20, **24**, 27, **43**, 60, 63, 64, **66**, 94-101, pl. 21, 27, 28, 33, 34, 38, 40, 41, 46, 49-51, 56, 58, 61, 62, 72-81.
Couteaux de jet, v. Armes.

Crabes, 1.
Cyperus, v. Papyrus.
Danses des indigènes, 3, 31, 95.
Delporte, commandant, 73, 103, 105.
Densité de la population, 4, 6, 10, 11, 16, 19, 26, **45**, **68**.
Dia, village en amont du Stanley-Pool, 74.
Dioscorea, v. Ignames.
Disposition des villages et des cases, 8, 11, 15, 19, 20, 28, 30, 33-37, **44**, 50, 56-60, 64, **65**, **66**, 68, 93, 96, 100, pl. 8, 9, 38, 43, 45, 53, 54, 57-60, 67-71, 79, 82.
Dobo, v. Ndobo.
Domestiques des blancs, 2, 4, 8, **27**, 94, 95, pl. 29, 37.
Domestiques (mes trois), **4**, 5, 8, 33, 49, 52-55.
Druant, agent de l'S. A. B., 36, 95.
Dua, branche supérieure de la Mongala, 38, 40, 45, 46, 48-51, 53, 55, **62**, 64, 65, 67, 69, 96, 104, pl. 45.
Du Fief, J., secrétaire de la Société royale belge de géographie, 104, 105
Dundusana, village sur la haute Dua, 51.
Eau blanche, v. Ebola.
Eau des rivières et des sources, 1, 8, 15, 17, 21, 26, 30, 48, 62, 69.
Eau noire, v. Dua.
Ebola, branche supérieure de la Mongala, 55, **62**, 67, 104.
Ebonda, poste de soldats et village près de Bumba, 23, **36**, 42, 76, 103-105.
Elaeis, v. Palmier à huile.
Eléphants, **42**, 54, 63.
Elombo, tribu de la région au nord d'Upoto, 46.
Embanza, v. Mbanza.
Enfants, 17, 20, 26, 31, 32, 33, 43, 99, 100, pl. 38, 70, 78, 79, 81.
Entrées des villages, 45, 56, 68, 99, pl. 66.
Epiphytes, 37, **41**, 50.
Equateurville, factorerie sur le haut Congo, **13**, 15, 17, 80, 94, pl. 22-28.
Equipement de voyage, 71-73.
Esclaves, 32, 45, 67.
Etebe, village près de Monveda, 48, 96, pl. 45.
Etoffe d'écorce, **34**, 43, 64, 66, 95-100, pl. 40, 41, 46, 49-51, 61, 62, 72-74.
Euphorbes (*Euphorbia* L.), euphorbiacées, 57, 97, pl. 51.
Evamkoyo, village près de Businga, **56**, 78, 97, 108, pl. 53-56.
Factoreries, v. Sociétés.
Faune, 1, 8, 13, 15, **23**, **24**, 29, 30, 35, **42**, 44, 48, 51, 54, **63**, 94, 95, pl. 22, 38.
Femmes, 3, 8, 11, 14, 19, 20, 25, 26, 27, 31, 33, 35, 37, 43, 60, 63, 64, 66, 95, 97, 100, pl. 33, 34, 56, 75-79, 81.
Fétiches et places-fétiches, 32, 45, 56, **57**, 58, 67, 97-99, 102, pl. 51, 54, 55, 60, 69, 71, 86.
Fil de laiton, v. Mitako.
Forfeitt (Mr. et Mrs.), missionnaires, 20
Fortifications des indigènes, 34, 35, **45**, 50, **56**, 58, 64, 98, 99, 101, pl. 57, 60, 66, 82.
Fougères, 22, 37, 41, 42, 49, 62, 96, 98, 106, 107, 108, pl. 47, 60.
Fourmis, v. Insectes.
Fromager, v. Arbre à coton.
Funa, case d'étape près de Léopoldville, 80.
Gali, v. Ngali.
Gardènes (*Gardenia* Ell.), rubiacées, 7.
Gendet (Gende), v. Mugende.
Góbila, chef indigène de Msuata, 10.
Gongo, case d'étape près de Luvituku, 74.
Gongo (Gondji), village près de Monveda, **38**, 78, 96, 108, pl. 43.
Gongohute, station sur l'Ebola, 52, 69.
Góngolo, village près de Kisantu, 80.
Grenfell, missionnaire, 103.
Grunderbeek (Van), agent de l'État, 48, 49, 52, 68.
Gundi (Gundji), village sur la Dua inférieure, 78.
Habitations, v. Cases des indigènes et Maisons des blancs.
Hangars, v. Huttes de réunion.
Hanssens, capitaine, 103,
Hennebert, agent de l'Etat, 31, 32, 84.
Herbes, v. Terres herbeuses.
Hodister, agent de l'S. A. B., 50, 51, 68, 104.
Huttes de réunion, **44**, 58, 65, 66, 98, 99, pl. 43, 57, 60, 67, 69-72.
Hygiène, 26, v. Conditions sanitaires.
Ibumba, v. Libumba.
Ignames (*Dioscorea* L.), dioscoreacées, 8, 34, 42.
Ikunungu, village près de l'embouchure de la Mongala, 19.
Impatiens, v. Balsamines.
Industrie des indigènes, 25, 44, 57, 65, 68, v. Armes, Mobilier, Sel.
Inkissi, affluent du Bas-Congo, 6, 22, 23.
Insectes, 8, 13, **23**, 29, 30, 35, **42**, 44, 48, 51, **63**.
Instruments de musique, 57.
Ipomœa, v. Liserons et Patate.
Irebu, station sur le haut Congo, **13**, 76, 80.
Irebu-français, village près de Liranga, 94, pl. 21.
Ireh (arbre à caoutchouc, *Kickxia africana* Benth.), apocynacée, 30, 56.
Irengi, factorerie en aval d'Upoto, 20.
Itimbiri (Rubi), affluent du haut Congo, 20, 25, 50, 68.
Kanya, village près d'Upoto, **29**, 31, 108.
Kassai, affluent du Congo, 10-12, 25, 56.
Kickxia, v. Ireh.
Kimbongo, case d'étape près de Tampa, 74, 80, 92, 93, pl. 2-7.
Kimbubu, station dans le Bas-Congo, 74, 80.

Kimpoko, factorerie et village sur le Stanley-Pool, 74.
Kingo, case d'étape près de Luvituku, 74.
Kinshassa, station sur le Stanley-Pool, **8**, 9, 80.
Kintamo, v. Léopoldville.
Kisanga, factorerie dans le Bas-Congo, **1**, 74, 92, pl. 4.
Kisantu, mission dans le Bas-Congo, 61.
Kobongo, case d'étape près de Kimbubu, 74.
Kumba (Kombo), village près d'Upoto, 36, 40, 103, 105.
Kwamouth, station sur le Congo, **10**, 11, 12, 74, 93, pl. 18.
Landolphia, v. Lianes à caoutchouc.
Langues des indigènes, 15, 17, 19, 20, 24, **25**, 27, 31, 43, **45**, 46, 57-60, 63-65, **67**, 68, **84-91**.
Lefini, affluent du Congo, 74.
Léopoldville, station sur le Stanley-Pool, **8**, 9, 61, 74, 80, 93, pl. 11-15.
Lézards, 42.
Lianes, 6, 28, 29, 30, 40, **41**, 49, 55.
Lianes à caoutchouc (*Landolphia* Pal. de Beauv.), apocynacées, 30, **41**, 54, 56.
Libeswa, chef indigène de Ligunda, 50.
Liboko, groupe de villages au nord de Ngali, **37**, 38, 39, 78, 85-90, 108.
Liboko, villages sur la Dua, en amont de Monveda, 50, 78.
Libongo, place du marché sur la haute Dua, **50**, 54 78.
Libumba, village sur la haute Dua, **51**, 54, 78.
Lieux d'aisance, 34, 45.
Ligunda, poste de soldats abandonné et village près de Monveda, 50, 78.
Likame, affluent de la Mongala, **55**, 56, 58, 62, 99, pl. 64.
Likassa (Linkassa), village en amont d'Upoto, 36, 105.
Likimi, station et village sur la Mongala, **59**, 64, 69, 78, 102, 104.
Linguistique, v. Langues des indigènes.
Lisala, poste de soldats et village près d'Upoto, 28.
Liserons *Ipomœa* L.), convolvulacées, 6, 19.
Lisha, village en amont du Stanley-Pool, 74.
Lopori, affluent du Lulongo, 21.
Lothaire, lieutenant, 104.
Lukolela, station sur le haut Congo, **12**, 14, 15, 16, 74, 80, 94, pl. 20.
Lulongo, affluent du haut Congo, mission et village à son embouchure, 15, 76, 80.
Lusengo, poste de soldats et village près de Nouvelle-Anvers, 80.
Luvituku, station dans le Bas-Congo, 6, 74.
Maginza, tribu de la Mongala, 31, 37, 38, **43-46**, 50, 58 60, 63, **64**, 65, 66, 67, 68, 83, 84, 85-90, 96, 100, pl. 39, 43, 77, 78.
Mahométans, 50, 68.
Maïs (*Zea Mays* L.), graminée, 8, 16, 17, 23, 25, 30, 31, 34, 37, 42, 45, 56, 62, 65, 68, 97, pl. 51, 56.
Maïs (Séchoirs pour le), **37**, 48, 58, **65**, 96, pl. 45.
Maison hollandaise, v. Nieuwe Afrikaansche Handels-Vennootschap.
Maisons des blancs, 1, 2, 5, 12, 15, 17, 20, **26**, **30**, 35, 48, 58, 59, 92-96, 98, pl. 1, 11-15, 22-25, 29, 30, 36, 37, 44, 63.
Maistre, voyageur français, 68.
Makanza (Mankanza), village près de Nouvelle-Anvers, v. Nouvelle-Anvers.
Maladies, v. Conditions sanitaires.
Manguier (*Mangifera indica* L.), anacardiacée, **4**, 8, 23, 93, 94, pl. 14, 15, 25, 26.
Manioc (*Manihot* Adans.), euphorbiacées, 8, 11, **23**, 25, 27, 28, 30, 31, 34, 37, 41, 42, 45, 52, 62, 65, 96, pl 42.
Maracouja (barbadine, *Passiflora quadrangularis* L.), passiflorée, 12, 15, 94, pl. 23.
Marchés, **8**, 21, 31, 50, 54.
Martini, capitaine, 103.
Masanga, village près de Monveda, 38, 108.
Matadi, station dans le Bas-Congo, **4**, 61, 74, 80.
Matambatambo (Matamatambo, Tamatam), esclavagistes arabes de Zanzibar, 50.
Mateba, île du Bas-Congo, 1.
Maveta, case d'étape près de Tumba, 74.
Mayala, case d'étape et village près de Léopoldville, 74, 93, pl 8, 9.
Mbanza (Mombanza, Embanza), village près de Businga, **56**, 97, 102, 108, pl. 51, 52.
Mbinga (Binga), station et village sur la Mongala, **59**, 60, 62, 63, 69, 78, 85-90, 100, pl. 79-81.
Mbumi, arbre (*Strychnos* L., loganiacée), 92, pl. 3.
Mesures des hauteurs, v. Altitudes.
Mesures du corps, v. Anthropométrie.
Miel, 42.
Migrations, 68.
Missions catholiques, 2, 9, 10, **17**, 26, 94, pl. 29-31.
Missions protestantes, 2, 8, 10-14, 16, **20**, 26, 93, pl. 12.
Mitako, morceau de fil de laiton servant de monnaie, 12, **26**, 47.
Mobali, tribu de la Mongala, 25, 46, 48, 50, 51, 55, 59, 60, 63, **64**, **65**, 66, 67, 68, 85-91, 96, 101, pl. 45, 46, 84.
Mobataka, village en amont de Bolobo, 74.
Mobeka, village à l'embouchure de la Mongala, 19, 60, 61, 73, 76, 103.
Mobilier et ustensiles des indigènes, 15, **44**, 55, 57, 94, 95, 97-100, pl. 27, 35, 53, 58, 59, 61, 69-71, 77, 79, 80.
Mogwandi, v. Mongwandi.
Moka (Mondomba), affluent du haut Congo, 35
Molama, village près de Ngali, 31.
Molanga, village près de Ndobo, 36, 108.
Mombanza, v. Mbanza.

Mombilo, village abandonné près de Ngali, 29.
Mondjerengi (Monkerenke), groupe de villages près de Monveda, **38**, 78, 108.
Mondomba, rivière, v. Moka.
Mondumba, village près de Ndobo, 36, 108.
Mondumba, village sur la haute Dua, **50**, 51, 78.
Mondunga, tribu des environs de Ngali, **31**, 32, 36, 43 46, 63, 68, 85-91, 95, 96, pl. 35, 38, 40, 41.
Mondunga, village près de Ngali, **30-33**, 85-91, 95, 96, 106-108, pl. 38-41.
Mongala (Mongalla), affluent du haut Congo, 19, 25, 38, 40, 42, 45, 46, 48-60, **61**, 62-69, 96, 103-105, 106, pl. 48.
Mongende, v. Mugende.
Mongo, factorerie et village près d'Upoto, **21**, 28, 36, 76, 78, 95, 103-105, 108.
Mongo, tribu, v. Balolo.
Mongwandi (Mogwandi), tribu de la Mongala, 51, 56-58, 60, 63 65, **66**, **67**, 68, 83, 84, 85-91, 92, 96, 97, 99-102, pl. 0, 49, 50, 69-76, 83-85.
Monnaie, v. Articles d'échange.
Monsembi (Munsembi), mission en aval de Nouvelle-Anvers, 16, 76.
Monveda, station sur la Dua, 38, 45, **48**, 49, 50, 52, 55, 62, 67, 69, 78, 85-91, 96, 101, 102, 104, 105, pl. 44-46.
Motima, affluent de la Mongala, 34, **37**, **40**, 62.
Mótulu, village près de Monveda, 38.
Mouches, v. Insectes.
Mousses, 41.
Moustiques, v. Insectes.
Moya, tribu du Haut-Congo, **46**, 63, 83, 85, v. Maginza.
Msuata, village près de Kwamouth, 10, 74, 80, 93, pl. 16, 17.
Mugende (Mongende), village sur la haute Dua, **51**, 52, 53, 78, 104, 105.
Mukamba, village près de Monveda, 38.
Mukángana, poste de soldats et village près de Ndobo, **35**, 76, 103-105, 107.
Múmbia, station et village sur la Mongala, **59**, 62, 64, 69, 78, 85-90, 100, pl. 77, 78.
Musa, v. Bananiers.
Mussendes (*Mussaenda* L.), rubiacées, 6.
Mweya (Baloio), village sur la haute Dua, 51, 78.
Navigabilité des rivières, 35, 37, 40, 51, 58, 62.
Ndobo, station et village sur le haut Congo, 23, 32, **35**, 36, 40, 42, 45, 76, 103-105.
Nébulosité, 21, 22, 39, 48, 61, 73, 77-81.
Nénuphars (Nymphéacées), 19, 50.
Ngali, station dans le Haut-Congo, 21, 28, **29**, 30, 32, 33, 36, 38, 42, 43, 45, 46, 76, 78, 85, 95, 96, 104, 105, 106-108, pl. 36-42.
Ngali, village près de la station du même nom, 30, 31, **33**, 76, 104, 107.
Ngende (Ngendet), v. Mugende.
Ngombe, tribus du Haut-Congo, 46, 63, v. Maginza.
Ngombe, village près d'Irebu, 76.
Nicotiana, v. Tabac.
Nieuwe Afrikaansche Handels-Vennootschap (A.H.V.), 1, 4, 8, 9, 12, 20, 92, pl. 1.
Noki, factorerie et village près de Matadi, 4.
Noki, village près de Tumba, 80.
Nordheim (Van), agent de l'A.H.V., 20.
Nouvelle-Anvers, station sur le haut Congo, 9, **17**, **18**, 19, 20, 24, 31, 61, 73, 76, 80, 85-90, 94, 95, 105, pl. 29-35.
Nsonabata, case d'étape près de Kimbubu, 74, 80.
Numération des indigènes, 31, 67, **85**, 88, 89.
Observations météorologiques, 73-82.
Oiseaux, 24, 29, 42, 63, 94.
Oiseaux (Nids d'), 94, pl. 22.
Opolo, village près de Monveda, 38.
Oranger (*Citrus Aurantium* L.), rutacée, 23.
Orchidées, 6, 22, 41, 50, 61, 106, 108.
Oryza, v. Riz.
Pachylobus, v. Safoutier.
Palme (Huile de), 1, 43.
Palme (Noix de), 65.
Palme (Vin de), v. Boissons des indigènes.
Palmier à huile (palmier élaïs, *Elaeis guineensis* Jacqu.), 11, 16, **34**, 36, 38, 40, **42**, 45, 60, 92-95, pl. 4, 5, 8, 9, 22, 29, 30, 32, 43.
Palmier à vin et palmier-bambou (*Raphia* Pal. de Beauv.), 25, 30, 34, **37**, **40**, 45, 49, 50, 62, 65, 95, 101.
Palmier-cocotier, v. Cocotier.
Palmier (Feuilles de), v. Cases des indigènes.
Palmiers en éventail (rondiers, *Borassus* L. et *Hyphaene* Gaertn.), 1, 4, 11, 60.
Palmiers rotangs (palmiers-lianes, *Oncocalamus* Wendl. et Mann, *Ancistrophyllum* Hook. et *Eremospatha* Wendl. et Mann), 41.
Papayer (*Carica Papaya* L.), passiflorée-caricacée, 16, 23, 93-95, 98, pl. 13, 18, 24, 25, 32, 36, 37, 57
Papillons, v. Insectes.
Papyrus (*Cyperus papyrus* L.), cypéracée, 11.
Parure des indigènes, 11, 14, **44**, 50, 58, **66**, 95, 98-102, pl. 33-35, 49-51, 61, 62, 73-81, 86.
Passiflora, v. Maracouja.
Patate douce (*Ipomoea Batatas* Lam.), convolvulacée, 8, 23, 96, pl. 47.
Paza, case d'étape près de Kimbubu, 74.
Perroquets, 42, 63.
Pirogues, 49, 65.
Pistache de terre, v. Arachide.
Pistie (*Pistia Stratiotes* L.), aroidée, 19.
Plantations des blancs, 3, 8, 12, 13, 17, 18, **23**, 29, 35, 48, 94, 95, pl. 11-15, 18, 23-26, 32, 47.

Plantations des indigènes, 15, 16, 19, **23**, 28, 30, 34-38, 41, **42**, 45, 56, 59, 60, **62**, 65, 68, 97, pl. 42, 56.
Plantes, espèces récoltées, 106-108.
Plantes, familles caractéristiques, 3, 19, 22, 41, 42, 50.
Plantes, genres caractéristiques, 3, 6, 7, 11, 19, 23, 30, 34, 35, 37, 40, 41, 42, 50, 62.
Pluie, v. Climat.
Poivre de Cayenne (*Capsicum* L.), solanacées, 8.
Ponts, 50, 54, 93, pl. 7.
Pool Ababuba, élargissement de la haute Dua, 104.
Pool Ngwaza, élargissement de la haute Dua, 51, 104.
Porteurs, **4**, 7, 8, **31**, 33-36, **37**, 52, 56, 61, 93, 98, pl. 10.
Postes de blancs, v. Stations.
Postes de soldats (noirs), 16, 17, **27**, 35, 50, 60.
Poules, v. Alimentation des blancs et Animaux domestiques.
Pression atmosphérique, 73, 77-81.
Prononciation des noms indigènes, 84.
Quinine, 27.
Raphia, v. Palmier à vin et palmier-bambou.
Rapides, 8, 22, 58.
Riz (*Oryza sativa* L.), graminée, 30.
Route des caravanes (Tumba-Léopoldville), **4-8**, 23, 26, 61, 93, 93, pl. 2-11.
Rubi, v. Itimbiri.
Ruki, affluent du haut Congo, 13.
S. A. B., v. Société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo.
Saccharum, v. Canne à sucre.
Safoutier (*Pachylobus Saphu* Engl.), burseracée, 94, pl. 25.
Saisons, 3, 6, 18, **21**, **22**, **39**, **61**, 62.
San Antonio, port de mer, 1, 61, 82.
Sanga, affluent du haut Congo, 12, 24, 28, 93, pl. 19.
Savanes, v. Terres herbeuses.
S. C. A., v. Société anversoise du commerce au Congo.
Schagerstroem, capitaine, 104.
Scitaminées, 6, 22, **29**, 38, **41**, 42, 44, 56, 59, 62, 95, 96, 97, 100, pl. 38, 77, 78, v. Bananiers.
Sel, 47, 50, 59, 64, **65**, 100, 101.
Sélaginelle grimpante (*Selaginella scandens* Spring.), sélaginellacée, 42.
Serpents, 24, 42.
Sésame (*Sesamum indicum* L.), pédalinée, 56, **63**, 68, 97, pl. 56.
Smith, Kenred, missionnaire, 20, 84.
Société anonyme belge pour le commerce du Haut-Congo (S. A. B.), 8, 12, 13, 14, 17, 20, 21, 36, 94, pl. 22.
Société anversoise du commerce au Congo (S. C. A.), 46, 69.
Société hollandaise, v. Nieuwe Afrikaansche Handels-Vennootschap.
Sol (Nature du), 1, 4, 6, 8, 17, **22**, 30, 36, **40**, 55, **62**, 92, 93.
Soldats, 3, 16, 19, **27**, 30, 33, 35, 46, **49**, 52, 56, 69, 96, 98, 99, pl. 60, 72.
Spathodea, v. Tulipier.
Stanley, H. M., 10, 103.
Stanley-Pool, **8**, 22, 23, 80, 93, pl. 11, 12.
Stations de l'État, 1, 2, 4, 8-20, **26**, 28, 29, 46, 48, 55, 58-61, 69, 93-96, 98, 100, pl. 11-15, 23, 36, 37, 44, 47, 63.
Stations des missions et des sociétés commerciales, v. Missions et Sociétés.
Strychnos, v. Mbumi
Tabac (*Nicotiana* L.), solanacées, 23, 28, 30, 34, 42, 45
Taillis, v. Broussailles.
Tam-a-Tam, v. Matambatambo.
Tampa, station dans le Bas-Congo, 74, 80.
Tatouage, 7, 11, 14, 18, 20, **24**, 31, 36, **43**, 46, 50, 51, 59, 60, **63-67**, 95, 100, pl. 28, 33, 34, 41, 49-51, 61, 62, 73-76, 80.
Température, v. Climat.
Téndila, case d'étape près de Luvituku, 74.
Termitières (nids de termites), 34, 36, 99, pl. 71.
Terres herbeuses, 1, 3, 4, 6, 10, 11, 13, 17, 19, 21, **22**, 23, 33, 35, 36, **42**, 50, 56, 58, 59, 61, 62, 67, 92, pl. 2-6.
Theobroma, v. Cacaoyer.
Tombeaux des indigènes, 57, 97, pl. 52.
Tondoko, groupe de villages au nord de Ngali, 37.
Torches, 54.
Transcription des noms indigènes, v. Prononciation.
Travailleurs, 8, 10, 19, **27**, 30, 55, 93, 95, 99, 100, pl. 72, 77.
Tribus des indigènes, 7, 11, 14, 18, 19, **24**, **25**, 31, 37, 43, 45, **46**, 50, 57, 59, 60, **63-68**.
Tshumbiri, mission en aval de Bolobo, 10, 74, 80.
Tulipier du Nil (*Spathodea nilotica* Seem.), bignoniacée, 35.
Tumba, station dans le Bas-Congo, 4, 8, 61, 74, 80, 82, 93.
Ubangi-Uelle, affluent du haut Congo, 11, 13, 25, 28, 36, 46, 48, 57, 63, 68.
Ubika, rivière, 103.
Ukaturuku, village en aval d'Upoto, 76.
Umangi, station et village sur le haut Congo, 19, **20**, 73, 76, 103.
Uncles, directeur de l'établissement de Businga, 56.
Upoto (Bopoto), mission et village sur le haut Congo, **20**, 21, 28, 31, 35, 36, 40, 46, 59, 64, 76, 83, 84-90, 103, 106.

Upoto (Collines d'), 21, 22, 28, 34, 36, **40**.
Ustensiles des indigènes, v. Mobilier des indigènes.
Vapeurs, **9**, 10, 16, 61, 62, 93, pl. 16.
Vent, 1, 8, 10, 39, 61.
Vignes (*Vitis* Tourn.), ampelidées-vitacées, 50, 51.
Vivres, v. Alimentation.
Vocabulaires, 84-91.
Wahis, colonel, gouverneur de l'État du Congo, 19.
Wangata, village près d'Equateurville, **14**, **15**, 16, 24, 94, pl. 27, 28.
Wauters, A.-J., secrétaire de la Compagnie du chemin de fer du Congo, 103-105.
Wood, agent de l'Etat, 56, 57.
Yabosumba, village près de Ndobo, **35**, 76, 108.
Yambinga, factorerie et village près de Bumba, 103.
Yangula, village près de Ndobo, **35**, 76, 108.
Zea, v. Maïs.

La factorerie hollandaise de Kisanga.

La route des caravanes près de Kimbongo. I.

La route des caravanes près de Kimbongo. II.

Palmiers à huile sur la route des caravanes près de Kimbongo.

La brousse près de Kimbongo. I.

La brousse près de Kimbongo. II.

Vallée boisée et pont près de Kimbongo.

Un coin du village de Mayala au sud de Léopoldville. I.

Un coin du village de Mayala au sud de Léopoldville. II.

Porteur de la tribu des Bakongo.

Léopoldville, partie occidentale (station).

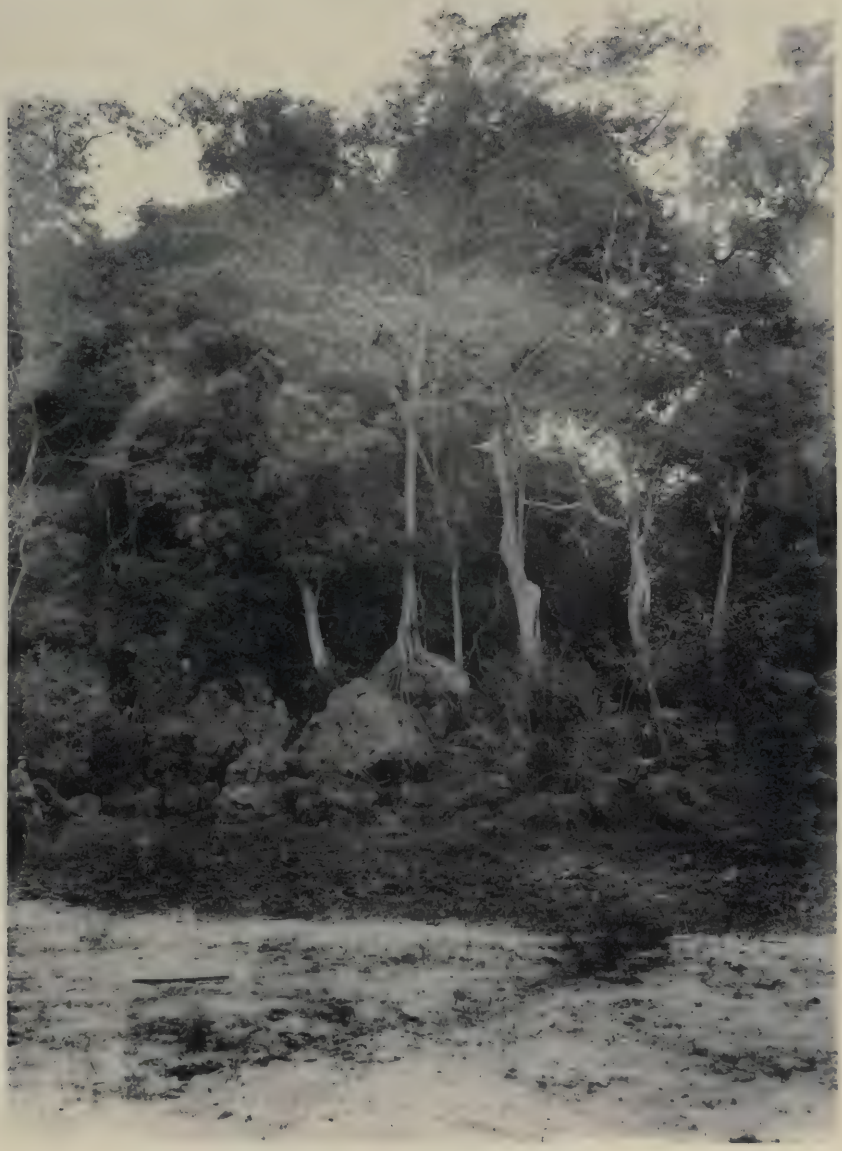
Léopoldville, partie orientale (mission et village).

Papayers à Léopoldville.

Manguier à Léopoldville pendant la saison sèche.

Manguier à Léopoldville pendant la saison des pluies.

Le vapeur „Ville de Gand“ près de Msuata.



Arbres croissants sur des rocs près de Msuata.

Allée de papayers à Kwamouth.

Rive de la Sanga près de Bonga.

Forêt des environs de Lukolela.

Indigènes d'Irebu-français à la rive.

La factorerie belge d'Equateurville.

L'ancienne station d'Equateurville.

Rive du Congo près d'Equateurville.

Safoutier dans les plantations d'Equateurville.

Manguier dans les plantations d'Equateurville.

Case et indigènes de Wangata près d'Equateurville.

Indigènes de Wangata.

La mission catholique de Nouvelle-Anvers. Coté sud.

La mission catholique de Nouvelle-Anvers. Coté nord.

Le village chrétien près de la mission de Nouvelle-Anvers.

Dans les plantations de Nouvelle-Anvers

Femmes bangala de Nouvelle-Anvers. I.

Femmes bangala de Nouvelle-Anvers. II.

Couteaux, collier et natte des Bangala et Bapoto.

La station de Ngali.

L'habitation des blancs à Ngali.

Cases du village de Mondunga. I.

Cases du village de Mondunga. II.

Indigène de Mondunga. I.

Indigène de Mondunga. II.

Défrichement près de Ngali.

Gongo, village des Maginza.

La station de Monveda.

Etebe, village des Mobali.

Indigènes mobali des environs de Monveda.

La station de Businga.

La Mongalla près de Businga.

Indigènes mogwandi de Businga. I.

Indigènes mogwandi de Businga. II.

Indigènes et fétiches du village de Mbanza.

Tombeau au village de Mbanza.

Evamkoyo, village des Banza.

Petite case à fétiche au village d'Evamkoyo.

Places à fétiches au village d'Evamkoyo.

Champ de sésame et femme près d'Evamkoyo.

Bogolo, village des Banza.

Cases du village de Bogolo.

Cases et mobilier des indigènes de Bogolo.

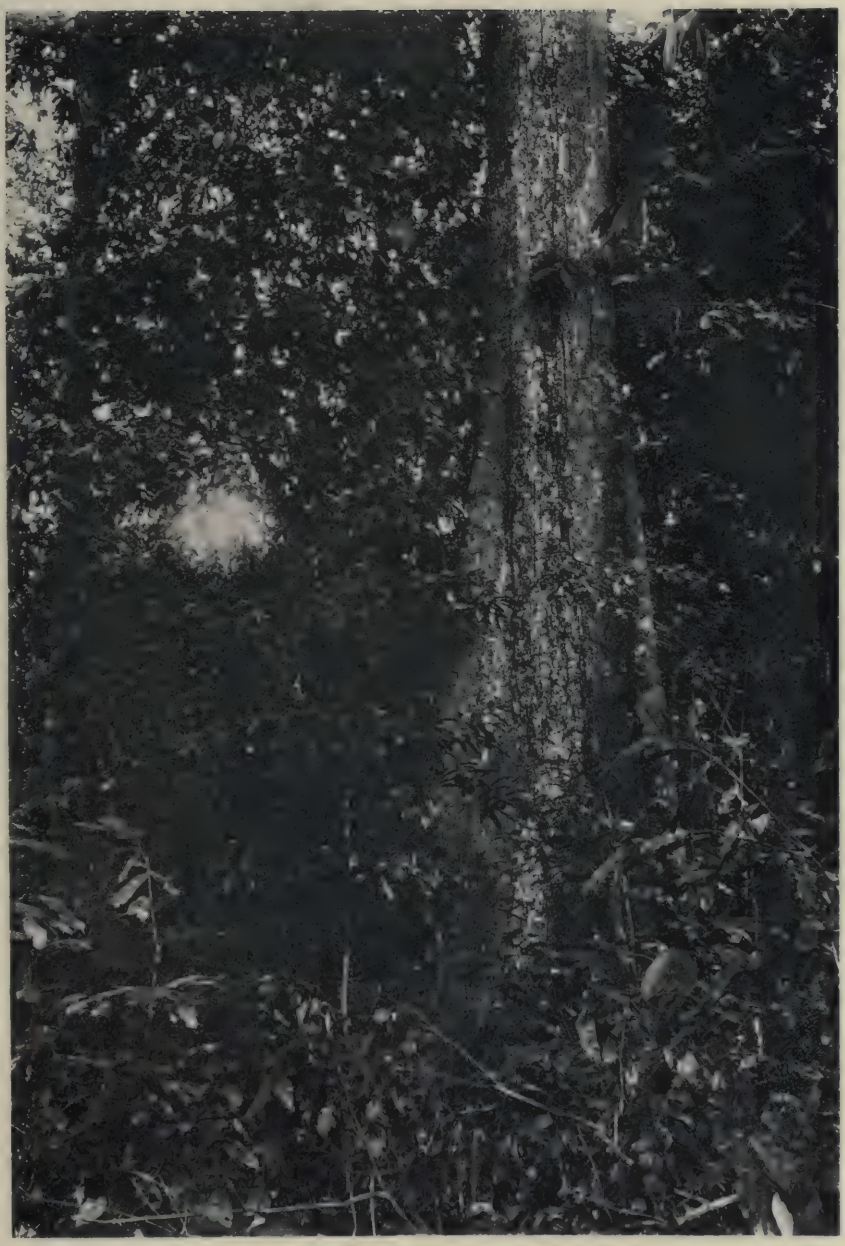
Places à fétiches au village de Bogolo.

Indigènes banza de Bogolo. I.

Indigènes banza de Bogolo. II.

Le poste de Bogolo

La rivière Likame près de Bogolo.



Fourré de forêt près de Bogolo.

Entrée d'un village banza près de Bogolo.

Coin d'un village banza près de Bogolo. 1.

Coin d'un village banza près de Bogolo. II.

Bokula, village des Mogwandi.

Une rue du village de Bokula. I.

Une rue du village de Bokula. II.

Une case de réunion du village de Bokula.

Hommes mogwandi de Bokula. I.

Hommes mogwandi de Bokula. II.

Femmes mogwandi de Bokula. I.

Femmes mogwandi de Bokula. II.

Une case du village de Mumbia.

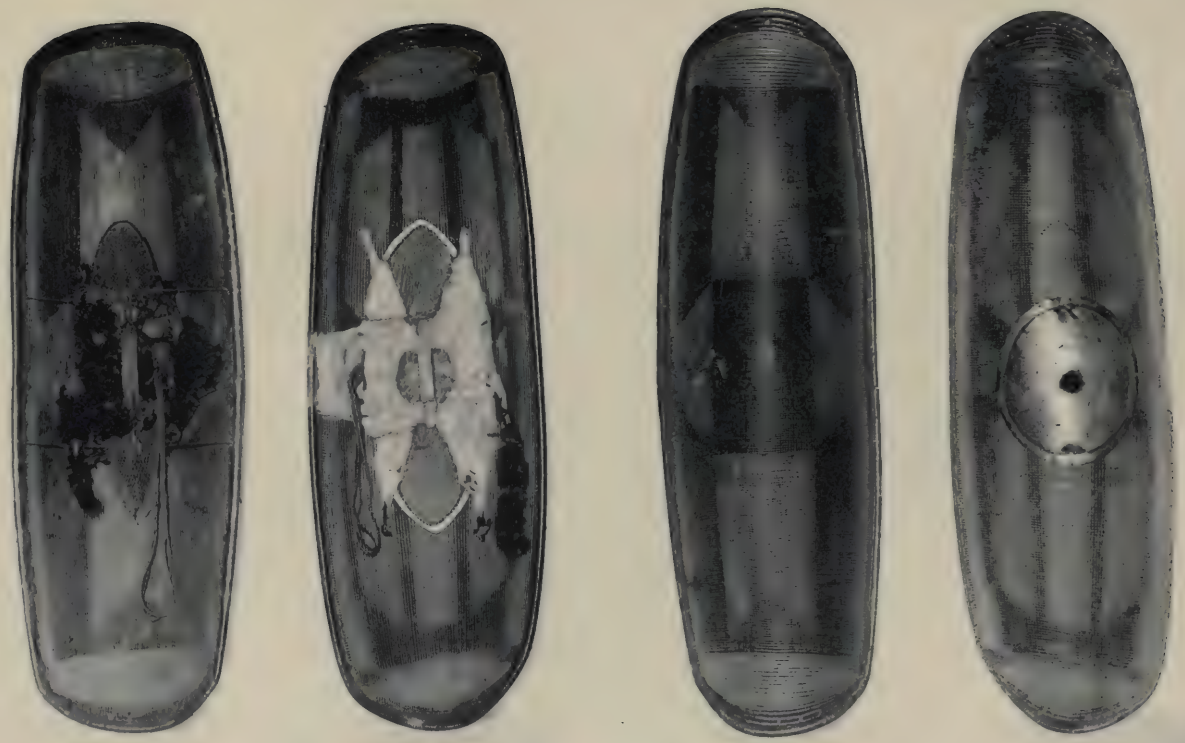
Indigènes de Mumbia.

Un coin du village de Mbinga.

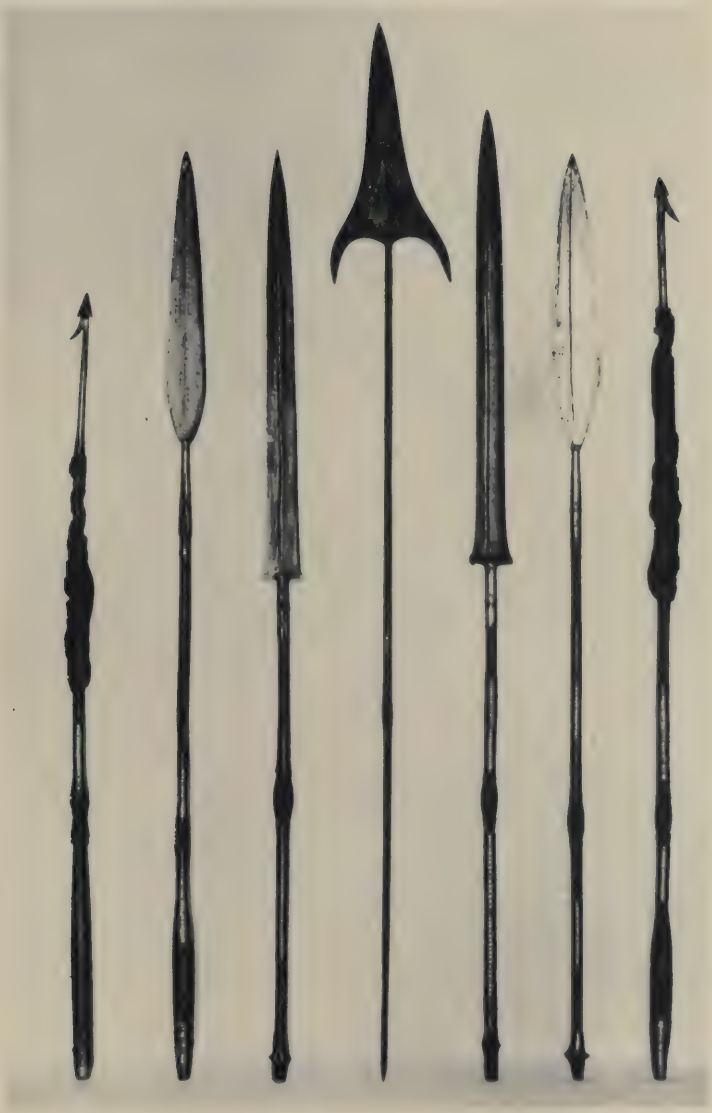
Chef indigène de Mbinga.

Femmes indigènes de Mbinga.

Cases du village d'Akula.

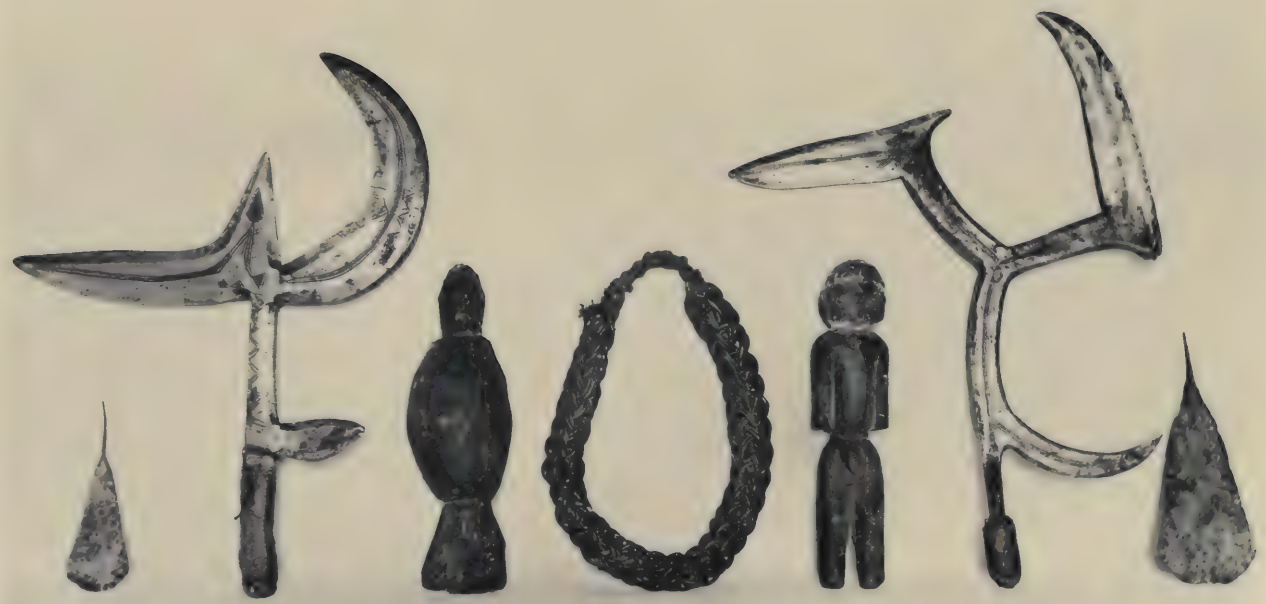


Boucliers des Mogwandi.



Lances des Mogwandi et des Mobali.

Couteaux des Mogwandi.



Monnaie de fer, couteaux de jet, collier et fétiches des Banza.

CROQUIS
de
L'AFRIQUE ÉQUATORIALE OCCIDENTALE
1:10 000 000.
0 50 100 200 300 Kilom.
..... Limite approximative de la grande forêt.
10° L.E. de Greenwich
15°
20°
25°
5°
0°
M.M.
CONGO FRANÇAIS
CONGO BELGE
BAKALA
OBAMBA
BALUMBO
BABENGAYE
BABENBE
BONDJO
BANGALA
MOBALI
BOTOTO
BASOKO
BUTOTO
BANKUTU
PAMBALLA
BAKUBA
BATETELA
MANYEMA
ASANDE
ABABUA
BONGO
BWAKA
BANZA
MONGWANDI
Krango
Mokwangai
Bangassou
Bonu
Semio
Bomu
Carnot
Bania
Bangi
Zongo
Ubangi
Bazoille
Yakoma
Djabbir
Uelle
Bima
Amadie
Bomokandi
Congohuta
Bokula
Ibembo
Upoto
Bumba
Ituri
Aruwimi
Popoye
Yambuya
Basoko
Lopori
Bonkandanga
Bokakata
Basankusu
Lulonga
Bombomba
Coquilhatville
Bruneauville
Ruki
Lac Tumba
Monbovo
Balalondzi
Lac Léopold
Inongo
Bolobo
Lukolela
Liranga
Bonga
Alima
Ubangi
Sangha
Likouala
Kombe
Wesso
Goko
Sanga
Temboni
Corisco
Gabon
Libreville
Ogowe
Ngunie
Lastoureville
Francville
Olenda
Elu
Isangi
Stanley Falls
Maringa
Tshuapa
Lomami
Ponthierville
Congo
Lowa
Elila
Bena Kamba
Fundi Sudi
Ishumbiri
Malepie
Kasai
Lulenge (Dkatto)
Gantshu
Kwamouth
Mbuala
Brazzaville
Leopoldville
Kinshasa
Komba
Ludima
Loango
Kwilu
Djuma
Kambu
Lubue
Sankuru
Lubefu
Makungi
Lusambo
Candu
Lulua
Luebo
Luluaburg
Kolomoni
Kasongo
Nyangwe
Lukulunga
Tumba
Popokabaka
Kabinda
Boma
Matadi
Banana
San Antonio
Noki
Kisanga
Salvador
Mayakka
Lukenie

CROQUIS
du
BASSIN DE LA MONGALLA
1 : 2000000
0 10 20 40 60 Kilom.
Itinéraire de Fr. Thonner
Limite sud approximative des Mongwandi et des cases rondes
Stations de l'État Indépendant du Congo
Factoreries
Mission
20° L.E. de Greenwich
21°
22°
23°
4°
3°
2°
M.M.
BWAKANZA
BONGO
BWANDI
BANGOMBE
MAGINZA ou MOYA
AKULA
WABIA
POTO
CONGO
WATUMBA
Mangi
Tuna
Gongohute
Abumonbasi
Mobwaka
Ibanza
Likame
Ambodja
Bógolo
Rap.
Bokapo
Bakunda
Ebola
Businga
Dern. vill. mobali
Mayumbulu
Gundi
Mugende
Bókula
Dua
Etebe
Ligunda
Libumba
Monveda
Liboko
Mondumba
Makugu
Gongo
Mondjerengi
Zambi
Likimi
Djombo
Bolombo
Liboko
Mombinga
Motima
Mumbia
Mongalla
Yamikele
Ngali
Bokutu
Bobi
Akula
Mbinga
Kunya
Bokapo
Ndobo
Yabosumba
Ebonda
Bumba
Upoto
Mongo
Kumba
Mukangana
Umangi
Yambinga
Itimbiri (R. Ubi)
Bongomela
Bokanga
Ikunungu
Mobeka
Ukaturaka
Irengi
Yakongo
Likassa
Budja
Malema
Yalulima
Munyama

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DT 639 T414
Thonner, Franz
Dans la grande foret de l'Afrique centrale

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 20 11 006 1